

JACQUES LOEW

LA VIE

*à l'écoute
des
grands priants*



Fayard/Mame

À deux mille ans de distance les unes des autres, cinq personnes très différentes se partagent ce livre : un truand de Jérusalem et un pape de Rome (le Bon Larron et Paul VI) ; un ascète du désert de Juda et une assistante sociale d'Ivry-sur-Seine (saint Jean-Baptiste et Madeleine Delbrêl). Et, dans l'entre-deux, au Grand Siècle, une jeune veuve chef d'entreprise à Tours qui, transplantée, devient fondatrice des Ursulines à Québec : la bienheureuse Marie de l'Incarnation.

Ont-ils un commun dénominateur ? Oui, et il n'est pas « le plus petit » ! Il a un nom, un visage : il est le sixième et le plus important personnage de ce livre. De lui un fonctionnaire romain de Néron, instruisant le procès de Paul de Tarse, disait en l'an 62 : « Un certain Jésus qui est mort et que Paul affirme être vivant. »

Chacun est de son temps - Jésus compris -, immergé dans les aspirations, les tracas de son milieu. Suroccupés, ils prient, chacun dans son style.

Ils tous interrogent tous, croyants trop habitués ou sceptiques qui, trop vite, évacuent la question.

Jacques Loew, converti à vingt-quatre ans, prêtre, docker à Marseille de 1941 à 1954, fondateur de la Mission Ouvrière saint Pierre et Paul en 1955, ayant vécu cinq ans au Brésil, animé des rencontres en Afrique, dirigé de 1969 à 1981 l'École de la Foi à Fribourg, partage aujourd'hui la vie des moines de l'Abbaye Notre-Dame de Tamié.

couverture : "Écoute, mon fils"
(Règle de saint Benoît)
Terre cuite, frère Antoine
Abbaye de Tamié.



9

782213 017587

Imprimé en France
SUD-OFFSET - 94 RUNGIS

35.7531.3
87-II
89,00 FF TTC.

BERNARD FLAGEUL

LA VIE
À L'ÉCOUTE
DES
GRANDS PRIANTS

DU MÊME AUTEUR

Les dockers de Marseille, Économie et Humanisme
En mission prolétarienne, Les Éditions Ouvrières.

Journal d'une mission ouvrière, Le Cerf.

Si vous saviez le don de Dieu, Le Cerf.

Comme s'il voyait l'invisible, Le Cerf.

Dans la nuit j'ai cherché, Le Cerf.

Ce Jésus qu'on appelle Christ, Fayard.

Dynamique de la foi et Incroyance, en collaboration avec
M. Cottier, Le Cerf.

A temps et à contretemps, en collaboration avec Y. Congar et R. Voillaume, Le Cerf.

Vous serez mes disciples, Fayard-Mame.

Histoire de l'Église, en collaboration avec Michel Meslin, Fayard.

Paraboles et fariboles, en collaboration avec Jacques Faizant, Fayard.

Parole de Dieu et communautés chrétiennes, en collaboration avec Pierre Grelot, Éd. C.L.D.

Mon Dieu dont je suis sûr, Fayard-Mame.

La prière à l'école des grands priants, Fayard.

JACQUES LOEW

LA VIE
À L'ÉCOUTE
DES
GRANDS PRIANTS

FAYARD-MAME

Avant-propos

Les romanciers affirment volontiers que leurs personnages leur échappent. Tandis que l'auteur poursuit son plan, son héros a des comportements auxquels l'écrivain ne s'attendait pas, qui le déconcertent et le mènent là où il ne voulait pas...

Combien cette expérience est encore plus véridique lorsqu'il s'agit de raconter la vie de gens — ceux-là bien réels — qui ont vécu l'aventure de leur existence avec Celui qui dit : « Vos pensées ne sont pas mes pensées et mes chemins ne sont pas vos chemins » (*Isaïe*, 55, 8).

Dieu serait-il capricieux ? Certes non ! L'Écriture ne cesse de dire et de redire : « Les voies du Seigneur sont justes... Les voies de l'Éternel sont parfaites..., elles sont saintes... »

Mais si les Prophètes et le Psalmiste trouvent leur bonheur à répéter ces affirmations, ils sont amenés à constater, non moins souvent et au cours de circonstances parfois dramatiques : « Que ses voies sont incompréhensibles !... Impénétrables ses chemins ! » *Isaïe* prophétise : « Qui a toisé l'Esprit du Seigneur ? »

Une invitation nous est donc faite au seuil de ce livre : accepter d'être déroutés par les amis de Dieu qui, avant nous, ont accepté de « suivre ses voies ».

Une telle précaution concerne l'auteur autant que ses lecteurs.

Au premier, il est demandé de ne pas apporter ses propres réflexions à ras de terre pour expliquer, voire excuser, les comportements de Dieu !

Au lecteur, à son tour, de ne pas se cabrer trop vite, d'aller jusqu'au bout du chemin, de ne point poser d'avance des barrières à la liberté de Dieu, en un mot de lui faire crédit, ce qui est l'exacte attitude de la foi. Même et surtout quand Dieu dérange les sécurités qu'il a lui-même précédemment données.

À tous également, il est demandé de ne pas se réfugier dans la formule redoutable inventée par la médiocrité : « Les saints, plus admirables qu'imitables. » Ce slogan, car c'en est un, non seulement nous empêche d'accéder à ce que Dieu attend de nous, mais quelle sottise il prête à Dieu ! Car Dieu (qui est intelligent...) ne nous demande pas de reproduire les « saints » à la lettre. Il n'aime pas les ridicules chromos tirés en série. Il aime, Il respecte l'originalité de chaque époque — unique en son genre —, le caractère unique de chaque tempérament.

En quoi alors les saints — et les personnages de ce livre — sont-ils donc « aussi imitables qu'admirables » ? Par leur attention à traiter Dieu comme on se conduit réellement, quotidiennement, continûment, avec un être réel — ce que Dieu est au degré suprême — : ils écoutent Dieu, ils l'interrogent, ils discutent avec lui, ils lui disent cependant qu'il aura toujours le dernier mot. Quoi qu'il advienne. Et, à l'instar de saint Philippe de Néri, ils le préviennent parfois : « Dieu, méfiez-Vous de Philippe ! »

Marie de l'Incarnation, qui m'a poussé à écrire ce livre, sera sans doute celle qui déconcertera le plus le lecteur d'aujourd'hui : ses pénitences, ses visions sont, elles, de l'ordre de l'inimitable, et son entrée chez les Ursulines alors que son fils a onze ans nous désarçonne

(comme d'ailleurs la décision de Jeanne de Chantal qui avait quatre enfants).

Mais comment récuser d'avance et passer sous silence cette femme qui, à vingt-quatre ans, dirigeait une importante entreprise de manutention et dont le regard sur Dieu se conjugait avec le chargement et le déchargement des navires ? Et comment le docker que j'étais lorsque je la découvris n'aurait-il pas trouvé un modèle à imiter en cette femme qui savait si bien rencontrer « Dieu dans le tracas » ?

Or, chemin faisant, je me suis aperçu que les autres personnages de ce livre étaient tous des gens non pas forcément surdoués, mais chacun fort occupé, chacun tirillé souvent entre des tâches contradictoires, tous également caractérisés par l'écoute vivante, attentive de Dieu. Leur vouloir, très libre, était le vouloir non moins libre de Dieu, deux libertés qui, se conjuguant, illuminent aussi bien leurs menus faits que leurs actions les plus retentissantes. Une Madeleine Delbrêl, dans le contexte le plus différent qui se puisse concevoir, et sans l'avoir connue ni lue, marche la main dans la main avec Marie de l'Incarnation : son élan de soumission au « Réel », comme elle l'écrivait avec une majuscule, est du même ordre, se situe au même niveau.

Et Paul VI ? Si l'homme honnête par excellence qu'il était — prêtre, évêque, pape — détestait, par exemple, « les improvisations, même dites apostoliques », c'est parce qu'il y voyait souvent le fait de nos engouements et de nos caprices, et non pas le fruit mûri par une réflexion patiente de l'intelligence et la contemplation priante de la vérité.

Eux trois, Marie de l'Incarnation, Madeleine Delbrêl, Jean-Baptiste Montini, mais aussi Jean-Baptiste le Précurseur, ont vécu le « Il faut prier sans cesse » reçu de Jésus lui-même.

Comment ont-ils fait ? Comme Moïse, ils se sont

approchés du Buisson ardent, qui a éclairé tous les événements terrestres sans pour autant les consumer. Ainsi Dieu illuminait leur quotidien comme le soleil nos rues et nos campagnes, même si parfois d'épais nuages le cachent, même si par notre propre faute l'atmosphère est polluée. Le Buisson reste buisson, mais y découvrir la présence de Dieu, invisible pourtant, dans la flamme, transforme les amis de Dieu.

Dans le silence, ils regardent. À leur tour, ils deviennent flamme.

Dieu est dans leur cœur. Et c'est pourquoi ils le reconnaissent en toute circonstance, sur tous les visages. Même, comme le Larron repentant, sur celui d'un supplicié dont la foule se moque.

Avertissement

Je dois prévenir le légitime étonnement du lecteur qui, au hasard des pages, feuillettera ce livre. Oui, il contient de nombreuses citations...

Madeleine Delbrêl me faisait déjà amicalement remarquer, il y a longtemps, un certain abus de ma part. Est-ce parce qu'il est si difficile de se corriger? Peut-être. Mais, pour s'amender, il faut avoir pris conscience de son tort. Et je répondais à Madeleine : « Pourquoi redire soi-même — moins bien — ce que certains ont exprimé avec un tel bonheur? Et que l'on désire si fort que d'autres entendent à leur tour? »

Eux seuls, ceux qui parlent dans ce livre, sont habilités à nous dire ce qu'ils ont vécu, comment ils l'ont vécu.

Le lecteur attentif n'y perdra rien.

Le Bon Larron

La cinquante-cinquième
minute de la onzième heure

Le Bon Larron tient matériellement peu de place dans l'Évangile : quatre versets dans saint Luc, un dans saint Matthieu, un demi dans saint Marc, rien dans saint Jean. Et encore ! Marc et Matthieu mêlent les deux malfaiteurs à la foule des insulteurs qui accablent Jésus et ne distinguent pas entre eux. Luc, « le chantre de la miséricorde divine », selon le mot de Dante, lui toujours attentif aux petits et aux pécheurs, remet les choses au point : grâce à lui, l'un des deux truands méritera jusqu'à la fin des temps le nom de « Bon Larron ».

De lui, nous ignorons tout en dehors de son délit : « brigandage ». Mais ce mot, que recouvre-t-il ? Est-ce un condamné de droit commun, voleur et pillard de grand chemin, tels ceux que redoutaient les pèlerins montant à Jérusalem ? Est-ce un « politique », guérillero antiromain ? Les gouvernements traitent facilement de brigands leurs opposants... Faisait-il partie de la bande à Barabbas ? Nous n'en savons rien.

Il a fallu attendre des légendes tardives pour lui donner un nom. On lui en a donné alors une dizaine, dont celui de Dismas, et on lui a inventé en même temps quelques bonnes actions afin de justifier plus tard son entrée imméritée au Paradis. Tant nous

sommes toujours déconcertés par la miséricordieuse invention de Dieu, qui fait du dernier le premier.

Dans l'Église latine, il est quelque peu oublié. Une messe existe cependant en son honneur au diocèse de Lyon, mais les spécialistes de la liturgie font la moue quand on leur demande de favoriser et d'étendre le culte du Bon Larron : il a pourtant été canonisé par Jésus en personne !

En revanche, l'Orient orthodoxe lui fait une large place. Dans les églises, il est souvent représenté sur l'une des « portes royales » donnant accès au sanctuaire. Sur certaines icônes, tandis que Jésus ressuscité est en train de délivrer les Justes de l'Ancien Testament, on l'aperçoit, lui, tout seul, dans le Paradis encore vide. Jésus relève Adam de son tombeau, Ève est encore à genoux, toute tendue vers son Sauveur, tandis que, déjà, la procession des prophètes s'avance, chacun tenant en main une banderole où est inscrite l'une de ses plus célèbres prophéties. En tête, Jean le Précurseur. Quant au Bon Larron, il est déjà là, tout premier et avant tout le monde, au milieu des arbres qui symbolisent le Paradis. Il n'a même pas eu le temps de revêtir la robe nuptiale des élus : il a toujours son pagne de supplicé, mais de quelle éblouissante blancheur maintenant !

Respectons la discrétion des Évangiles. Elle convient exactement à notre homme et, puisque sa biographie est si courte, relisons-la en entier dans saint Luc :

Arrivés au lieu dit le Crâne, ils crucifièrent Jésus ainsi que les deux malfaiteurs, l'un à droite et l'autre à gauche. Jésus disait : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Puis, partageant ses vêtements, ils les tirèrent au sort. Le peuple restait là à regarder ; les chefs, eux, ricanait : « Il en a sauvé d'autres, qu'il se sauve lui-même s'il est le Messie de Dieu, l'Élu. » Les soldats aussi se moquaient de lui ; s'approchant pour lui présenter du

vinaigre, ils disaient : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même. » Il y avait aussi une inscription au-dessus de lui : « C'est le roi des Juifs. »

L'un des malfaiteurs crucifié l'insultait : « N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même et nous aussi. » Mais l'autre le reprit en disant : « Tu n'as même pas la crainte de Dieu, toi qui subis la même peine ? Pour nous, c'est juste, nous recevons ce que nos actes ont mérité, mais lui n'a rien fait de mal. » Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras comme roi. » Jésus lui répondit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le paradis. »

(*Luc, 23, 33-43*)

Ce texte, qui ne le connaît ? Mais ne l'avons-nous pas lu trop vite ? Cet ouvrier de la cinquante-cinquième minute de la onzième heure, cet homme qui meurt, le regard fixé sur le Christ, lui-même mourant, peut nous mener plus loin que nous ne le pensons.

Les premiers écrivains de l'Église ancienne, Hippolyte de Rome, Origène, l'interrogent avec attention. Plus tard, saint Jean Chrysostome pour les Orientaux de langue grecque, saint Léon le Grand et saint Augustin pour le monde latin consacrent au malfaiteur repent plusieurs de leurs meilleurs sermons. Et les prédicateurs qui suivront, jusques et y compris Bossuet, s'inspireront tous de leurs homélies sans y ajouter grand-chose. Écoutons ensemble ces Pères de l'Église.

VENDREDI SAINT, JOUR DE DEUIL ?

Durant les premiers siècles, on prêchait sur le Bon Larron le Vendredi saint, mais, pour les chrétiens d'alors, la liturgie de ce jour était liturgie de fête bien plus que liturgie funèbre : le triomphe de Jésus l'emportait sur le deuil. Pourquoi ?

Durant près de trois cent cinquante ans, en effet, jusqu'à l'abolition de ce supplice, les chrétiens voyaient de leurs propres yeux des condamnés mourir en croix : évoquer le réalisme de cette insoutenable agonie dépassait leurs forces. « Chez les premiers chrétiens, la représentation des scènes évangéliques relatives à la vie du Christ s'arrête à la comparution devant Pilate (1). » Ainsi cherchaient-ils la face cachée et glorieuse du mystère, celle que Jésus avait lui-même dévoilée aux pèlerins d'Emmaüs, puis aux Onze Apôtres : « Il fallait qu'il souffrit *pour entrer dans la gloire* » (Luc, 24, 26). Au-delà du supplice de la croix, on magnifiait le triomphe de la croix : le bois de la croix devient « le sceptre royal de la puissance du Christ..., le trophée de la victoire..., le signe du salut présenté à l'adoration de tous les royaumes..., la gloire des nations », dira saint Léon le Grand (2).

Pour saint Jean Chrysostome, la croix est aussi un autel :

Autel étrange et nouveau que celui de la croix, tel qu'il le fallait à un sacrifice nouveau et non moins étrange ! La même personne, Jésus, est à la fois prêtre et victime du sacrifice et la croix est l'autel (3).

Ainsi, le Vendredi saint était jour de grandeur et d'honneur où s'accomplissait la parole de Jésus à son Père :

J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire, et maintenant, Père, glorifie-moi.

(Jean, 17, 4-5)

(1) *Dictionnaire d'Archéologie*, art. Croix, col. 3049.

(2) Saint Léon le Grand : Sermons pour la Passion, *Sources chrétiennes*, n° 74, tome 3, p. 111.

(3) Saint Jean Chrysostome : Première homélie sur la Croix et le Bon Larron, *Œuvres complètes*, Bareille, éditions Vivès, tome IV, p. 28.

Le jour de son entrée triomphale à Jérusalem, Jésus avait annoncé : « Elle est venue, l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié », mais il ajoute aussitôt que sa glorification sera celle du grain jeté en terre qui meurt pour porter du fruit (*Jean*, 12, 23-24).

Telle est la lumière de puissance et de gloire qui éclairait, au début de l'ère chrétienne, l'Évangile de la crucifixion. Il faudra attendre mille ans, arriver jusqu'au XI^e siècle pour que saint Bernard apprenne à contempler le Christ défiguré et torturé avec un regard de tendre compassion. Saint François d'Assise, par sa vision du Crucifix de saint Damien, aura le même regard sur Jésus et donnera à ses frères le désir de se loger dans les plaies du Christ : lui-même en recevra les stigmates.

Mais, si les chrétiens des premiers siècles répugnaient à regarder et à représenter le crucifix tel que nous le connaissons, lui, le malfaiteur en avait un sous les yeux : l'original même. Ce truand est le premier pour qui s'accomplit la mystérieuse parole du Christ : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (*Jean*, 12, 32).

Il a fallu attendre ce gredin, ce jour et cette heure, pour comprendre l'événement que Jésus prophétisait en cette phrase. En effet, Jésus sur la croix est celui que Moïse avait préfiguré quand il avait dressé, sur l'ordre de Dieu, un serpent de bronze sur un poteau dans le désert. Ceux qui regardaient avec foi cet emblème étaient guéris des morsures mortelles des vipères des sables. Ils étaient sauvés, dit le Livre de la Sagesse, « non par l'objet regardé, mais par toi, Dieu, l'universel Sauveur » (16, 7). Or voici que maintenant, à cette heure, sous les yeux du Larron, celui qui est « regardé », Jésus élevé sur le poteau de la croix et « le Sauveur universel » ne font qu'un dans une identité parfaite. L'arbre de la croix planté au Calvaire redevient « l'arbre

de vie » de la Genèse, et Jésus est la nourriture et le fruit d'immortalité.

« Père, pardonne-leur » : c'est la première parole que vient de prononcer Jésus en croix : elle n'est pas d'abord et directement pardon donné par Jésus à ses bourreaux, mais prière de Jésus à son Père : c'est le pardon du Père aux hommes que Jésus implore. De cela, ce bandit professionnel est le premier témoin et le premier bénéficiaire : la lumière qui, dans quelques instants, viendra frapper son cœur est le signe que le pardon du Père est accordé à celui qui regarde Jésus : « Quiconque le regardera aura la vie sauve », avait dit Dieu à Moïse (*Nombres*, 21, 2).

LES TRAITS DE JÉSUS-CHRIST EN CROIX

Le Larron ne se contente pas d'être celui qui, le premier, manifeste l'accomplissement de mystérieuses prophéties. De ce professeur inattendu, nous allons apprendre à regarder avec des yeux neufs, à contempler même, le crucifix. C'est lui qui, avant saint Paul, nous enseigne « le langage de la croix » que l'Apôtre proposera sans cesse à ceux que d'autres pensées ensorcellent :

Ô Galates sans intelligence, qui vous a ensorcelés ? À vos yeux pourtant ont été dépeints les traits de Jésus-Christ en croix.

(*Galates*, 3, 1)

Ce langage, un mot l'exprime : « Il m'a aimé, il s'est livré pour moi ». Ce mot, Paul l'a reçu de la tradition : « Le Seigneur Jésus, la nuit même où il était livré, prit du pain, le rompit... », et c'est ce langage même qui

perpétue aujourd'hui le sacrifice de la croix dans nos eucharisties.

Tout cela, le Larron l'ignore, mais en regardant cet homme Jésus, mystérieusement et réellement, il en oublie sa propre souffrance. Il ne saurait dire comment et n'en a guère le loisir, mais la présence de celui qui souffre et meurt à côté de lui, comme lui, avec lui, le rassérène. Même si cela semble absurde à l'autre malfaiteur...

Alors de sa bouche sort une parole — un cri ? un gémissement ? —, une parole en tout cas à peine concevable dans ces circonstances : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras comme roi. »

Parmi toutes les prières qui nous ont été léguées par les grands priants, aucune n'est aussi courte ni aussi parfaite en elle-même : chaque mot compte, chaque mot porte, chaque mot est irremplaçable !

D'abord ce mot « Jésus », le mot essentiel à toute prière chrétienne, car « il n'y a aucun autre nom par lequel nous puissions être sauvés » (*Actes*, 4, 12). Chose étonnante, c'est lui, le Larron, qui, le premier et le seul dans tout l'Évangile, n'ajoute aucun titre au prénom « Jésus » : ni « Seigneur », ni « Fils de David... » Il l'appelle comme on appelle un ami, ou plutôt comme on crie « Au secours ». Mais ce prénom, le nom donné à l'enfant par Marie et Joseph sur l'ordre de l'Ange, signifie par lui-même la mission du Fils de Dieu : « Dieu sauve », le dessein éternel d'amour de Dieu sur les hommes. Le Larron l'emploie au milieu même de tous les insulteurs qui eux aussi n'ont que ce mot de « sauver » à la bouche, mais pour se moquer de Jésus : la foule, les chefs qui la manipulent, les soldats romains, l'autre malfaiteur... Au milieu de tous ces « Sauve-toi toi-même », « Il en a sauvé d'autres », seul le Larron a foi en celui qui peut le sauver et cette foi est contenue tout entière dans ce mot, « Jésus ».

Puis vient sur les lèvres de l'homme le « Souviens-toi de moi ». Il ne demande rien, que l'aumône du souvenir : garde-moi dans la mémoire de ton cœur. « Ne m'oublie pas » : n'est-ce pas le cri, la supplication de celui qui aime et qui va être séparé de l'être aimé ?

« Quand tu viendras... » Qui a donc donné à cet homme l'extraordinaire intuition que ce crucifié insulté par tous reviendra un jour ? Quand, où, comment ?... Il n'en sait rien, ne cherche pas à savoir. « Tu reviendras » : au-delà de la mort imminente, ce Jésus sera donc vivant ?

Et non seulement vivant, mais « comme roi ». Là encore était le grand sujet de dérision vis-à-vis du Crucifié ! L'écriteau de mépris que Pilate a fait placer, excédé par cette affaire, le Larron l'a sous les yeux : « Celui-ci est le roi des Juifs. » Les soldats, eux, avaient revêtu Jésus de pourpre et se moquaient : « Salut ! roi des Juifs. » Ils l'avaient couronné d'épines, mais lui ne doute pas de cette royauté. Il la reconnaît, l'annonce publiquement. Saint Jean Chrysostome s'en étonne :

Quelle chose étrange, inouïe ! La croix est sous tes yeux et tu parles de royauté ! Que vois-tu donc qui te rappelle la dignité royale ? Un homme crucifié, meurtri de soufflets, accablé de railleries et d'accusations, couvert de crachats, déchiré de verges, est-ce à de tels signes que tu reconnais un roi (4) ?

Mais le Larron ne s'arrête pas aux apparences, il voit des yeux de la foi.

Ainsi la foi de cet homme — inexplicable et à l'encontre de toutes les apparences — est preuve de la

(4) Saint Jean Chrysostome : Discours sur la Genèse, *op. cit.*, tome VIII, p. 370.

gloire du Christ crucifié qui, dans sa puissance, transforme l'âme perverse de cet homme. Saint Augustin, le converti, s'extasie :

Quelle foi ! À cette foi, je ne vois pas ce qu'on pourrait ajouter. Ils ont chancelé, ceux qui avaient vu le Christ ressusciter des morts, lui a cru en celui qu'il voyait pendu au bois à côté de lui. Au moment même où ils ont chancelé, lui a cru. Quel beau fruit ce bandit a cueilli sur le bois sec (5) !

Augustin y revient souvent : Pierre a renié par crainte d'une servante, le Larron dit sa foi au milieu du supplice que le Christ lui-même endure. Le Larron pendu à la croix confesse sa foi, tandis que les disciples d'Emmaüs douteront encore, même après le premier témoignage des saintes femmes.

En quelques mots, saint Augustin résume la vie foudroyante du Larron : « Du meurtre au juge, du juge à la croix, de la croix au Paradis ! » Et il est tellement saisi par cette idée qu'il répète cette phrase à plusieurs reprises et qu'il va faire de la foi du Bon Larron le vivant commentaire du texte le plus difficile de saint Paul aux Romains :

« Le juste vit de la foi (*Romains*, 1, 17), mais c'est le Christ qui justifie l'impie. Et quand le justifie-t-il, sinon quand celui-ci croit de cœur et confesse sa foi de bouche » (*Romains* 10, 10). C'est ainsi que le Bon Larron de l'Évangile a cru dans son cœur et confessé sa foi de sa bouche (6).

On dit souvent que l'existence du mal dans le monde empêche de croire, et il est vrai que l'autre bandit

(5) Saint Augustin : Sermons de Pâques, Sermon 232, *Sources chrétiennes*, n° 116, p. 273.

(6) Saint Augustin : *Discours sur les Psaumes*, Ps. 34, éditions Vivès, tome XII, p. 114.

blasphème. Mais il ne faut pas oublier que le Bon Larron, lui, y a trouvé sa foi :

Il est privé de liberté en tous ses membres, ses mains clouées, ses pieds transpercés, son corps entier attaché à la croix : seuls sa langue et son cœur étaient libres : il crut de cœur et confesse de bouche (7).

Le Bon Larron est ici notre maître, il nous montre ce que la foi est par excellence : un don de Dieu, répondant à l'humilité d'un cœur d'homme et produisant un changement total de ce cœur. Mais un cœur d'homme ainsi retourné est, dit saint Thomas d'Aquin, un plus grand prodige que la création du ciel et de la terre. Et, de fait, les Pères de l'Église mettent volontiers en parallèle les signes cosmiques qui entourent la mort du Christ — rochers fendus, tremblement de terre — et ce cœur plus dur que les rochers, qui s'ouvre à la grâce.

De la croix, il s'élançait vers le ciel, dit Chrysostome, il n'a pas oublié sa profession de voleur, et dérobe, par sa confession, le Royaume des Cieux (8).

Cette confession, il faut la prendre dans sa totalité : elle est confession de foi d'un nouveau croyant au Christ sauveur, nous l'avons vu, mais aussi confession d'un pénitent qui avoue sa faute : « Pour nous, c'est juste, nous recevons ce que nos actions ont mérité », dit-il à son compagnon. Il attend tout de Jésus, mais, en même temps, il rentre en son propre cœur, se repent, se convertit.

Saint Jean Chrysostome remarque à ce propos que le Bon Larron ne manque ni de lucidité, ni de finesse de cœur : il reproche à son complice de brigandage d'insul-

(7) *Ibid.*, Ps. 39, p. 280.

(8) Saint Jean Chrysostome : Deuxième homélie, *op. cit.*, tome IV, p. 33.

ter, lui, supplicié, un compagnon d'infortune qui subit le même supplice. Non, cela ne se fait pas !

Nous aussi sommes sur une croix. Les injures que tu lances contre lui t'atteignent le premier. De même, en effet, que quiconque jette au visage d'autrui les péchés que sa conscience lui reproche à lui-même se condamne le premier ; de même, quiconque reproche à autrui le malheur dont il est lui-même accablé est atteint le premier par ses propres injures (9).

Le Bon Larron a reconnu ses fautes ; il attend tout de ce Jésus en croix et il trouve le mot juste : « Souviens-toi de moi », moi ton compagnon de misère, ne m'oublie pas « quand tu viendras dans ta royauté ». Où ? Quand ? Dans quel délai ? Peu importe :

Il n'espérait son salut que dans le lointain, il se contentait de le recevoir avec un long avenir, et voici qu'il entend la réponse, « Aujourd'hui même » : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis » (10).

AVEC MOI, AU PARADIS

La réponse de Jésus, elle aussi, est brève : à lui également le temps est mesuré : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, avec moi, tu seras au Paradis. »

Chaque mot de Jésus répond, en la dépassant infiniment, à la prière — imprécise parce que totalement confiante — du Bon Larron. Ce « En vérité » d'abord, cet « Amen » qui est le mot original araméen que Jésus a prononcé et que les premiers traducteurs de la Bible ont

(9) *Ibid.*, p. 35.

(10) Saint Augustin : *Discours sur les Psaumes*, Ps. 39, tome XII, p. 280.

gardé intact, cet « *Amen* » que Jésus emploie seulement dans ses plus solennelles affirmations, ses déclarations les plus fortes, celles qui l'engagent absolument et ne doivent laisser subsister aucun doute. Saint Jean en fera un nom de Jésus : « Ainsi parle l'Amen, le Témoin fidèle et véritable » (*Apocalypse*, 3, 14).

« Aujourd'hui. » Un commentateur suggère ce que contient cet « aujourd'hui » :

Je n'aurai pas à me souvenir ; c'est tout à l'heure. Je n'aurai pas à te remettre en mon esprit, ni à te rechercher quelque part : je t'emmène, nous partons ensemble (11).

« Avec moi », poursuit Jésus. Et saint Jean Chrysostome commente : « C'est un grand honneur que d'entrer au Paradis, mais c'est un honneur plus grand encore que d'y entrer avec le Seigneur. »

Pour saisir cependant la force de ce « Tu seras avec moi », il nous faut enjamber des siècles et interroger un maître de l'exégèse contemporaine, le père Grelot. Dans un article de la *Revue biblique*, Pierre Grelot remarque que deux expressions peuvent être utilisées en grec pour ce mot : « avec » moi. L'une, en quelque sorte banale, qui exprime le simple accompagnement : « aller se promener avec quelqu'un » ; une autre, bien plus forte, qui signifie « l'association étroite, la vie partagée, la communion au même destin ». Or, c'est cet « avec » au sens fort que Jésus emploie ici, le même « avec » par lequel il avait appelé ses douze apôtres « pour qu'ils soient toujours avec lui » (*Marc*, 3, 14), le même qui lui avait fait dire, la veille de sa Passion, toujours à ses apôtres : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous avant de souffrir » (*Luc*, 22, 15). Cet

(11) R. Bernard, *Le Mystère de Jésus*, tome II, p. 502.

« avec moi » enfin de la grande prière de Jésus : « Père, avait-il dit, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient avec moi » (*Jean*, 17, 24).

L'Ancien Testament avait préparé cette extraordinaire et imprévisible réalité, « Être avec Dieu », « L'avoir avec soi », qui est l'objet même des promesses divines. Lorsque Moïse, peureusement, recule devant sa mission, Dieu répond seulement : « Je serai avec toi. » Cette promesse, qui est le don de Dieu même, seule la foi peut la recevoir. Tout au long de leur histoire, les priants d'Israël en ont approfondi le sens.

Le psalmiste, par exemple, s'interroge devant le scandale de la réussite des méchants, mais il découvre où est la valeur essentielle d'une vie, l'amitié de Dieu :

« Pour moi, je suis perpétuellement avec toi, tu m'as saisi par la main droite, tu me conduiras par ton conseil, puis tu me prendras dans la gloire. » Et il conclut : « Avec toi, je suis sans désir sur la terre » (12).

Jésus lui-même n'est-il pas l' « Emmanuel », c'est-à-dire « Dieu avec nous », prophétisé par Isaïe (7, 14) et annoncé par l'ange à Joseph, l'humble charpentier de Nazareth (*Matthieu*, 1, 23) ?

Là encore, le Bon Larron est le premier : avant saint Paul il a pu dire : « J'ai le désir de m'en aller, pour être avec le Christ » (*Philippiens*, 4, 23) ; ou encore : « Nous serons avec le Seigneur pour toujours. » En lui encore s'accomplit la parole de Jésus : « Les publicains et les prostituées seront les premiers dans le royaume de Dieu. » Jésus, déshonoré par tous, exalté par le Bon Larron, Jésus crucifié, scandale pour tous, sagesse de Dieu pour ce bandit.

Bandit, oui, mais aussi le fils prodigue à qui le

(12) Pierre Grelot, dans *Revue Biblique*, avril 1967.

Seigneur Jésus, comme le tendre père de l'Évangile, offre infiniment plus que ce qu'il osait demander : « Vite, apportez la plus belle robe », celle de l'immortalité. Le festin est préparé, celui du Royaume où il y aura plus de joie à cause de ce seul pécheur repenté que pour quatre-vingt-dix-neuf justes.

À qui cet homme crucifié, qui reconnaît en Jésus de Nazareth, crucifié avec lui, le Messie roi, n'a-t-il pas été comparé ? Et chaque fois à son avantage ! Saint Augustin, par exemple, le place en parallèle avec Marie-Madeleine ; mais celle-ci a entendu le Christ l'appeler par son nom, alors qu'au Larron Jésus n'a pas adressé la parole le premier ; à saint Paul, mais lui, sur la route de Damas, fut entouré de lumière et a entendu aussi l'appel de son nom : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » Pour le Bon Larron, tout s'est joué au-dedans. La lumière est entrée directement dans son cœur. Et c'est à cause de cela que les Pères de l'Église constatent que la croix n'est plus un gibet d'infamie mais déjà le trône de la puissance de Dieu :

La promesse de Jésus : « En vérité, je te le dis, dès aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis », dépasse l'humaine condition. C'est moins du bois de la croix que du haut d'un trône de puissance qu'elle est promulguée. De ce sommet, la foi du Bon Larron reçoit sa récompense en même temps qu'est supprimée la dette de l'humanité pécheresse (13).

À travers ce geste de toute-puissance du Christ, au milieu même des supplices, saint Léon admire à quel point « l'inviolable divinité et la nature humaine souffrante gardent en Jésus, chacune, leurs propriétés dans l'unité ». Jésus s'y révèle Dieu royalement souverain,

(13) Saint Léon le Grand : Deuxième sermon sur la Passion du Seigneur, *Sources chrétiennes*, n° 74, tome 3, p. 28.

graciant un condamné, et en même temps homme véritable puisqu'il va mourir.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aimait ce « voleur de Paradis » et lui confiait Franzini qui allait être guillotiné. Cette éminente théologienne, sans livres ni études autres que la grâce, était bien placée pour comprendre cet homme en qui tout se joue par la grâce et l'humilité :

Le Bon Dieu n'a pas besoin d'années pour faire son œuvre dans une âme : un rayon de son cœur peut, en un instant, faire épanouir sa fleur pour l'éternité.

Le grand Pascal, d'une façon plus savante mais non moins humaine, écrivait :

Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce, et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme.

Tous les commentateurs de ce passage de l'évangile de Luc — et le père Grelot le souligne en conclusion — citent le mot de saint Ambroise, qui aura un grand retentissement dans toute la tradition :

Magnifique exemple de la conversion qu'il faut chercher, puisque le pardon est accordé si vite au Larron et que la grâce surpasse sa prière — car le Seigneur accorde toujours plus qu'on ne lui demande. Celui-ci, en effet, demandait que le Seigneur se souvînt de lui quand il viendrait dans son royaume, et le Seigneur lui dit : « En vérité, en vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » *La vie, c'est d'être avec le Christ, car où est le Christ, là est le Royaume* (14).

Le Bon Larron n'a pas été magnifié seulement par les Pères de l'Église et les grands prédicateurs classiques.

(14) *Revue biblique*, p. 213.

D'autres ont pris la relève et, récemment, ont été exhumées une série d'homélie inédites du iv^e siècle qui se situent au Moyen-Orient. Elles sont l'œuvre de prédicateurs populaires qui ne manquent ni d'imagination ni de poésie (15). Sans doute se trouvaient-ils en face d'auditeurs qui avaient quelque peine à accepter, autrement qu'en théorie et de loin, la parole de l'Évangile où les derniers sont les premiers, où des vauriens en chair et en os passent devant la file des gens de bien ! Dans ces prédications imagées, c'est le Chérubin, celui qui expulsa Adam et Ève du jardin d'Éden, qui tient la place des contestataires de la parabole des ouvriers de la onzième heure : « Comment ? Ces derniers venus qui n'ont travaillé qu'une heure, tu les traites comme nous qui avons supporté le poids du jour et de la grosse chaleur ? » (*Matthieu*, 20, 12).

« Comment s'est passée l'entrée au Paradis de ce voleur du plus fabuleux trésor, la vie éternelle ? », se demandent nos prédicateurs. Voilà le Larron, à qui le Christ-Seigneur a donné la clé du Paradis, qui ouvre la porte et s'émerveille : « Quel lieu inexprimable et splendide ! Mais où sont ses habitants ? » Il n'est quand même pas très rassuré : personne, c'est inquiétant ! Mais déjà arrive le Chérubin au glaive de feu :

Que fais-tu là, toi le larron de la terre et comment toi, mortel, es-tu arrivé ici, dans la terre des vivants ? Et comment encore, et par quelle puissance, as-tu osé ouvrir la porte et pénétrer ? Il fallait frapper, d'abord ! Et que viens-tu dérober ?

Car, poursuit l'ange, nul n'est entré dans ce jardin d'Éden depuis qu'il en a chassé Adam et Ève. Beaucoup

(15) M. Van Esbroeck : *Une homélie inédite éphrémienne sur le Bon Larron en grec, géorgien et arabe.*

se sont présentés, Abel et Noé, Abraham, Isaac, Jacob, David, Job et tant d'autres... « Va les rejoindre dehors ! » Et, d'un cri puissant, il appelle les cohortes célestes : « Voilà un fils de la poussière envoyé ici par Notre-Seigneur..., et il possède un billet du Christ et les clés du Paradis ! »

Attentifs, les anges remarquent alors que les pieds du Bon Larron ne sont même pas empoussiérés et ils s'étonnent. Celui-ci s'explique :

Celui qui est sorti de votre demeure glorieuse et inexprimable pour habiter notre terre, il est venu pour entendre ma confession et ma foi envers lui : moi, je suis la brebis perdue et lui, il est le berger venu la chercher et qui la met sur ses épaules... Je ne puis rendre justice de mes œuvres... Je n'ai dit qu'une parole et le Christ m'a répondu ce que bon lui semblait.

Et il remet au Chérubin irascible le billet qui lui a été donné :

Moi, Jésus-Christ, le Fils du Dieu invisible, celui qui vient du sein du Père immortel, celui qui est descendu des cieux, est devenu homme et a été cloué à la croix afin que je sauve Adam le premier modelé, j'invite les Chérubins, les Séraphins et les anges portiers du Paradis et serviteurs du feu, ceux qui tiennent l'épée flamboyante, à faire entrer dans le Paradis le Larron, celui qui a été crucifié avec moi, celui qui a reçu de ma divinité la rémission des péchés et a revêtu un corps incorruptible.

[Alors,] courbant le dos devant le Larron qui avait dérobé sur la croix un tel trésor, le Chérubin lui permit de s'avancer et de parcourir le Paradis en long et en large, pour qu'il jouisse sans retenue des délices dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.

Et, tandis que le Larron annonce à tous l'arrivée imminente dans les demeures éternelles des « bons

serviteurs du Seigneur, ceux qui ont été zélés et ont gardé ses commandements », tous les Chérubins « rendent gloire au Christ Jésus avec le Père sans commencement et l'Esprit entièrement saint et vivifiant, maintenant et toujours ».

C'est ainsi que nos prédicateurs expliquaient à leurs paroissiens qu'en Dieu la miséricorde a toujours le pas sur la justice et qu'une prière humble est l'infaillible clé du Paradis.

MORT, OÙ EST TA VICTOIRE ?

On crucifiait facilement du temps de Jésus et des deux brigands, mais c'était pratique romaine et non juive. La crucifixion est un supplice inconnu de l'Ancien Testament. S'il est question de suppliciés « suspendus au bois » et qui devaient être détachés avant la nuit, il s'agissait de condamnés déjà exécutés ; c'était une marque d'infamie et un exemple.

Quant aux Romains, ils pratiquaient la mort par crucifixion surtout à l'égard des esclaves fugitifs, mais, en cas de révolte dans les provinces soumises à leur domination, leurs propres historiens avancent des chiffres énormes : pendant la guerre contre les Juifs, Titus, le général romain, fit crucifier en une seule fois, dit-on, une telle quantité de prisonniers que le bois finit par manquer.

Pendant, gens précis et attachés aux formes légales, ils avaient réglementé — en temps ordinaire — ce type d'exécution. Ce que nous lisons dans les Évangiles — flagellation d'abord, jambes brisées ensuite — ne représentait pas des mesures de barbarie surajoutées : il s'agissait seulement de hâter la fin des condamnés qui, sans cela, agonisaient sur la croix des heures, des jours entiers.

Ces procédés paraissent lointains, mais les circonstances qui firent du compagnon de misère de Jésus un modèle n'ont pas disparu : tortures et exécutions sommaires demeurent une plaie de l'humanité. Mais, aujourd'hui comme hier, la grandeur de l'homme reste capable de s'y affirmer et la foi de surgir quand on ne l'attendait pas.

Ce n'est pas une digression que de s'arrêter d'abord sur un phénomène actuel : depuis trente ou quarante ans à peine, sous nos yeux, tout est mis en œuvre pour masquer la mort comme une réalité inconvenante. Sur ce point, l'Ouest et l'Est se rejoignent. Un livre récent a pu intituler deux chapitres successifs : « Un cadavre dans le placard de l'Est », « Un cadavre dans le placard de l'Ouest » (16).

De quoi s'agit-il ? A l'Est, pour l'idéologie marxiste officielle, où tout doit être marche de l'histoire vers le progrès, dans un système de pensée où toutes les contradictions, misères et peines seront surmontées dans le monde sans classes de demain, la mort est un échec, un défi, une provocation même. « La mort est bourgeoise », écrit un idéologue marxiste, et si, pour lui, l'homme meurt, l'espèce, elle, est immortelle et son progrès indéfini.

L'attitude des pays sur-développés — dits « avancés » — est semblable, même si les arguments diffèrent : il s'agit d'occulter la mort. Vittorio Messori cite la consigne absolue donnée par le fondateur de la revue multinationale *Play Boy*, et imposée par lui aux innombrables éditions étrangères :

Dans *Play Boy*, il est interdit de parler d'enfants, de prisons, de malheurs, de vieillards, de maladies, mais surtout il est rigoureusement interdit de parler de mort.

(16) Vittorio Messori, *Pari sur la mort*, Mame.

Certes, cela ne nous gêne pas tellement d'entendre parler de milliers de morts dans un pays éloigné — et même de les voir à la télévision —, mais notre propre mort et celle de notre entourage personnel doivent être le plus possible passées sous silence. On ne meurt d'ailleurs plus chez soi, mais dans quelque salle de réanimation d'hôpital, et les petits-enfants ne voient plus s'éteindre la grand-mère ou le grand-père.

Cette attitude peureuse devant la mort est un phénomène récent que l'évêque allemand a analysé dans un de ses documents :

La plus grande difficulté de l'assistance aux mourants consiste dans le fait que la mort d'un homme exige que celui qui y assiste accepte d'être confronté lui-même avec sa propre mort.

La mort devient un tabou : « Deux cents millions d'hommes ont perdu l'espérance », écrit de façon volontairement provocante Pierre Chaunu, et il explique la rupture qui s'est produite — en France brutalement mais partout en Europe et en Amérique — dans les années 1960-1970 :

200 millions d'hommes en dix ans ont perdu tout savoir sur ce qui donne sens à la vie. Ils ont quitté toute espérance ou plutôt, l'espérance les a abandonnés (17).

Une mutation sans précédent s'est produite lorsque le savoir que chaque génération enfouissait dans la suivante a disparu :

En 1964, les Français avaient encore à 55-60 % majoritairement, avec un peu de flou, une vision chrétienne de la mort.

(17) Pierre Chaunu, *L'Historien dans tous ses états*, Perrin.

En 1970, les 60 % sont devenus 30 %. Et même ces 30 % ne savent plus très bien.

Pourquoi ? Peut-être par réaction contre leurs parents ou grands-parents accusés de s'évader trop facilement des réalités terrestres en invitant les victimes des injustices à regarder le ciel. Mais rétrécir la réalité humaine au seul laps de temps qui s'écoule entre la naissance et la mort aboutit à une aliénation plus radicale encore : la vie n'a plus de sens. Comme quelqu'un frappé d'amnésie, l'homme ne sait plus ni qui il est, ni où il va. A quoi lui sert alors sa liberté ?

En contrepartie, la lucidité exemplaire du Bon Larron, nous la trouvons aujourd'hui encore et de façon paradoxale chez ceux qui, en pleine vie, se trouvent affrontés à une mort officiellement programmée et minutée : ces « fusillés à l'aube » nous appellent à l'authentique grandeur humaine devant la mort, et certains à l'espérance la plus haute.

En France, de 1940 à 1963, beaucoup de sang a coulé. Les mêmes cellules de prisons ont vu s'inscrire en graffiti sur leurs murs les noms des hommes les plus divers, condamnés et fusillés pour des causes opposées : résistance, collaboration, plus tard Algérie française. Or, la plupart des lettres ou des dernières paroles de ces hommes sont une incontestable leçon de grandeur et de lucidité : « Je vais abréger cet ultime adieu, car je veux garder tout mon courage pour cet instant suprême », dit l'un. « J'étais prêt dès le premier jour. Je pardonne à mes ennemis », écrit l'autre.

Si certains parmi eux laissent cinq petits enfants à la maison, d'autres ont vingt ans :

Parents adorés,

Je vais être fusillé tout à l'heure à midi : il est 9 h 15, c'est un mélange de joie et d'émotion...

10 h 15, je suis calme, serein. J'ai serré la main de mes

gardiens — grand plaisir — je vais tout de suite voir l'abbé — immense joie — Dieu est bon.

10 h 20, je nage dans la sérénité.

À Dijon, quatre élèves de l'École normale d'instituteurs et un jeune ouvrier vont être fusillés comme otages le 7 mars 1942. À eux cinq, ils totalisent moins de cent ans. Dans le pardessus que portait l'un d'eux, on retrouva un billet écrit par l'un de ses compagnons et signé du sobriquet qu'il portait dans sa promotion :

Mon vieux, c'est fini ; à-dieu, sois courageux.

Nous ne souffrirons pas. [Signé] Tue mouche (18).

Ailleurs, un court poème :

Il en est un qui ce matin

s'en est allé vers son destin

et a crié : Salut ! Courage !

Ils lui ont dit : « Fais bon voyage. »

N'en connais point qui ont pleuré.

Un légionnaire partira de sa cellule, littéralement « sur la pointe des pieds », pour ne pas réveiller, dans la cellule voisine, son chef hiérarchique, lui aussi condamné à mort : « Faites doucement, dit-il aux officiels qui lui annoncent son exécution, il pourrait croire que c'est pour lui. »

Avec ces hommes de la dernière heure, héros ou gens au passé discutable, croyant au ciel ou n'y croyant pas, la mort regardée en face se dépouille de ses fantasmes ; les deux paroles de Jésus : « La Vérité

(18) *Les Quatre Normaliens de Dijon*, édité par l'Amicale des anciens élèves de l'École normale d'instituteurs de Dijon, 1968, 66 pages.

vous rendra libres », « Celui qui fait la Vérité vient à la Lumière », se révèlent vraies sur le plan psychologique et humain autant que spirituel et mystique.

« À CEUX QUI SONT ENCORE TELS QUE J'ÉTAIS »

Certains de ces hommes de l'aube, cependant, sont allés plus loin : ils ont renouvelé ce que l'homme de l'Évangile a vécu. Comme lui, ils nous projettent dans le fantastique retournement qui s'opère en eux. Avec eux et par eux, nous assistons à la formidable poussée de vie mystique qui fait fleurir à tout jamais le poteau de bois sec où ils vont être attachés. Il ne s'agit, chez eux, ni de peur ni d'angoisse, encore moins d'un quelconque pari « au cas où il y aurait quelque chose après » et en vertu duquel il conviendrait de se concilier le Juge Suprême. Mais comme le temps presse, à la hâte, ils vont à la rencontre de ce Dieu inconnu d'eux jusqu'alors et, d'un seul coup, ils avancent très loin dans la foi et l'amour. Dieu bouleverse leur vie et transfigure leur mort.

Parmi ces « bons larrons » de tous les temps et de notre temps, l'un d'eux, continuant en cela l'attitude de l'homme de l'Évangile, a essayé de raisonner ses compagnons d'incroyance. Dans un cahier de quelques pages, il s'adresse à « ceux qui sont encore tels que j'étais » (19). Il s'agit de Jean Luchaire, qui fut à Paris, sous l'occupation allemande, président de la Commission de la presse parisienne et, à ce titre, l'un de ceux qui collaborèrent avec les maîtres de l'heure.

(19) On trouvera le texte complet de Jean Luchaire dans : « La mort en face », *Les Dossiers du Clan*, n° 3, août 1967. Les diverses citations des condamnés à mort sont également extraites de cet ouvrage.

Le voici tel que nous le présente un de ses compagnons de prison à Fresnes (20) :

Jean Luchaire, condamné à mort par la cour de justice de la Seine et fusillé dans les fossés de Montrouge, était le produit pur d'un foyer rationaliste. Sa mère, aussi bien que son père, avait grandi dans un milieu stérilisé de tout germe religieux.

Sa vie avait tout naturellement été celle d'un jeune bourgeois cultivé appartenant à une équipe intellectuelle incroyante, et porté d'autant plus à goûter les joies terrestres qu'il n'en imaginait pas d'autres.

C'est ce Jean Luchaire qui, arrêté en Allemagne et inculpé de trahison, demanda un jour, dans son ennui, à l'aumônier de Fresnes de lui prêter quelques livres... Le certain, c'est qu'un jour, ce sceptique sybarite demanda le baptême, fit sa première communion, voulut que son mariage civil fût régularisé devant Dieu et vécut en chrétien, fixé dans une sérénité souriante.

Dans le cahier qu'il a laissé, le nouveau converti de la dernière heure note raisons de croire et raisons de douter. Il veut, écrit-il à un compagnon imaginaire, parcourir à nouveau la route qu'il a suivie pas à pas :

J'ai voulu la parcourir à nouveau, non seulement pour te conduire à la joie qui est désormais la mienne, mais pour vérifier le bien-fondé de mes étapes. C'est chose faite. Je n'ai rien à retrancher ni à rectifier.

Il commence et pose le problème qui fut le sien :

Tu es incroyant, me dis-tu..., tu ne peux croire qu'à ce que tu vois, qu'à ce que tu touches, qu'aux vérités vérifiées par ta raison... Soit, raisonnons.

(20) Divers détails, concernant la détention de Jean Luchaire in Xavier Vallat, *Feuilles de Fresnes*.

Alors, il interroge comme il s'est interrogé :

Tes sens, tu les sais incomplets, insuffisants. Ils te donnent des certitudes. Ne dis pas qu'ils te les donnent toutes. Ta raison ? C'est un guide infiniment sûr. Sers-t'en. Si tu le veux, ne te sers même que d'elle.

Il remonte la longue histoire de la création et de la vie :

Si loin que tu raisonnes, tu arrives à cette question raisonnable : « Qui a créé la terre ou les nébuleuses dont la terre est issue ? »

Et là, ta raison s'arrête. Car répondre : « La matière a toujours existé », ce n'est pas une réponse. C'est un aveu d'impuissance.

Devant les mots qui éveillent l'idée de l'infini, dans le temps, l'éternité, dans l'espace, l'illimité, il constate :

Leurs syllabes sont sur tes lèvres, leur signification n'entre pas dans ton esprit. Tu es obligé de conclure : « Je ne sais pas. »

Connaissant par expérience les refuges où la raison va se nicher pour ne pas aller jusqu'au bout d'elle-même, il se fait incisif :

Peux-tu te consoler de ton impuissance en ajoutant : « Ce que je ne sais pas, mes descendants éloignés le sauront un jour ? » ... Non, l'humanité dira encore face aux énigmes fondamentales : « Je ne sais pas. »

Ainsi, devant ces « Je ne sais pas » qui l'ont laissé sans réponse en face de sa destinée, Luchaire arrive à « l'hypothèse Dieu » ; Dieu indiscernable certes, mais s'il était la réponse... ! Il se met lui-même en cause :

Aveugle, on peut refuser d'admettre la lumière. mais tu consens alors à demeurer infirme. Je m'y suis refusé.

Avec son compagnon d'incrédulité, il confronte alors à son « hypothèse Dieu » les grands mouvements intérieurs de son cœur, de sa conscience :

Tu as aimé, tu aimes. Pourquoi, au-delà du seul instinct du mâle, ... toi et moi et nos semblables ressentons-nous le besoin tenace d'une compagne constante? Et. si nous recherchons parfois cette compagne unique à travers cent explorations décourageantes, pourquoi?

D'où vient cette voix intérieure qui te dit « C'est mal », « C'est bien »..., qui à certaines heures arrive à surclasser même tes instincts de conservation petits et grands? ... Et si cette voix venait d'ailleurs et s'appelait Dieu?

Ainsi, cette première partie s'achève par cette conclusion :

Dieu n'est encore pour toi qu'une explication logique, par inexistence de toute autre explication suffisante, mais n'est-ce pas déjà mille fois mieux que ton « je ne sais pas » initial ou quand tu prononçais ce mot humiliant pour ta dignité d'homme, « le hasard »? Tu as déjà fait un grand pas, il t'en reste un autre à accomplir. Il te faut passer de la logique à la croyance, de la démonstration à la Foi.

Maintenant, il abandonne les sinuosités de la raison pour faire entendre les « palpitations de l'âme » :

Ici, je t'abandonne à toi-même, sonde ton cœur, interroge les palpitations de ton âme. Efforce-toi, dans le silence de ta méditation de communiquer avec Dieu. Si tu n'y parviens pas, cela ne signifie nullement qu'il n'y a pas de Dieu, mais Dieu ne veut pas encore te parler parce que tu n'es pas prêt à l'entendre... Mais si tu es prêt, une confiance calme et lumineuse te pénétrera : tu croiras!

L'aveugle arrive à la lumière — la certitude de Dieu l'habite. Dès lors :

Tu comprends la vie, tu ne crains plus la mort parce que *tu ne crois plus à la mort*. Tu sens Dieu sur ton passé, sur ton présent, sur ton avenir. Tu n'as rien perdu de ce que tu croyais posséder jadis et tu as acquis une nouvelle et prodigieuse richesse : tu es resté toi, mais tu t'es mis dans ses mains. Ta volonté est devenue sujette à la Sienna. Tu as confiance en Lui pour toi, pour les tiens, pour l'humanité entière.

À sa manière, il prononce son « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras dans ton règne ». Ayant un peu plus de temps que son prédécesseur du Golgotha, il nous fait part de sa rencontre avec Jésus :

Jésus, qui n'est venu sur terre que pour rappeler, pour démontrer Dieu et pour indiquer aux hommes comment Dieu doit être compris et servi. Jésus, dont l'Église est la fille et dont la pérennité et l'accroissement sont eux-mêmes un miracle permanent et démonstratif.

D'un seul coup, il culbute les objections et arrive à l'Église :

À partir de cet instant, Dieu, Jésus et l'Église sont indissolubles en toi, car ne croit pas qui croit à demi ou avec des réserves... Comme il y a fatalement de l'humain dans l'Église, garde à l'égard de cet humain ton droit de critique et de réforme. Mais tu ne peux plus exercer ce droit sur tout ce qui, dans l'Église, est d'essence divine, c'est-à-dire parole de Jésus ou de ses disciples directs. Ce que Dieu a dicté est parole divine ; tiens-toi aussi près que possible de cette parole et tu seras dans la vérité...

Fresnes, le 7 février 1946.

Le recours en grâce est rejeté. Relatés par l'aumônier qui l'assista, aussitôt transcrits par son compagnon de prison, voici ce que furent ses derniers instants, le 22 février :

Au jour de sa mort, il monta dans le fourgon spécial en compagnie d'un jeune milicien de vingt ans qui venait lui aussi de communier. C'était un matin printanier, frais et clair. Machinalement, l'adolescent dit : « Il fait beau ce matin ! » Luchaire lui mit une main fraternelle sur l'épaule et lui sourit : « *Tu verras, mon petit. Il fera encore bien plus beau dans dix minutes, au Paradis.* »

La noble lignée des Bons Larrons n'est pas éteinte...

Jean-Baptiste

Le plus grand...
le plus petit... !

Histoire ou folklore ?

Jean-Baptiste, peut-être le prénom le plus courant à travers les pays et les âges. Mais ce Jean, le connaît-on ? Son vêtement de poils de chameau, sa nourriture à base de sauterelles, sa tête apportée sur un plat en fin de banquet ne masquent-ils pas sa vraie grandeur ? D'innombrables tableaux le dépeignent, des opéras le chantent, Flaubert et Mallarmé s'emparent de lui. Chacun prête à Jean-Baptiste les traits de son siècle : un tableau de Léonard de Vinci le représentant adolescent fut même mentionné fort longtemps sur les catalogues « *Jeune Bacchus souriant* » !

Les paroles de Jésus sur Jean nous déconcertent : après l'avoir placé au plus haut rang « parmi tous les fils d'homme », Jésus déclare que « le plus petit dans le Royaume est plus grand que lui ».

Jean-Baptiste n'est-il pas, au bout du compte, un personnage quelque peu folklorique, voire légendaire ?

Au contraire, il est le personnage le plus « daté » de l'Évangile. En effet, l'historien juif Flavius Josèphe parle de lui soixante ans à peine après sa mort :

Il était un homme excellent qui exhortait les Juifs à s'appliquer à la vertu, à la pratique de la justice les uns envers les autres, à la piété envers Dieu. Il les invitait à

s'unir par un baptême. Ce baptême devait être agréable à Dieu, s'il servait, non à obtenir le pardon des fautes commises, mais à purifier le corps, l'âme l'ayant déjà été par la pratique de la vertu.

Ce témoignage de Josèphe est d'autant plus intéressant que, Juif passé au camp des Romains, il n'est pas tendre dans ses écrits pour ses coreligionnaires trop actifs qu'il traite volontiers de « trompeurs et d'imposteurs ».

Josèphe mentionne également la mort de Jean-Baptiste :

Comme d'autres gens venaient à lui, et qu'en l'entendant ils s'exaltaient, Hérode eut peur que son influence sur le peuple ne provoque des émeutes : tous, en effet, avaient l'habitude de suivre les conseils de Jean. Hérode préféra donc prévenir par une exécution ce qui pourrait se produire, plutôt que d'avoir à regretter un fait accompli. Jean, emprisonné à cause de la jalousie d'Hérode, fut envoyé à Machéronte, la forteresse dont il a déjà été parlé, et là il fut mis à mort (1).

Un autre repère historique nous éclaire sur la personnalité de Jean. On sait qu'en 1947, au sud de la mer Morte, un petit berger bédouin grim pant dans une grotte à la recherche d'une chèvre égarée mit la main sur un fabuleux trésor : dans des urnes de terre cuite se trouvait la bibliothèque d'une secte de « moines esséniens », vivant à Qumrân dans le désert voisin de la région où Jean prêchait et baptisait. Et les précieux manuscrits ainsi découverts, uniques au monde, datent de l'époque même où vivait Jean ! Des

(1) Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XVIII. On trouvera par ailleurs dans *Supplément au Cahier Évangile*, n° 36, les textes concernant Jean-Baptiste, Jésus, Jacques et d'autres, qui reconstituent bien le milieu de l'époque.

fouilles entreprises ont, depuis, révélé le monastère de ces moines, avec ses locaux, ses tables, ses installations d'eau, etc.

Parmi les textes de Qumrân, on trouve le grand rouleau du prophète Isaïe qui contient le texte que les Évangiles appliqueront unanimement à Jean-Baptiste : « la voix qui crie dans le désert ». Mais on découvrit surtout que la charte de fondation de cette communauté reposait elle aussi sur ce même verset du prophète Isaïe : c'est intentionnellement que ces moines s'étaient fixés au désert, loin de Jérusalem, de son temple, de ses prêtres qu'ils accusaient d'avoir falsifié la foi. D'où, chez les Esséniens, outre l'hostilité farouche aux représentants officiels du judaïsme, une pauvreté et une communauté de biens absolues entre les membres du groupe, une étude constante de la loi divine, la prière, une chasteté rigoureuse, et, accompagnant le tout, un nationalisme exacerbé contre les Romains : on vivait dans l'attente du jour où la colère de Dieu anéantirait et les traîtres de Jérusalem et les occupants païens.

Il apparaît ainsi que Jean a été à la fois un disciple et un dissident des Esséniens, disciple par son genre de vie ascétique et son opposition aux hypocrites et aux arrogants, mais dissident par sa prédication qui ne rejette pas les gens méprisés qui viennent à lui. Nulle trace enfin de nationalisme politique chez lui.

Jean-Baptiste a donc un solide point de repère dans l'histoire. Mais il en est d'autres dans nos Évangiles. Luc, en historien qui, dit-il lui-même, « s'est informé soigneusement de tout depuis les origines pour en écrire un exposé suivi », consacre à Jean une notice introductive avec les noms de sept personnages contemporains dont parle aussi Flavius Josèphe. Il informe son lecteur sur la situation politique de la Palestine d'alors : « La quinzième année de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de Judée » — voilà pour la domination romaine — ; Hérode, Philippe, Lysanias — ce sont les

noms des princes juifs soumis à Rome à des titres divers — ; « sous le sacerdoce d'Anne et Caïphe » — les grands prêtres. Ponce Pilate ayant gouverné la Judée de 25 à 36, nous sommes en 28-29 de notre ère. Tout est parfaitement concordant : Jean, le Baptiste, appartient bien à l'histoire.

LA MONTÉE

Un prophète

Saint Marc, lui, n'a pas de soucis chronologiques, mais dès les deux premiers versets de son Évangile, il situe Jean-Baptiste très exactement à sa place dans le dessein de Dieu — il est *le commencement* :

Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu :

Ainsi qu'il est écrit dans le livre du prophète Isaïe,

Voici, j'envoie mon messager en avant de toi

Pour préparer ton chemin.

Une voix crie dans le désert :

Préparez le chemin du Seigneur,

Rendez droits ses sentiers.

Jean le Baptiste parut dans le désert, proclamant un baptême de conversion en vue du pardon des péchés.

(*Marc, 1, 1-4*)

À partir de là, établir la fiche signalétique de Jean-Baptiste est simple : en face du mot profession, il faut inscrire « crieur public » ou, pour reprendre un terme cher à Léon Bloy, « vociférateur » ; de manière plus biblique, « prophète », en ajoutant « sans domicile fixe ».

Tout, en effet, dans le récit des quatre Évangiles,

converge vers ce titre : prophète. À commencer par les deux citations bibliques, l'une et l'autre mêlées par saint Marc, qui lui sont immédiatement appliquées, l'une du prophète Malachie, « l'envoi du messenger » en avant du souverain, l'autre d'Isaïe, « la voix du crieur au désert » pour préparer le chemin du Seigneur. Il est le précurseur, l'annonciateur de celui qui doit venir. C'est ce titre de Précurseur que l'Orient adoptera plutôt que celui, plus familier en Occident, de Baptiseur, Jean-Baptiste.

Son costume est le vêtement distinctif des prophètes, tel que le signale le prophète Zacharie (13, 4), tel surtout que le portait Élie, le prophète par excellence, « un homme portant un vêtement de poils et un pagne de peau autour des reins » (2 Rois, 1, 8). Déjà nous sommes initiés : tout au long de la vie de Jean-Baptiste se profilera la figure du prophète Élie, l'un des plus grands. Son nom reviendra plusieurs fois associé à celui de Jean-Baptiste. Quant à la nourriture de Jean, elle n'a rien d'extravagant, elle est celle des gens du désert : la Bible et les écrits des moines esséniens en témoignent. On possède même la recette d'époque pour cuire les sauterelles, « ébouillantées ou rôties ».

Le désert enfin que vise l'oracle d'Isaïe, zone aride, creusée de ravins et de grottes, aux arbustes chétifs, est surtout le lieu où l'homme est démuné, où Dieu *parle* : « Une parole de Dieu fut sur Jean », dit saint Luc (3, 2).

Jean-Baptiste, prophète... Ce titre ne nous émeut guère aujourd'hui. Tout au plus l'associons-nous aux grands noms qui nous sont familiers : Isaïe, Jérémie, Amos, Osée... Mais nous oublions un fait essentiel : le grand silence de cinq siècles qui a précédé la voix prophétique de Jean. Malachie, en effet, avait été le dernier grand prophète, le dernier de tout l'Ancien Testament, et ses ultimes paroles : « Voici que je vais vous envoyer Élie le Prophète avant que n'arrive mon jour... » étaient restées gravées au cœur de tout le peuple. Mais depuis près de cinq cents ans les reproches

véhéments des prophètes ne retentissaient plus aux carrefours ni aux portes des villes. On ne les entendait plus qu'aux lectures rituelles et monotones de la synagogue. Si, donc, les foules accourent « de Jérusalem, de toute la Judée et de tout le pays autour du Jourdain » vers Jean, c'est que, par lui, un événement vraiment insolite a lieu. Et peut-être plein de promesses...

Un prophète ? C'est un événement national et religieux tout ensemble. C'est également l'espérance d'une revanche contre l'envahisseur romain et contre la corruption environnante. Le pays était donc en attente après ce long silence. Après un demi-millénaire, la tradition prophétique est-elle en train de reprendre vie ? Les paroles d'Amos, l'un des grands d'autrefois, vont-elles se réaliser ?

Le Seigneur Dieu ne fait rien sans révéler son secret à ses serviteurs les prophètes... Un lion a rugi, qui ne craindrait ?
Le Seigneur Dieu a parlé, qui ne prophétiserait ?

(*Amos*, 3, 7-8)

Dieu, symbolisé par la puissance du lion rugissant, va-t-il intervenir à nouveau en faveur de son peuple ?

Lors donc, « Jean-Baptiste parut dans le désert ». Il se présente comme un ascète aux paroles redoutables, annonçant le jugement à venir, le Jour de Dieu. La foule anonyme se presse autour de lui, mais viennent aussi des représentants officiels des deux tendances religieuses de Jérusalem ; parmi eux, Jean-Baptiste reconnaît aisément ces Pharisiens « qui ont la mine confite en dévotion et sont chamarrés de phylactères », et ces Sadducéens « qui se donnent des grands airs et portent de beaux habits ». Lorsqu'il s'adresse à ces orgueilleux fiers de leur vertu et méprisants pour les autres, Jean n'est pas tendre :

Engance de vipères, qui vous a montré comment échapper à la colère qui vient ? Produisez donc du fruit qui témoigne de votre conversion... Déjà la hache est prête à attaquer la racine des arbres. Tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits va être coupé et jeté au feu.

(*Matthieu, 3, 7-8, 10*)

Que faire alors ? Se repentir, « se convertir », c'est-à-dire changer de route, changer son cœur ? C'est un retournement de tout leur être qui leur est demandé.

Mais lorsque Jean s'adresse aux humbles du peuple, il ne leur demande pas de tout bouleverser ni de venir vivre comme lui au désert. Qu'ils fassent seulement ce qui est accessible à tout homme de bonne volonté. À ces foules venues chercher auprès de lui une purification par le baptême qu'il donne dans le Jourdain, Jean-Baptiste n'adresse pas les invectives habituelles au langage prophétique :

Les foules demandaient à Jean : « Que nous faut-il donc faire ? » Il leur répondait : « Si quelqu'un a deux tuniques, qu'il partage avec celui qui n'en a pas. Si quelqu'un a de quoi manger, qu'il fasse de même. » Des collecteurs d'impôts viennent également auprès de Jean. « Maître, que nous faut-il faire ? » Il leur dit : « N'exigez rien de plus que ce qui vous a été fixé. »

(*Luc, 3, 10-13*)

D'autres auraient demandé aux publicains, des collecteurs d'impôts, d'abandonner leur métier, jugé dégradant. Jean leur demande seulement de l'accomplir honnêtement. Il en est de même avec les soldats :

Des militaires (des Juifs enrôlés pour prêter main-forte aux collecteurs d'impôts) lui demandaient : « Et nous,

que nous faut-il faire ? » Il leur dit : « Ne faites ni violence ni tort à personne et contentez-vous de votre solde. »

(Luc, 3, 14)

Cette indulgence nous mène à l'essentiel du retournement que demande Jean. S'il est sévère avec les Sadducéens et les Pharisiens, c'est parce qu'ils sont gens qui se prennent pour des justes sans reproche. De quoi donc alors pourraient-ils se repentir ? Mais les soldats, les publicains, et même les prostituées, méprisés par tous, ont le cœur en attente de la miséricorde de Dieu.

Tel est Jean-Baptiste dans son environnement géographique et humain. Tel est celui qui est, comme l'écrit saint Marc, non pas *au* commencement, mais « *le commencement* » de la bonne, merveilleuse, « joyeuse nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu ».

Mais il est un autre commencement auquel Jean-Baptiste est lié et que Jean, l'Évangéliste, rappellera dès les premiers versets du prologue de son Évangile, un commencement à vrai dire sans commencement, celui du Verbe Éternel :

Au commencement était le Verbe et le Verbe était tourné vers Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement tourné vers Dieu... En lui était la Vie et la Vie était la lumière des hommes.

(Jean, 1, 1)

Et voici, là encore, Jean-Baptiste qui apparaît aussitôt :

Il y eut un homme envoyé de Dieu. Son nom était Jean Il vint en témoin pour rendre témoignage à la Lumière afin

que tous croient par lui. Il n'était pas la lumière mais il devait rendre témoignage à la Lumière.

(Jean, 1, 6-8)

Et l'Évangéliste précise que ce Jean prophète, ce Jean témoin de la Lumière, commencement de l'annonce de Jésus Messie, a proclamé devant ses disciples que ce Verbe de Dieu venu dans la chair parmi nous « était » de toute éternité :

Jean lui rend témoignage et proclame : « Voici celui dont j'ai dit : après moi vient un homme qui m'a devancé, parce que, avant moi, il Était. »

(Jean, 1, 15)

Le Précurseur

D'emblée, dans une « déclaration sans restriction », Jean affirme sa position devant les autorités religieuses de la nation : le personnage important, ce n'est pas lui. Lui, Jean, n'est que son précurseur.

Et voici quel fut le témoignage de Jean, lorsque, de Jérusalem, les Juifs envoyèrent vers lui des prêtres et des lévites pour lui poser la question : « Qui es-tu ? » Il fit une déclaration sans restriction, il déclara : « Je ne suis pas le Christ. » Ils lui demandèrent : « Qui es-tu ? Es-tu Élie ? » Il répondit : « Je ne le suis pas. » — « Es-tu le prophète ? » Il répondit : « Non. » Ils lui dirent alors : « Qui es-tu ? Que nous apportions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même ? » Il affirma : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe. »

(Jean, 1, 19-32)

Interrogé sur sa personne, Jean ne répond que sur sa mission, et encore ne le fait-il pas directement, mais en citant une phrase d'Isaïe.

Jusque-là, rien de bien extraordinaire : la prophétie d'Isaïe était bien connue, et le « Seigneur » d'Isaïe était le grand Dieu d'Israël. L'interrogatoire se poursuit :

Mais alors, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le Prophète, pourquoi baptises-tu ?

Voilà ce qui étonne et inquiète les officiels : ce baptême auquel les auditeurs de Jean sont invités, qu'est-il donc ? Un rite d'initiation permettant d'accéder à une secte ? Et qui pourrait bien cacher une orientation politico-révolutionnaire, comme chez les Esséniens de Qumrân ? On savait, en effet, qu'après « un an de probation, puis un baptême d'eau pure et deux ans de noviciat, le candidat à la profession définitive prêtait serment de garder le secret absolu sur tout ce qui regardait le groupe » (2). Il y avait là de quoi inquiéter des autorités sous tous les cieux et sous tous les régimes !

Chez Jean-Baptiste, il n'y a rien de clandestin. L'immersion totale dans l'eau du Jourdain était un signe offert à tous, et à soi-même d'abord, l'assurance que l'on voulait changer son esprit et son cœur. Il était la manifestation extérieure de la vie sans tache à laquelle on désirait parvenir. Ce baptême d'eau n'était pas un rite nouveau en soi, mais ce qui est insolite est la place de Jean : c'est lui qui donne le baptême. Par ce geste, sa prédication et sa stature de prophète, il redonnait

(2) Steinmann, *Saint Jean-Baptiste et la spiritualité du désert*, Le Seuil, p. 23.

son sens et son symbolisme à cette plongée dans l'eau devant lui.

Mais il y avait encore autre chose, et que Jean crie à très haute voix :

Il proclamait : « Celui qui est plus fort que moi vient après moi et je ne suis pas digne, en me courbant, de délier la lanière de ses sandales. »

(*Marc, 1, 7*)

Nous arrivons ainsi au cœur du message de Jean, et sa mission se précise. Il annonce quelqu'un qui vient « après lui » ou « derrière lui », mais qui, en réalité, est le plus grand. Tellement grand que Jean se déclare indigne d'accomplir à son égard même le geste de l'esclave accroupi déliant les sandales de son maître.

Pour ses auditeurs, les mots de Jean étaient clairs : « Venir derrière quelqu'un » était l'expression habituelle pour désigner un « disciple », celui qui reçoit la doctrine et qui marche derrière son maître, qui « suit » son maître. Ce mot « suivre », Jésus le prononcera si souvent : « Si quelqu'un veut me suivre... » Et un écrit rabbinique ajoutait : « Tous les services qu'un esclave rend à son seigneur, un disciple doit les rendre à son maître *sauf dénouer ses sandales* » (3). Ainsi lorsque Jean déclare qu'il ne se sent même pas digne de rendre ce service à celui qui doit venir « derrière lui », il affirme la suréminente dignité de Jésus par rapport à lui-même.

Et Jean ajoute encore :

Moi, je vous ai baptisés d'eau, mais lui vous baptisera d'Esprit Saint.

(*Marc, 1, 8*)

(3) Boismard, *Synopse des quatre Évangiles*, Le Cerf, p. 76.

Il appartiendra à Jésus de dire ce que sera son baptême : dans l'eau et le sang coulant de son côté ouvert par la lance, dans l'eau et l'Esprit Saint, le feu de Pentecôte. Sous les symboles était annoncée une purification infiniment plus efficace et intérieure que celle donnée par le baptême de Jean-Baptiste.

LE SOMMET

En Jean-Baptiste, vie, vocation, mission s'identifient en une même ligne. Comme la trajectoire parfaite d'un astre, Jean s'élève rapidement, très haut dans la lumière, reste quelques instants à son sommet dans un pur éclat, puis décline et rentre dans l'ombre. Mais le déclin nous dira ce qu'a toujours été la vie intérieure de cet homme et comment, en lui, vie et prière s'unissent.

La vie austère, le désert, les foules qui viennent de Jérusalem et de toute la Judée, les paroles « criées » par Jean, les conversions et les baptêmes de repentir qui s'ensuivent sont l'envol de l'astre.

Mais quand le sommet est-il atteint ? Comme toujours dans la Bible, lorsqu'il s'agit d'une très haute cime de la foi, trop haute pour l'homme, tout est dit dans une grande discrétion, sans bavardage, sans emphase. Il en sera ainsi du choix des Apôtres, de l'institution de l'Eucharistie, de la Croix, de la Résurrection... Il en est ainsi pour Jean le Précurseur.

Marc et Matthieu indiquent chacun ce sommet et chacun en un seul verset, sans relief anecdotique. Ici, l'événement en lui-même est si important qu'il est bon de transcrire côte à côte les deux évangélistes :

Marc, 1, 9

Or, en ces jours-là
Jésus vint de Nazareth de
Galilée et se fit baptiser
par Jean dans le Jourdain.

Matthieu, 3, 13

Alors
paraît Jésus, venu de Galilée
jusqu'au Jourdain, auprès de
Jean pour se faire baptiser
par lui.

La rencontre

Jésus « vient », Jésus « paraît ».

C'est le moment de rappeler le mot de Bernanos :
« Quand Dieu est venu, Il S'est fait si parfaitement
homme que les journalistes de ce temps-là n'en ont rien
su. »

Oui, Jésus, le Verbe de Dieu, le Créateur de l'univers,
la Sagesse ordonnatrice et créatrice, Celui qui est la vie
et la lumière de tout être, est là, mêlé à cette foule
disparate qui n'a d'yeux et d'oreilles que pour le
prophète Jean-Baptiste.

Celui-ci a bien prononcé une parole obscure : « Au
milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez
pas et qui vient après moi » (*Jean, 1, 26*). Ce quelqu'un
est celui-là même dont Jean s'était déclaré indigne de
délacer les sandales. Mais nul dans la foule n'y prête
attention. Jean, seul, le reconnaîtra. Par là, Jean tient,
au début de la vie publique de Jésus, un rôle analogue à
celui de Marie à l'aurore de l'Annonciation : il est le
représentant, le tenant-lieu de l'humanité entière qui,
par lui, accueille le Seigneur. Il est « la voix qui
proclame la Parole », dira Origène, « la Parole », c'est-
à-dire le Verbe éternel de Dieu.

Marie s'étonnait devant le message de l'ange annon-
ciateur. Jean-Baptiste, à son tour, non seulement
s'étonne devant une situation si insolite, mais veut même
s'y opposer : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par
toi et c'est toi qui viens à moi ! » (*Matthieu, 3, 14*).

Pour toute réponse, Jésus profère une parole énigmatique, qui contient pourtant une règle de vie inépuisable : « Laisse faire maintenant. C'est ainsi qu'il convient d'accomplir toute justice » (*Matthieu*, 3, 14).

C'est le choc des deux mots « maintenant » et « justice » qui rend cette phrase à la fois si obscure et si riche. Deux mots, dont le premier, « maintenant », évoque un instant passager, l'heure fugitive où nous nous trouvons, tandis que l'autre, « justice », se réfère au plan de Dieu, infiniment stable. Entre les deux se situe la recherche tâtonnante de la conformité de l'homme à l'alliance éternelle avec Dieu : l'homme « s'ajuste » à la volonté de Dieu.

Mais sans doute est-ce le mot de « justice » lui-même qui nous dérouté ? Il évoque pour nous, gens du xx^e siècle, un tribunal, un juge, et peut-être un châtiement : la justice punitive. Pour Jean-Baptiste, à qui Jésus s'adresse, ce mot est au contraire l'un des plus beaux — des plus exigeants aussi — de la Bible.

Déjà, dans l'Ancien Testament, la « justice de Dieu » évoque en premier lieu non pas un jugement, encore moins un justicier, mais Dieu lui-même, Dieu qui non seulement s'intéresse à l'homme, mais plus encore fait *alliance* avec son peuple et veut le combler au-delà de toute espérance humaine. C'est là chose étonnante et immense : le Dieu vrai est Celui qui veut conduire chacun vers sa destinée la plus haute. Certes, la contrepartie de cette inventive générosité de Dieu existe, et c'est la « colère de Dieu » quand Son amour est bafoué. Alors Dieu, par cette colère et la souffrance qu'elle apporte, cherche à faire revenir vers Lui celui qui s'est éloigné et qui, ayant méconnu et méprisé Son amour, dérègle non seulement sa propre vie mais le monde entier au profit de lui seul. Cette colère divine, Jean-Baptiste l'a prêchée et nous avons encore à l'oreille ses imprécations aux orgueilleux Pharisiens qui « disent et ne font pas » : « race de vipères »... « la cognée du

bûcheron »... Mais, en même temps que ces rudoiments, la présence même de Jean est déjà signe de l'amour de Dieu qui ne veut pas le rejet du pécheur mais l'appelle à se repentir.

Jean comprend-il ce que Jésus lui demande ? Ce « Laisse faire, attends », il ne peut le saisir totalement, car le baptême qu'il donne — il l'a proclamé à tous — n'est que l'annonce du baptême véritable, celui que Jésus donnera. Baptiser Jésus, celui que l'Esprit lui révèle comme le plus grand, pur de tout mal, est un tel renversement des rôles que lui, Jean, ne voit plus ni le sens du baptême de repentir qu'il procure ni celui du baptême que donnera Jésus. Il ne peut que s'accrocher, dans l'obscurité, à ce « pour l'instant » que Jésus prononce : « Pour le moment, agis ainsi. » Alors, dit saint Matthieu, « il le laisse faire ». Et Jésus se plonge dans l'eau devant son précurseur.

On serait tenté d'écrire : pour Jean-Baptiste, mission accomplie, et, pour Jésus, envoi en mission... En fait, tous deux, Jésus et Jean, s'abandonnent et s'ajustent à la volonté du Dieu de l'Alliance : Dieu ne peut que vouloir le meilleur. En cela la parole de Jésus devient notre guide quand tout va à l'encontre de ce que nous tenions pour la volonté de Dieu dans notre vie. Il ne convient pas de refuser le « pour l'instant » proposé.

Quand s'ouvrent les cieux

Ainsi Jésus, mêlé à la foule anonyme de tous les pécheurs, s'est-il abaissé devant Jean. Apparemment. En fait, c'est Jean qui lui a obéi, et par cela même Jésus déjà se montre le maître, « le plus grand ». Ce passage du flambeau de Jean à Jésus s'est effectué sans ostentation ni emphase, et il est bien permis de voir là une marque de la vérité des Évangiles. Celui qui inventerait une telle humanisation de Dieu la dirait-il aussi simple-

ment? Quelque chose cependant se produit et trois évangélistes racontent la scène tout entière :

Dès qu'il fut baptisé, Jésus sortit de l'eau. Voici que les cieux s'ouvrirent et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici qu'une voix venue des cieux disait : « Celui-ci est Mon Fils bien-aimé, celui qu'il M'a plu de choisir. »

(*Matthieu*, 3, 16-17)

Quant au quatrième Évangile, s'il ne raconte pas toute la scène du baptême, il n'omet cependant pas de rapporter le témoignage du Baptiste : « J'ai vu, dit-il, l'Esprit descendre du ciel et demeurer sur Jésus », et c'est là « le signe que Celui qui l'a envoyé baptiser dans l'eau » lui avait donné pour reconnaître celui qui « baptisera dans l'Esprit Saint » (*Jean*, 1, 32-34).

Que s'est-il passé exactement? Qu'aurait enregistré une caméra? Quelles images nous aurait-elle laissées? Notre mentalité moderne s'accroche aussitôt à ces questions. Mais nous passerions à côté de ce que les témoins de la foi — les évangélistes — veulent nous transmettre : les deux mots de notre texte, « *les cieux s'ouvrent* » (ou « *se déchirent* »), nous invitent à chercher plus haut, en Dieu même, le sens de cet épisode. Les cieux qui s'ouvrent (ils étaient donc fermés) signifient que la longue attente des patriarches de l'Ancien Testament prend fin. Dans son poème, *Le Désir des patriarches*, Jean de la Croix revit lui-même, en écrivant, « la longue attente », « les plaintes et les larmes » mêlées d'espérance des grands suppliants de l'Israël de l'Ancien Testament :

Des siècles longs passaient
dans ces désirs et d'autres prières ;
et plus l'heure approchait de l'accomplissement
plus l'ardeur attisait leurs désirs.

« Les cieux qui s'ouvrent » au regard de Jean-Baptiste sont une entrée dans le secret de Dieu, dans Son mystère : les cieux se déchirent au-dessus de l'homme-Jésus en prière. Car Luc précise :

Or, comme tout le peuple était baptisé,
Jésus, baptisé lui aussi, priait.
Alors, le ciel s'ouvrit...

Telle est la première, fondamentale, signification de l'événement que symbolisent « les cieux qui se déchirent » : l'union de la terre et du ciel, la réconciliation opérée par la venue de Jésus, la communion avec Dieu offerte aux croyants (4). A cet instant, sous les yeux de Jean-Baptiste, s'accomplit le cri d'Isaïe :

Depuis longtemps nous sommes ceux sur qui Tu n'exerces plus Ta souveraineté,
ceux sur qui Ton nom n'est plus appelé.
Ah ! si Tu déchirais les cieux et si Tu descendais...
pour faire connaître Ton nom à tes adversaires !...
Tu descendrais, les montagnes seraient secouées devant Toi.

(*Isaïe*, 63, 19 ; 64, 1-3)

Ainsi, au baptême de Jésus, ce qu'Isaïe entrevoyait dans le lointain s'accomplit, mais non dans la terreur des montagnes qui s'écroulent : l'Esprit de Dieu descend sur l'homme-Jésus dans la douceur du vol d'une colombe « venue des cieux ».

Nous sommes ici projetés dans le mystère inaccessible à nos mots humains puisque déjà nous pressentons l'au-

(4) Voir *TOB* : note y sur *Matthieu*, 3, 16 ; et note u sur *Jean*, 1, 51.

delà de toute parole humaine, le mystère de la Sainte Trinité : la voix du Père, la descente de l'Esprit, la manifestation du fils de Marie comme le Fils bien-aimé du Père des cieux. « Tu es Mon Fils », dit la voix : c'est ainsi que dans le Psaume 2, Dieu Lui-même intronise le Messie, vrai roi d'Israël. « Mon Bien-aimé qui a toute Ma faveur » : c'est la prophétie d'Isaïe faisant allusion au serviteur sur qui Dieu lui-même a mis Son Esprit (*Isaïe*, 42).

Comme le souffle de Dieu qui dans la Genèse planait sur les eaux pour la première création, la descente de l'Esprit Saint inaugure l'ère d'une nouvelle création. Dieu est venu dans Sa plénitude à la rencontre de l'homme. Le Messie tant attendu par les Pères est révélé au dernier de ses prophètes, comme il sera révélé de la même manière à ses apôtres dans la lumière de la Transfiguration.

De tout cela, Jean-Baptiste est le témoin privilégié :

Et moi j'ai vu et j'atteste qu'il est, lui, le Fils de Dieu.

(*Jean*, 1, 34)

Les cieux véritablement ouverts nous invitent déjà à contempler le mystère de Dieu trois fois saint, comme nous chantons chaque dimanche : Père, origine de tout, Fils, pure image de Dieu, Esprit Saint, amour unifiant.

Aucun commentaire n'est aussi proche et aussi total de l'épisode du baptême de Jésus que le début de la *Lettre aux Hébreux* :

Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé aux pères dans les prophètes (la longue attente des patriarches), Dieu, en la période finale où nous sommes, nous a parlé à nous en un Fils qu'Il a établi héritier de tout, par qui aussi Il a créé les mondes. Ce Fils est resplendissement de Sa gloire et expression de Son être (« Tu es Mon

fiis, Mon bien-aimé ») et il porte l'univers par la puissance de sa parole

(*Hébreux*, 1, 1-3)

Tel est le sommet de la vie de Jean-Baptiste. Bien plus qu'un reportage sur des apparitions — « Qu'ont-ils fait ? que voient-ils ? qu'entendent-ils ? » —, le récit du baptême nous apprend la communication entre deux mondes, la rencontre du ciel et de la terre, de Dieu et des hommes. De telles rencontres ne peuvent s'exprimer qu'avec nos mots ordinaires, mais à travers ces mots tels qu'ils sonnent, nous sommes renvoyés à d'autres réalités secrètes, plus réelles encore, surréelles.

Ce même langage, Jésus, faisant allusion au songe de Jacob, l'enseignera à Nathanaël quand il lui dira :

En vérité, en vérité, je te le dis : vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme.

(*Jean*, 1, 51)

De même, le diacre Étienne, le premier martyr pour Jésus, s'écriera en mourant :

Voici que je contemple les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu.

(*Actes*, 7, 56)

La communication avec Dieu devient réalité permanente pour les croyants (5). Là est le *sens* de l'événement, là est la vérité de l'Évangile. Ne matérialisons pas plus la scène que les Évangiles ne le laissent entendre. Ils

(5) Voir *TOB* : note *u* sur *Jean* 1,51.

parlent de Jésus et de Jean. Quelques autres privilégiés ont-ils vu et entendu ? Les Évangiles n'en disent rien sans le nier pour autant ; là n'est pas leur rôle. Mais ces récits et ces manifestations nous préparent aux apparitions de Jésus ressuscité qui, elles aussi, seront réelles — et non pas le fruit de l'imagination de quelques apôtres —, réelles mais surnaturelles et, de ce fait, échappant à nos catégories terrestres (6).

Nous sommes dans la sphère de la vie éternelle qui, pour nous, pèlerins en route, relève de la foi.

Ces réalités divines, « les choses d'en haut », comme dira Jésus, nous ne pouvons, nous terrestres, les exprimer que par des mots symboliques. Mais l'image employée nous conduit à l'essentiel, qui est ici le mystère de la personne de Jésus, le Fils bien-aimé du Père, le Serviteur sur qui repose l'Esprit. Voilà ce qui s'est gravé au plus profond de l'âme de Jean-Baptiste. Il est désormais entré plus avant dans le mystère de Jésus que tous les théologiens qui suivront. Et pourtant Jésus dira de Jean qu'il est « le plus petit dans le Royaume », le plus petit parce que le Royaume inauguré par Jésus, Jean n'y est pas

(6) Rien n'est aussi instructif à ce propos que les apparitions de Lourdes. Les témoins y abondent, de toutes sortes, du commissaire de police Jacomet au garde champêtre, de la chapelière au ferblantier ! Toute une foule était présente à certaines apparitions, épiait les moindres gestes de la voyante. Mais Bernadette seule a vu et entendu la Vierge. Le père Laurentin, au terme d'une étude historique et critique serrée, est amené à distinguer « la face intérieure et céleste » des événements que seule Bernadette perçoit et atteste, et « la face extérieure » :

Bernadette seule fut témoin de l'apparition même. Précision plus subtile et moins connue : seule elle a entendu en certains cas ses propres paroles, celles qu'elle adressait en réponse. Les spectateurs des apparitions discernaient le mouvement des lèvres de la voyante, mais ne percevaient aucun son, alors que Bernadette croyait « parler tout haut ». Bref, elle seule a perçu la face (comment l'appeler ?) intérieure, spirituelle, mystique de l'événement.

(R. Laurentin, *Lourdes, Histoire authentique des apparitions*, Lethiel-leux, 1961, p. 40.)

entré. Mais il a porté la révélation de l'Ancien Testament à sa limite extrême. Et Jésus, à son tour, révélera la grandeur de son précurseur :

Tous les prophètes, en effet, ainsi que la loi, ont prophétisé jusqu'à Jean. C'est lui, si vous voulez le comprendre, cet Élie qui doit revenir.

(*Matthieu*, 11, 14)

Ce témoignage de Jésus, l'Église le gardera précieusement. Jean ne « prophétise » plus la venue du Messie, il l'inaugure, et c'était le rôle que l'on attribuait à Élie revenant sur terre.

Voici l'Agneau de Dieu

Jean-Baptiste a atteint l'apogée de sa mission, et elle est grande : « préparer un peuple bien disposé ». Elle aura un durable retentissement. Jésus la reconnaîtra publiquement comme venant de Dieu, en posant la question aux Pharisiens qui veulent le compromettre : « Le baptême de Jean venait-il de Dieu ou des hommes ? » Cette mission du « Baptiseur » durera même après sa mort. Saint Paul rencontrera dans ses voyages des Juifs de la dispersion qui n'ont reçu que le baptême de Jean, nous diront les *Actes des Apôtres* (18, 25 ; 19, 3).

Cependant la vie de Jean va maintenant sur son déclin. Celui-ci sera rapide, ponctué par quelques épisodes. Sa mort surviendra vite. Mais en ces derniers mois Jean-Baptiste va devenir pour toujours, par ses paroles et ses attitudes, un incomparable maître de vie spirituelle. Jusqu'à présent, nous connaissons l'ascète rigoureux, le prophète, le précurseur, le témoin. Main-

tenant, son âme profonde nous est livrée et elle ne connaît que deux notes : la douleur et la joie.

Jean n'était pas seulement le point de rencontre de personnes en va-et-vient perpétuel ; des disciples demeureraient près de lui, priaient et jeûnaient avec lui, comptaient sur lui : il était leur « rabbi », leur maître de doctrine et de vie.

Or, dès le surlendemain du baptême de Jésus, Jean opère très volontairement ce que la langue moderne appellerait son décrochage et qu'il faut nommer de manière plus biblique son effacement ou, plus exactement encore, son « anéantissement ». Son témoignage se fait de plus en plus pressant lorsqu'il voit Jésus cette deuxième fois :

Le lendemain, Jean se trouvait de nouveau au même endroit avec deux de ses disciples. Fixant son regard sur Jésus qui marchait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples écoutèrent cette parole et suivirent Jésus.

(Jean, 1, 35-37)

Dans ces quelques lignes de l'Évangile, Jean parachève son œuvre d'annonciateur de Jésus : il désigne cet inconnu à ses disciples sous un titre si nouveau, si surprenant — « l'agneau de Dieu » — que deux d'entre eux, en l'écoutant ainsi parler, veulent en savoir davantage, et cherchent à savoir où Jésus demeure. Nous connaissons le nom de l'un :

André, le frère de Simon-Pierre, était l'un de ces deux qui avaient écouté Jean et suivi Jésus.

(Jean, 1, 40)

Qui était l'autre ? Saint Jean Chrysostome, dès le IV^e siècle, s'est interrogé : est-ce un disciple inconnu qui aurait ensuite disparu ? Ou bien plutôt le futur évangé-

liste Jean lui-même — que nous allons retrouver parmi les quatre premiers apôtres : André et Pierre, Jacques et Jean ? Qui, sinon lui, peut se souvenir de cette soirée en notant même l'heure : « C'était environ la dixième heure » ? Il est le seul aussi à n'appeler jamais le Baptiste que sous le seul nom de Jean !

Ainsi Jean-Baptiste se dépouille de ses propres disciples en faveur de « l'élu de Dieu ». Celui qui le quitte sera Jean l'Évangéliste, et ainsi se poursuivra par l'Évangile de Jean la présence du Baptiste. L'évangéliste Jean, que l'on comparera à un aigle qui de très haut saisit la profondeur cachée des événements, a été formé à bonne école !

Cette désignation, « agneau de Dieu », Jean-Baptiste l'avait déjà affirmée la veille :

Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde.

(Jean, 1, 29)

Quel sens Jean-Baptiste donnait-il à ce titre ? Est-ce l'agneau de la nuit de Pâques immolé en Égypte, et dont le sang sur la porte des maisons avait préservé les Hébreux de la mort ? Ou le serviteur d'Isaïe mené à l'abattoir « comme un agneau qui n'ouvre pas la bouche » ? Saint Augustin pense que Jean-Baptiste, qui n'était pas un docteur de la Loi, ni un homme de bibliothèque, fait simplement allusion à l'innocence de l'agneau : Jésus, lui qui est pur de tout péché, viendra effacer le péché. Cela concordait avec la pensée des moines esséniens : le Messie purifierait le monde de son iniquité : « Il descendra en esprit purificateur pour apprendre aux justes la science du Très-Haut et pour enseigner la sagesse des fils des cieux à ceux qui ont une conduite parfaite » (7).

(7) Steinmann, *op. cit.*, p. 69.

Pour Jean-Baptiste, Jésus est l'innocence même dans un monde pervers. Il est le signe de la justice parfaite, parce que soumis entièrement à la volonté de Dieu. N'est-ce pas cela que signifiait le « Il faut accomplir toute justice » ?

Jean l'Évangéliste, lui, à la lumière des trois années vécues dans l'intimité de Jésus, à la lumière surtout de la Passion et de la Résurrection, enrichira immensément cette analogie de l'agneau : sa méditation aboutira dans l'Apocalypse à présenter le Christ ressuscité à la fois comme le lion qui remporte la victoire et comme un agneau qui se dresse, vainqueur de la mort, et qui semble cependant immolé. Ainsi le disciple du Baptiste, devenu le disciple aimé de Jésus, porte à sa plénitude l'intuition de son premier maître :

Il est digne l'agneau immolé
de recevoir puissance, richesse, sagesse,
force, honneur, gloire et louange.

(*Apocalypse*, 5, 12)

Nous avons là, pris sur le vif, un bel exemple de ce qu'est la Tradition dans l'Église, une vérité qui se développe et s'approfondit.

LE DÉCLIN

Jésus et Jean-Baptiste ne se rencontreront plus : Jésus part, quarante jours durant, prier au désert ; Jean-Baptiste quitte les rives du Jourdain pour un autre lieu, où les sources sont également abondantes et où il continue à baptiser. Quant à Jésus, il séjournera quel-

ques jours encore en Judée avec le petit groupe naissant : là, « non pas lui mais ses disciples baptisaient », précisera Jean (4, 1-2), d'un baptême d'eau à la manière de Jean-Baptiste. Les Évangiles nous laissent entendre que cette renommée grandissante de Jésus inquiète — on le comprend — les plus anciens fidèles de Jean (*Jean*, 3, 22).

Or, il arriva que « les disciples de Jean eurent une contestation avec un Juif à propos de purification ». Nous n'en savons pas davantage, mais cela suffit pour que le vrai problème des disciples de Jean-Baptiste vienne au jour :

Ses disciples vinrent trouver Jean et lui dirent : « Rabbi, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, celui auquel tu as rendu témoignage, voici qu'il se met lui aussi à baptiser et tous vont vers lui. »

(*Jean*, 3, 26)

La question est directe. Le succès de Jésus marque pour les disciples de Jean-Baptiste le déclin de leur maître. Comment, eux qui l'aiment, l'accepteraient-ils ? Et comment Jean-Baptiste lui-même le pourrait-il ?

La réponse arrive, et beaucoup plus qu'une réponse ! Jean, en vrai « rabbi » de ses disciples, leur rappelle ce qu'ils ont oublié : il n'est, lui, que celui qui prépare le chemin, l'avant-coureur qui précède Jésus. Sans brusquer ses disciples, paisiblement, il les invite à regarder en face la réalité plus grande encore :

Jean leur fit cette réponse : « Un homme ne peut rien s'attribuer au-delà de ce qui lui est donné du ciel. Vous-mêmes, vous m'êtes témoins que j'ai dit, moi, je ne suis pas le Christ mais je suis celui qui a été envoyé devant lui. »

(*Jean*, 3, 27-28)

L'hymne à la joie

Jean-Baptiste laisse alors son âme s'épancher. Parce qu'aucune amertume, si petite soit-elle, ne l'habite, parce qu'il a accepté le renoncement à sa propre vocation, il chante son *Magnificat*, son hymne à la joie ! Oh ! comme toujours, sans emphase. Trop simplement même, car nous risquons, nous, de passer à côté d'une grandeur trop haute et si transparente .

Celui qui a l'épouse est l'époux ; quant à l'ami de l'époux, il se tient là ; il écoute. Et la voix de l'époux le comble de joie. Telle est ma joie. Elle est parfaite. Il faut qu'il grandisse et que moi, je diminue.

(Jean, 3, 29)

L'image de l'époux et de l'épouse était familière à l'Ancien Testament : elle chantait l'alliance de Dieu et d'Israël, Son peuple. Jean-Baptiste, là encore précurseur et prophète, devine qu'elle s'appliquera à Jésus et à ce « peuple » si petitement représenté pour l'instant par les quelques hommes réunis autour de Jésus : ils sont déjà, quoique en germe, l'Église, « peuple de Dieu » et « corps du Christ ».

En Jésus, en effet, se célèbrent les noces de l'humanité avec Dieu : en sa personne, en effet, Dieu et l'homme ne font qu'un en une seule chair. Et Jean-Baptiste, dans son humilité parfaite, se situe exactement à sa place : il n'est pas du peuple de la Nouvelle Alliance. Lui n'est que l'ami de l'époux, celui qui est chargé de préparer le cortège et le repas de noce, celui à qui l'époux a confié ses premiers

secrets. Mais cela, être l'ami, il l'est en plénitude, de toute son âme !

Son bonheur et son rôle, c'est de faire en sorte que les invités n'aient d'yeux que pour l'époux. Jean-Baptiste ne demande même pas que celui-ci lui adresse la parole, encore moins qu'il le mette en valeur ! Il lui suffit d'entendre la voix de l'époux, « et la voix de l'époux le comble de joie ». « Il se tient là », il est là, il est l'ami.

Si nous voulons entrer dans cette joie de Jean et ne pas la regarder du dehors, il nous faut avoir saisi que nous aussi sommes amis de ce même Christ. « Amis et non serviteurs », nous dira-t-il. Amis, infiniment plus que simples invités : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te parle », dira Jésus à la Samaritaine. Là est le bonheur de Jean-Baptiste et le nôtre, mais à condition, comme Jean-Baptiste, que nous nous « ajustions » à notre juste place. Et lui, fidèle à sa vocation, nous montre le chemin : « Il faut qu'il grandisse et que je diminue. »

Déjà, son premier cri dans le désert nous l'avait enseigné : « Redressez les chemins du Seigneur ! » Il y a toujours des vanités à rabaisser, des attitudes tortueuses à raboter, des rugosités à polir. Ce chemin, Jean a proclamé qu'il fallait l'aplanir. Certes, son chemin à lui était droit, sans ombre de vanité, mais, s'étant effacé devant le « plus grand que lui », il arrive maintenant « au comble de la joie ». L'hymne à la joie de Jean-Baptiste n'est autre que l'hymne à l'humilité : « Ce n'est plus l'humilité qui se fait petite, mais l'humilité qui triomphe dans la joie », a écrit de lui le père Boulgakoff (8).

Pourtant, redresser les routes de notre cœur, nous le savons, est parfois très douloureux. Comment la joie

(8) Léon Zander, « Le Précurseur selon le père Boulgakoff », dans *Dieu Vivant*, n° 7 (1946).

peut-elle surgir ? Parce que nous sommes dans l'ordre de l'amour. Parce qu'il ne s'agit pas d'un perfectionnement de soi-même par une gymnastique, une ascèse imposées, mais de l'accueil de l'époux par son ami. La route est difficile, mais elle est la route de la joie, même au long des épreuves : elle mène au Christ, et déjà il nous accompagne sur le chemin.

La piété chrétienne a symbolisé d'une manière cosmique cette spiritualité de Jean-Baptiste. Sa fête a été placée le 24 juin, au moment du solstice d'été, quand les jours vont diminuer. Et Noël — Jésus — au solstice d'hiver, quand, au contraire, l'éclat et la chaleur du soleil vont grandir.

La nuit de Gethsémani

La joie de Jean-Baptiste a connu, à la manière de Jésus, sa nuit au jardin des Oliviers. Jean est jeté en prison. Les Évangiles le disent et l'événement est corroboré, nous l'avons vu, par l'écrivain juif-romain Josèphe. Mais l'heure douloureuse de Jean — et l'énigme qui nous est proposée — n'est ni dans sa détention ni dans sa mort.

L'Évangile de Luc en situe très exactement le contexte (9). Jésus vient d'accomplir un grand miracle, ressuscitant un jeune homme dont la mère était veuve :

Tous rendaient gloire à Dieu en disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple. »

(*Luc*, 7, 16)

Ce propos sur Jésus se répandit « dans toute la Judée et dans toute la région ». Une fois encore, les disciples

(9) Cf. Bossuyt et Radermakers, *Jésus, Parole de la grâce selon saint Luc*, (IET, 1981).

de Jean-Baptiste sont inquiets, vont trouver leur maître et lui rapportent ces faits :

Et Jean, s'adressant à deux de ses disciples, les envoya vers le Seigneur pour lui demander : « Es-tu Celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre ? » Arrivés auprès de Jésus, ces hommes lui dirent : « Jean le Baptiste nous a envoyés vers toi pour te demander : Es-tu Celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre ? »

(*Luc* 7, 18-20)

Le geste et la question de Jean-Baptiste sont étonnants. Est-ce pour ses disciples ou pour lui-même qu'il fait poser cette question ? Le Précurseur a-t-il oublié ses propres prophéties, ses affirmations solennelles, et surtout sa propre vision au baptême de Jésus : « J'ai vu le Saint-Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui » (*Jean*, 1, 32) ?

Quant à la phrase elle-même qui désignait le Messie — « Es-tu Celui qui doit venir ? » —, Jean y avait déjà répondu, et avec insistance, dès le début de son ministère : « Celui qui vient après moi est plus fort que moi » (*Matthieu*, 8, 11). Pourquoi donc cette interrogation ?

Il faut le reconnaître : la manière de Jésus n'est pas celle que Jean attendait. Le « fort » qu'il annonçait, « venant dans l'Esprit Saint et le feu », devait sonner l'heure de la colère de Dieu déferlant sur ceux que lui-même traitait de race de vipères, ceux qui se prétendaient les fils d'Abraham, ces Pharisiens et ces Sadducéens, ces notables de Jérusalem si méprisants, ces « arbres aux mauvais fruits » qui — enfin ! — allaient être jetés au feu !... Jean, en cela, restait disciple et solidaire des moines esséniens, partageant leurs impatientes rigueurs. Avec eux, il se réclamait de la sentence prophétique de Malachie :

Voici que j'envoie mon messager, il aplanira le chemin devant moi.

Il était lui-même ce messager, il le savait : le Seigneur l'avait envoyé. Mais la prophétie continuait :

Et l'Ange de l'Alliance que vous désirez,
le voici qui vient, dit le Seigneur.

Or le rôle de cet envoyé, Malachie l'avait précisé également :

Qui supportera le jour de sa venue ? Qui se tiendra debout lors de son apparition ? Car il est comme le feu du fondeur et comme la lessive des blanchisseurs.

(Malachie, 3, 1-23)

Le Messie, « Celui qui vient », sera donc le séparateur sans pitié des « bons » et des « mauvais ». C'est de lui que Jean a proclamé la venue. Or, que fait Jésus ? Il prêche les Béatitudes : heureux les pauvres de cœur, les doux, les artisans de paix, les persécutés, et lui-même, Jésus, est le vivant modèle de ces béatitudes. Au lieu d'un Dieu glorieux, vengeur et victorieux, Jésus apprend à regarder Dieu comme le Père « qui voit dans le secret » nos prières, nos jeûnes, nos aumônes, qui nous apprend à aimer non seulement nos frères, mais nos ennemis, qui lui-même pardonne à l'enfant prodigue.

Jean est-il déconcerté, tant les gestes, les paroles de Jésus sont à l'opposé de ce qu'il attendait ? Pose-t-il la question pour que ses disciples soient assurés que Jésus est bien le Messie ? Ou doute-t-il lui-même ? Faiblesse physique ? Épuisement du prisonnier ? Ou impatience toute humaine ? Les réponses divergent, mais aucune ne correspond à l'altitude où se joue le drame. La réponse

doit être cherchée plus haut, c'est-à-dire plus en profondeur. Selon le père Boulgakoff, l'un des meilleurs interprètes de Jean, la question du Précurseur doit être comprise à la lumière — bien obscure, il est vrai — de l'agonie de Jésus à Gethsémani. Le Précurseur dans son cachot est plus qu'un simple annonciateur : il vit déjà dans sa chair, son âme et son esprit, le drame qu'éprouvera plus tard Jésus — ce Jésus qui est son amour et sa joie —, le délaissement du jardin des Oliviers.

La question de Jean : « Es-tu celui qui vient ? » est du même ordre que la parole de Jésus : « Père, que ce calice s'éloigne de moi. » Ce n'est pas défaillance de la foi, ni refus d'accepter le calice, mais c'est l'homme laissé à ses seules forces, livré totalement à son impuissance, à qui ne reste que le cri de la prière, ou, plus exactement, l'homme dont la prière n'est plus qu'un cri. Mais ce cri lui-même est le signe et le gage de la foi victorieuse.

Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le messenger plus grand que celui qui l'envoie : l'agonie de Jean donne à son destin de messenger — nous le sommes tous par notre baptême — une portée universelle. Il vit ce que tout croyant, qui a construit sa vie sur l'invisible de la foi, sera appelé, lui aussi, à connaître un jour. Telle est l'épreuve normale — et crucifiante — de la foi. En ce sens, Jean est notre précurseur à tous.

Que fait Jésus ? Il ne répond pas directement à la question posée par Jean. Il agit, et plus intensément qu'à l'accoutumée :

À ce moment-là, Jésus guérit beaucoup de maladies, d'infirmités et d'esprits mauvais, et il donna la vue à beaucoup d'aveugles.

À ces mêmes envoyés, Jésus explique le sens des gestes qu'il vient d'accomplir : il substitue à la prophétie vengeresse de Malachie une série d'oracles d'Isaïe, ceux-

là mêmes qu'il avait choisis dans sa première prédication à la synagogue de Nazareth :

Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres.

(Luc, 7, 21)

Le message du Messie, de l'Ange de l'Alliance, n'est pas proclamation de colère mais de délivrance : il est une grâce offerte.

À sa réponse, Jésus ajoute une phrase qui s'adresse, elle, directement à Jean : « Heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi. » Jésus invite Jean-Baptiste, en détresse dans sa prison, à la béatitude de la pure foi : lui aussi, Jean, quoique prophète et messenger « devant Jésus », doit « croire », comme Abraham ! Il doit entrer dans l'orbite de la foi, c'est-à-dire *au-delà* de tout ce qu'il a pu voir de ses yeux ou entrevoir dans son âme du mystère de Dieu. Heureux ceux qui sauront accepter le message dans sa nudité, uniquement appuyés sur Dieu qui ne peut ni se tromper ni décevoir ! Alors leur foi explose — comme celle d'Abraham encore —, « espérant contre toute espérance ».

Et les deux messagers repartent apporter la réponse de Jésus à Jean-Baptiste.

Le plus grand, le plus petit

Alors, et alors seulement, car il n'est pas nécessaire que Jean-Baptiste en soit informé, Jésus rend un solennel témoignage à son précurseur. Jean-Baptiste se situe trop haut pour avoir besoin de louanges, mais ses disciples et ceux de Jésus, ainsi que la foule, ne doivent

pas se méprendre sur la grandeur de Jean au moment où son astre semble décliner. Jésus exalte son précurseur : il a tenu tête aux grands, il n'est pas agité par les passions humaines, tels les roseaux sous le vent. Il n'est pas un courtisan des palais d'Hérode habillé somptueusement, lui qui tient tête à Hérode et se trouve à cause de cela en prison. Oui, laisse entendre Jésus, Jean-Baptiste est un beau modèle d'homme, courageux et libre. Mais il est surtout un prophète et davantage encore, « plus qu'un prophète », dit Jésus, qui cite à son tour le texte de Malachie, rendant ainsi le plus grand hommage possible à Jean :

C'est celui dont il est écrit : « Voici, j'envoie mon messager en avant de toi. Il préparera ton chemin devant toi. »

(*Matthieu*, 11, 10)

En conclusion, Jésus situe Jean-Baptiste dans l'ensemble du dessein de Dieu :

En vérité, je vous le déclare. Parmi ceux qui sont nés d'une femme, il ne s'en est pas levé de plus grand que Jean le Baptiste.

(*Matthieu*, 11, 11)

Saint Augustin, qui a consacré sept sermons à la nativité de Jean-Baptiste, ne cesse de revenir sur cette phrase : « Personne de plus grand que lui parmi les fils de l'homme. » L'Église ne célèbre, dit saint Augustin, que deux naissances : celle de Jésus-Christ et celle de Jean (la fête de la Nativité de Marie n'existait pas encore) : « Nous avons reçu cet usage de nos pères et nous le transmettons à nos descendants, qui devront eux-mêmes l'observer avec une religieuse fidélité » (*Sermon*, 292, 1).

Pourquoi cette grandeur, se demande encore saint Augustin ? « Parce que Jean est la limite extrême entre les deux Testaments. » S'il est d'une part, comme dit Jésus, le plus grand de tous ; s'il annonce d'autre part « un plus grand que lui », c'est donc que celui qu'il annonce est plus qu'un homme : le Verbe de Dieu fait chair. D'autres Pères de l'Église ont comparé Jean à l'agrafe qui relie les deux bords d'un même vêtement : il est à la jointure de la loi et de la grâce. Il est au seuil du Nouveau Testament : ce que va révéler Jésus — ce qu'il est lui-même —, ce qu'il va apporter aux hommes et que recevront les plus petits de ses disciples, est radicalement nouveau et infiniment plus grand que ce que Jean a compris ou reçu en tant que prophète. Car si « le Royaume de Dieu est tout proche », comme va à son tour le proclamer Jésus, ses richesses ne sont pas encore distribuées.

Et c'est pourquoi, lui, Jean, le plus grand, est aussi le plus petit du nouveau royaume : le plus petit non par la sainteté, non par l'amour — il est après Marie le plus grand saint —, mais le plus petit quant à la connaissance du mystère que Jésus va révéler et confier à son Église, et il ne connaîtra pas le bonheur de participer au don des sacrements.

La mort

La mort de Jean-Baptiste confirmera les paroles de Jésus : cet homme, devant les grands, n'a pas été le roseau qui plie, et ce fut la cause de sa mort.

L'histoire du banquet fastueux d'Hérode pour son anniversaire, la danse de sa jeune belle-fille, l'imprudente promesse d'Hérode de lui donner tout ce qu'elle demanderait, la jeune fille allant consulter sa mère et revenant réclamer la tête de Jean-Baptiste sur un plat, la décapitation immédiate de ce dernier, tout cela est

connu de tous et célébré solennellement par l'Église, le 29 août, en Occident comme en Orient.

Saint Marc et saint Matthieu racontent le détail de l'événement. Leur récit se situe bien dans le contexte de ce que nous apprenons par l'histoire sur Hérode Antipas. Il était le fils d'Hérode le Grand, roi des Juifs, celui qui ordonna le massacre des Innocents, lors de la naissance de Jésus. De ce « roi » mis en place par les Romains, l'empereur Auguste disait qu'il valait mieux être son porc que son fils ! Hérode, en effet, ne mangeait pas de viande de porc, tandis qu'il fit périr trois de ses enfants, en plus de sa femme Mariamne, assassinée sur un simple soupçon. Après quoi, fou de douleur, il la fit appeler à tous les vents sur les remparts de la ville. Le massacre des Innocents ne fut, on le voit, qu'un bien minuscule fait divers...

Hérode Antipas ne valait guère mieux que son père : ses intrigues auprès de Rome pour supplanter ses autres frères, le renvoi de sa légitime épouse, fille d'un roi voisin, pour épouser la fameuse Hérodiade, la femme d'un de ses frères, nous le montrent ! Il avait le titre de tétrarque, mais son ambition était de devenir roi comme son père, et, plus encore que lui, Hérodiade aspirait à être reine. Il était en plus, toujours comme son père, superstitieux, et, dit saint Marc, « il craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint ». Toutefois, il l'avait enchaîné en prison à cause d'Hérodiade, car Jean-Baptiste disait à Antipas : « Il ne t'est pas permis de prendre Hérodiade, la femme de ton frère. » D'où la haine implacable de cette femme ; le prophète était pour elle une menace : si par malheur son époux, en écoutant Jean-Baptiste, se séparait d'elle, c'en était fait des ambitions personnelles et royales d'Hérodiade.

Jean-Baptiste est donc enfermé — là encore les historiens religieux et profanes concordent — dans la forteresse de Machéronte. Maître d'œuvre remarquable, Hérode le Grand, au prix des larmes et du sang des

prisonniers, s'était fait bâtir des citadelles imprenables qui étaient en même temps les résidences les plus luxueuses. Sur des pitons rocheux, l'eau coulait à flots dans les bains romains les plus raffinés. La forteresse de Machéronte où Jean-Baptiste est emprisonné, celle de Massada qui tombera au prix de travaux de siège fantastiques de la part des Romains sont connues de tous.

Enfin le jour propice arrive pour satisfaire la haine d'Hérodiade, l'anniversaire d'Hérode. Jean-Baptiste, sur son ordre, est décapité.

Pauvre et grand Jean-Baptiste : sa fin tragique est dérisoire ! L'ascète est victime de gens qui ont trop bu ; le prophète qui bouleversait les foules est sacrifié à la danse d'une adolescente ; le Précurseur à la voix qui criait ne pourra laisser un ultime message. Jean est exécuté brutalement, en pleine nuit.

Même humainement, ce meurtre ne servira en rien à ses protagonistes. Le roi voisin, père de la femme qu'Hérode avait rejetée pour épouser Hérodiade, venge sa fille et inflige à Hérode une sévère défaite : « Dans le peuple, écrit l'historien Josèphe, quelques-uns y virent le châtement du crime commis en tuant Jean-Baptiste. »

Quelques années plus tard, Hérode et Hérodiade font le voyage de Rome. La royauté qu'ils espèrent semble maintenant proche : en effet, en l'honneur de l'empereur Tibère, Hérode a construit une ville, Tibériade ! Mais ils ne réussissent qu'à se faire exiler par les Romains, finalement excédés par leurs intrigues. On les enverra en Gaule, dans un coin perdu des Pyrénées, sans doute l'actuel Saint-Bertrand-de-Comminges !

« CONNAÎTRE LE MYSTÈRE DU SALUT »

Les enfances de Jean et de Jésus

En fin de parcours, il nous faut revenir au point de départ, celui que saint Marc a souligné dès son premier verset : « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ Fils de Dieu », cet Évangile, la belle, bonne, joyeuse nouvelle qui, inséparablement, unit l'histoire des hommes et le mystère de Dieu.

Afin que leurs lecteurs sachent qu'ils entrent dans le mystère, et pas seulement dans l'histoire, les deux évangélistes, Jean le contemplatif et Luc l'historien, ont senti chacun la nécessité d'une introduction à leur Évangile. D'où le prologue de Jean d'une part, les deux premiers chapitres de Luc d'autre part (10).

Ces deux chapitres, Luc en fait comme une préface à son Évangile : il les consacre à une contemplation du dessein intégral de Dieu sur l'humanité, à partir des enfances de Jean et de Jésus.

La mission de Jean le Précurseur, notre propre destin s'éclairent alors d'une lumière nouvelle lorsque nous écoutons celui qui ne fut pourtant prophète que quelques instants : le propre père de Jean, le prêtre Zacharie. Jamais le mystère de Dieu et la place de Jean-Baptiste ne furent mieux compris et dits qu'à travers les mots et les gestes inspirés de cet homme d'Israël. Le prêtre Zacharie et la Vierge Marie sont les deux témoins principaux — et les deux personnages symétriques — qui nous permettent d'entrer dans le mystère, à travers l'histoire des enfances de Jean et de Jésus.

Nous, modernes, nous rêvons toujours plus ou moins d'évangiles-reportages, avec caméras et magnéto-

(10) Cf. René Laurentin, *Les Évangiles de l'enfance de Jésus* (Desclée).

phones. Nous voudrions tout savoir : l'heure, le lieu, les paroles exactes, la couleur des yeux, la coiffure ! Mais saurions-nous l'important ? Le regard de saint Luc est tout autre que celui du photographe : il conduit au mystère invisible contenu dans les circonstances visibles qu'il nous transmet. Certes, le récit est plein de vie : nous voyons les acteurs et les suivons dans leurs gestes comme dans leurs sentiments. Tout est mouvement : Zacharie, le père de Jean-Baptiste, est tantôt dans sa demeure, tantôt au temple, puis il retourne chez lui ; Marie est à Nazareth, puis en Judée chez Élisabeth, et retourne ensuite à Nazareth.

Mais quelle caméra enregistrerait le mouvement invisible, ce va-et-vient constant entre ciel et terre ? Et la présence de l'Esprit Saint ? Et la joie intérieure de tous ? Et les messagers célestes, l'ange Gabriel et ceux qui chantent la gloire de l'enfant qui vient de naître à Bethléem ?

Zacharie et Élisabeth, son épouse, font partie des « gens au cœur humble » dont Jésus fera sa première béatitude. Ce sont des « justes », de parfaits adorateurs de Dieu. Ils vivent de leur foi et l'aiment. Et pourtant, comme Abraham et Sara, ils n'ont pas reçu la bénédiction de Dieu, une descendance.

Zacharie, comme tout prêtre alors, assurait deux fois l'an, durant une semaine, le service du Temple. Nombreux étaient les prêtres, diverses leurs fonctions. Celles-ci étaient tirées au sort chaque matin. La plus solennelle était l'offrande de l'encens, matin et soir. Le prêtre entrait dans le sanctuaire, seul en présence de la Présence invisible dans le Saint des Saints. Zacharie est donc là, devant l'autel d'or, présentant à Dieu, avec l'encens, la prière et l'attente du peuple : « Que vienne le Messie ! » Alors, comme à Marie plus tard, l'ange Gabriel lui apparaît. Comme Marie, Zacharie est saisi de crainte devant le mystère ; comme Marie, il entend le « Ne crains pas » de l'ange. À lui aussi une annonce

est faite : la naissance d'un fils. Il doit lui donner le nom de Jean, et l'ange lui indique la mission de l'enfant qui va venir au monde :

Il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère,
 Il ramènera beaucoup de fils d'Israël au Seigneur son Dieu,
 Il marchera par-devant sous le regard de Dieu,
 Et beaucoup se réjouiront de sa naissance.

(*Luc*, 1, 14-17)

Mais tandis que la parfaitement humble Marie ne s'exalte ni ne se récuse devant l'annonce, Zacharie, pour croire, demande un signe : il sera, on le sait, réduit au silence, muet jusqu'à la naissance de Jean.

Ce parallèle des deux annonces, quelle place unique il confère à Jean ! Quelle illustration, avant même sa naissance, du « plus grand parmi les fils des hommes » !

Mais en même temps, par le jeu des seuls textes, saint Luc situe le rôle et la limite du Précurseur : ouvrir la route à ce « plus grand que lui ». Jean sera conçu comme tout enfant terrestre. La naissance de Jésus viendra d'en haut. Le nom de l'enfant, Jean, signifie : « Dieu fait grâce », Dieu se penche, Il a pitié. Le nom du fils de Marie sera Jésus : « Dieu sauve. » Jean, à la manière des prophètes, sera « grand devant le Seigneur », Jésus sera « grand », absolument, et dans la Bible l'absence de tout qualificatif réserve ce mot « grand » à Dieu même. Jean sera un homme consacré — il ne boira ni vin ni boisson enivrante —, Jésus, lui, sera « Fils du Très-Haut ».

Jean marchera « devant le Seigneur » et lui « préparera un peuple bien disposé ». À Jésus, « le Seigneur Dieu donnera le trône de David, il régnera éternellement ». Jean, à la manière du prophète Élie, sera rempli d'Esprit Saint dès le sein de sa mère. Pour Jésus, l'ange

dit à Marie : « L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. »

Ainsi Jean-Baptiste, avant même sa naissance, nous conduit vers l'incomparable dignité de Jésus. Et nous avons besoin de ce contraste pour prendre la vraie dimension du mystère du Verbe de Dieu fait chair, ce mystère qui surpasse, dira saint Paul, « toute connaissance ». Jean-Baptiste ne nous crie pas seulement d'aplanir les aspérités de notre cœur — ce sera le témoignage de sa vie —, il élève le regard de notre foi vers l'événement absolument inaccessible à nos regard humains : « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils, son Unique. »

Béni soit le Seigneur

Dès que le nom de Jean lui fut donné par son père et que, par son obéissance, la bouche de Zacharie fut ouverte, celui-ci fut rempli de l'Esprit Saint et un chant jaillit de son cœur. Il ne s'arrête pas à sa propre joie, extraordinaire et si inattendue, d'avoir un fils. Sa joie paternelle, il la chantera, certes, mais après avoir chanté la joie plus haute qui naît de la miséricordieuse tendresse de Dieu à l'égard des hommes :

Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël,
 qui visite et rachète son peuple.
 Il a fait surgir la force qui nous sauve
 dans la maison de David, son serviteur,
 comme il l'avait dit par la bouche des saints,
 par ses prophètes depuis les temps anciens.

Certes, déjà, Dieu, le Seigneur, l'Inaccessible, s'était inscrit dans l'histoire d'Israël. Déjà, maintes fois, il avait « visité son peuple », ce Dieu, non des penseurs, des philosophes et des savants, mais le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les grands ancêtres du peuple. Dieu

s'est dit dans notre histoire. « Visiter » ses amis, c'est « intervenir en leur faveur » (c'est le même mot hébreu) : Dieu intervient personnellement « à main forte et à bras étendus », comme dit l'Exode.

Zacharie tressaille d'allégresse : la longue et ardente attente est achevée ! Le vieux prêtre, pour mieux chanter son action de grâce, trouve sa joie à remonter le cours des Écritures : c'est dans la famille de David, de la descendance d'Abraham, que Dieu a promis le Sauveur : cela a été dit à maintes reprises par les prophètes ! Avec Abraham, le père des croyants, Zacharie remonte à une alliance plus universelle que l'alliance du Sinaï avec Moïse. Celle-ci avait été conclue avec le seul peuple d'Israël ; en Abraham, ce sont « toutes les nations de la terre qui seront bénies ».

La certitude première du peuple d'Israël est celle de l'amour de Dieu depuis « le commencement » pour sa création, et que toute créature est reliée à lui, dépendante de lui, qu'elle n'a d'être que par lui. Mais, à cette révélation première, s'est ajoutée dans l'histoire d'Israël, et au sens le plus fort du mot, une révélation : Dieu s'est « dévoilé » aux hommes comme personnellement lié et attaché à eux : « Je serai ton Dieu, tu seras Mon peuple... Ton nom est gravé sur la paume de Mes mains. » La proclamation émerveillée de cette faveur de Dieu, c'est d'abord à cela que Zacharie nous invite : apprendre à n'oublier aucun des bienfaits passés du Seigneur.

Mais aujourd'hui Zacharie, « rempli de l'Esprit Saint », chante une joie et une « visite » infiniment plus hautes : la visite de Dieu qui vient racheter Son peuple par le Messie tant attendu, Jésus, « puissance de salut » :

Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël
qui visite et rachète son peuple :

Il a fait surgir aujourd'hui la force qui nous sauve...

Aujourd'hui, Dieu accomplit ce qu'avaient annoncé les prophètes, Il montre sa bonté, Il se rappelle son alliance !

Amour qu'Il montre envers nos pères,
mémoire de son alliance sainte,
serment juré à notre père Abraham
de nous arracher aux mains de nos ennemis,
de nous rendre sans crainte...

Zacharie pressent-il que cette « libération » est infiniment plus réelle que la libération de la servitude d'Égypte ou de l'exil à Babylone ? Qu'elle atteint l'être de l'homme dans son ultime profondeur, ce que la Bible appelle son « cœur » ? Sans doute est-ce encore caché à son regard d'homme, mais l'Esprit lui fait entrevoir le merveilleux don de Dieu. Désormais libres, nous pourrions, chante Zacharie :

Servir Dieu
en sainteté et justice,
vivant en sa présence
tout au long de nos jours.

La sainteté qu'évoque Zacharie est d'abord le privilège de Dieu, elle est sa divinité même, mais Dieu l'étend à l'homme quand il crée un lien d'amour avec lui. Évidemment, si Dieu n'est qu'un mirage ou une projection de l'inconscient, il ne reste qu'à plier bagage. Mais si Dieu est Dieu, la fidélité à ce lien devient chemin de bonheur. Moïse a fixé pour toujours ce choix qui est proposé à l'homme :

Vois : je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bonheur, la mort et le malheur, moi qui te commande aujourd'hui d'aimer le Seigneur ton Dieu, de suivre ses chemins, de

garder ses commandements, ses lois et ses coutumes. Alors tu vivras.

(Deutéronome, 30, 15)

Là est le choix de toute vie d'homme. La première réponse des catéchismes, « Aimer Dieu et le servir », ne faisait que reprendre les paroles de Zacharie. Où qu'elle soit placée, on ne peut la passer sous silence, et peut-être les enfants la comprennent-ils plus facilement que les adultes.

Nous aurons toujours besoin de découvrir la joyeuse nouveauté, la richesse et la chance inouïes qui sont offertes dans cet appel, « servir Dieu, vivre en sa présence durant tous nos jours », dans cette « sainteté et justice » qui consistent à nous « ajuster » parfaitement à lui, qui est l'Amour.

Dans son hymne de joie au Messie qui vient, Zacharie parle — et cela est remarquable — au nom de tout le peuple d'Israël : le « nous » abonde et les pronoms possessifs correspondants : *nos* jours, *nos* ennemis, *notre* culte. Quand, à notre tour, nous louons Dieu avec le chant du père de Jean-Baptiste, le *Benedictus*, nous entrons dans cette action de grâce au nom de tous les hommes.

Mais Zacharie continue son grand psaume. Heureux père du nouveau-né, il va chanter et remercier pour la faveur qu'Élisabeth et lui ont reçue. Il reprend à son compte les paroles qu'il a entendues de l'ange Gabriel, et redit la prophétie de Malachie qui reviendra comme un leitmotiv tout au long de la vie de Jean :

Et toi, petit enfant,
tu seras appelé prophète du Très-Haut,
car tu marcheras par-devant
sous le regard du Seigneur,
pour préparer ses routes.

Ces routes, Zacharie ne sait pas ce qu'elles seront, mais il entrevoit déjà le but essentiel, et c'est la source de son espérance joyeuse :

Pour donner à son peuple
la connaissance du salut
par le pardon de ses péchés.

Zacharie, après l'expression de son bonheur paternel, revient donc aussitôt au personnage principal, cette « force de salut », ce Jésus encore dans le sein de Marie. Il lui dispense le plus beau titre royal, celui que les prophètes durant des siècles destinaient au Messie, « astre d'en haut ». Comment Dieu réalisera-t-il ces merveilles ?

Grâce à la tendresse, à l'amour de notre Dieu,
voici que nous visite l'astre d'en haut,
pour illuminer ceux qui habitent les ténèbres et l'ombre
de la mort,
pour conduire nos pas
au chemin de la paix.

Cette « tendresse » de Dieu — littéralement, « les entrailles de bonté de notre Dieu » — rappelle à quel point Dieu est mère autant que père.

C'est lui, le fils de Marie, qui sera désormais, par excellence, notre « visiteur ». Lui, qui sera « l'astre d'en haut » et — en même temps, car le même mot a les deux sens, « astre » et « germe d'une plante » —, le « germe de David » attendu par les prophètes. Ce Jésus dont la seule présence dans le sein de Marie avait fait tressaillir d'allégresse Jean dans le sein de sa propre mère Élisabeth. Mais Zacharie sait aussi les tristesses, les angoisses des hommes, et plus encore, leur ignorance de l'unique essentiel : il évoque les

ténèbres épaisses que symbolise par opposition « l'ombre de la mort ».

Mais quand paraîtra « l'astre d'en haut », alors la douce prophétie d'Isaïe annonçant le Messie à venir pourra être dite, celle que l'Église met sur nos lèvres pour célébrer Noël :

Le peuple qui marchait dans les ténèbres
a vu une grande lumière ;
sur les habitants du sombre pays
une lumière a resplendi...
Car un enfant nous est né,
un fils nous a été donné,
il a reçu l'empire sur les épaules...

(Isaïe, 9, 1-5)

De cette lumière de l'enfant de Bethléem, Jean-Baptiste est le témoin.

Prier à l'école de Jean

Zacharie n'a pas cherché à inventer des formules saisissantes pour prier son Dieu. Il a redit les grandes présences de Dieu dans l'Histoire sainte. Il a rattaché à ces hautes faveurs celle qui le concerne immédiatement, ce fils qu'on n'osait plus espérer. Marie avait fait de même dans son *Magnificat*. Leur prière à tous deux est simple : ils remémorent les fidélités de Dieu dans le passé, et par là même les actualisent : les réalités d'autrefois servent de support pour accueillir l'événement immense d'aujourd'hui, pour garantir aussi que, demain, Dieu sera présent.

Depuis quinze siècles, le *Benedictus* est le cantique de louange des moines dès le lever du jour, et le sommet de la prière matinale chrétienne. Il est, pour ainsi dire, le

symétrique du chant de Marie, le *Magnificat* qui est, lui, le sommet de la prière du soir. Et les chrétiens redisent spontanément ces deux hymnes aux heures les plus hautes de leur vie, les plus joyeuses ou les plus douloureuses.

Avec le *Magnificat*, en effet, le *Benedictus* est la prière de louange par excellence, le modèle inspiré de l'action de grâce de l'homme qui bénit Dieu, en réponse à la bénédiction première de Dieu. Mais « bénédiction » et « action de grâce » dépassent infiniment la catégorie des paroles, car « bénir » de la part de Dieu est de l'ordre du « faire », un geste par lequel Il transmet la vie : quand Dieu *dit*, quelque chose de nouveau existe. Et lorsque l'homme répond, il bénit Dieu par la louange de ses lèvres, Il « fait eucharistie », en « rendant grâce » pour ses merveilles.

Devenir familier de la prière que le père de Jean-Baptiste a chantée lors de la naissance de son fils est réellement entrer dans une école de prière, et de la plus haute forme de prière, la louange. Et une louange très précise, celle du définitif et merveilleux dessein de Dieu sur nous.

Tout a commencé dans la splendeur hiératique du Temple de Jérusalem où Zacharie, officiant au nom de la communauté entière des fils d'Israël, a reçu l'annonce. C'est l'âge encore de l'Ancien Testament et des promesses.

Tout s'achève dans la simplicité d'un petit village d'Orient et dans le cadre modeste de la demeure de Zacharie et d'Élisabeth. Zacharie, « rempli de l'Esprit, prophétise ». En apparence, une réunion familiale autour d'un enfant inespéré, Jean, qui vient de naître... En réalité, l'histoire du monde a basculé dans un âge nouveau, une ère nouvelle. Tous les personnages nécessaires à un tel événement sont présents : Zacharie et son épouse Élisabeth (les humbles et les « justes » de la terre, ceux qui conduisent le monde vers son vrai

destin), Jean, leur nouveau-né, Marie, et Jésus, Dieu lui-même présent dans le sein de Marie, prenant chair de la chair d'une femme : le temps de la Nouvelle, définitive Alliance vient de s'ouvrir.

La signification des noms des personnes en présence conduit au plus profond des miséricordes de Dieu :

Zekaryah « Dieu se souvient »
Elishéha « Dieu est promesse »
Iohanân « Dieu a fait grâce »
Ieshoua « Dieu sauve ».

Souvenir, promesse, grâce, telles sont les marches qui nous conduisent au Sauveur. Quant à Marie, son nom véritable est celui que l'ange lui a donné, « la comblée de grâce », « la favorisée de Dieu », celle par qui toute joie est venue, mieux encore, la mère de Dieu, la *théotokos*.

Jean-Baptiste n'a pas été seulement le précurseur de Jésus : il est devenu, il est le précurseur de tout chrétien. Il ne sait pas tout du christianisme, mais il nous apprend par sa vie l'irremplaçable, le « seul nécessaire », à savoir, le regard tourné vers Jésus, Verbe et agneau de Dieu inséparablement.

En outre, Jean possède toute la morale chrétienne comme ramassée dans son principe actif : « Il faut qu'Il grandisse et que je diminue », ce que saint Paul traduira pour lui-même à sa façon : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Une chose cependant doit encore être dite et une phrase de l'Évangile ajoutée : elle concerne et Jean-Baptiste et Jésus, tant ces deux destinées sont profondément associées pour leurs contemporains. Les gens, en effet, disent : « Jean n'a opéré aucun miracle, mais tout ce qu'il a dit de cet homme [Jésus] était vrai » (*Jean*, 10, 41). Ce qui provoque donc l'admiration en faveur de Jean ne sont pas des actions hors du commun. L'admira-

ble chez lui est la vérité de sa vie, la vérité de sa parole, la vérité de son action. Là est sa sainteté.

Mais une autre vérité doit elle aussi être ajoutée : la vérité de sa prière. Car Jean-Baptiste fut aussi un grand priant. Lui et ses disciples « priaient et jeûnaient », rapporte l'Évangile à plusieurs reprises. Et saint Luc précise :

Un jour où Jésus priait, quand il eut fini, l'un de ses disciples lui demanda : « Seigneur, apprends-nous à prier comme Jean l'a appris à ses disciples. »

(*Luc*, 11, 1)

Jean était donc un maître de prière. Comment priaient-ils, qu'enseignait-il ? Rien n'en subsiste. Mais c'est à cause de cette demande des Apôtres, parce qu'ils avaient vu, eux, prier Jean-Baptiste, que nous avons reçu, des lèvres mêmes de Jésus, la prière unique entre toutes, le *Notre Père*. Nous ne savons rien de la prière du Précurseur, prière dans le désert, prière dans sa prison. Mais à cause de lui, Jean, Jésus nous révèle ce qu'il faut dire pour prier : « Quand vous priez, vous direz : Notre Père qui es aux cieux. »

Il appartenait au Fils bien-aimé du Père, et à lui seul, celui sur qui Jean-Baptiste a vu l'Esprit descendre et demeurer, de nous apprendre que le Seigneur, le Très-Haut est notre Père. Seul Jésus peut dire : « Mon Père qui est votre Père, mon Dieu qui est votre Dieu » (*Jean*, 20, 17) ; seul, il peut faire que cela soit.

Jean-Baptiste a vu les cieux ouverts et entendu la voix du Père. Cependant, il n'a jamais prononcé ces deux mots : « Notre Père ». Mais aujourd'hui, le plus petit dans le Royaume de Dieu les garde dans son cœur. En les murmurant avec amour, dans les jours de lumière comme dans l'angoisse, le plus petit parmi nous est ainsi plus grand que Jean-Baptiste !

La bienheureuse Marie de l'Incarnation

Dieu dans le « tracas »

Mais enfin, Marie Guyart, veuve Martin — en religion Marie de l'Incarnation —, qui êtes-vous? En quoi pouvez-vous nous intéresser, vous dont l'Église nous demande maintenant de célébrer la mémoire le 30 avril, dans sa liturgie? En quoi donc, en effet, une femme née il y a presque quatre cents ans peut-elle nous attirer aujourd'hui, nous les gens de la fin du xx^e siècle?

Une femme chef d'entreprise à vingt-cinq ans, employeur de débardeurs marins et rouliers? Mais bien des femmes sont chefs d'entreprise aujourd'hui!

Une mère qui choisit la pauvreté la plus grande, pour elle et son fils, et entre au couvent alors qu'il n'est encore qu'un enfant? Et nous qui sommes si inquiets des traumatismes de l'enfance!

Une religieuse missionnaire qui la première au monde traverse l'Océan, en trois mois, sur un mauvais navire, avec la rencontre d'un iceberg par-dessus le marché? Mais quelle époque lointaine à l'heure du Concorde!

Une mystique favorisée de ravissements, de visions du Christ, vivant dans l'intimité des trois Personnes divines? Mais ces visions et ces familiarités ne sont-elles pas excessives pour nous, et même gênantes?

C'est donc un défi que de proposer Marie de l'Incar-

nation comme initiatrice et modèle pour nous, « gens des rues » dont la foi est si souvent vécue à ras de terre. Mais le défi mérite d'être relevé.

Il nous obligera à renoncer à cette idée que, dans nos relations avec Dieu, nous sommes voués à la médiocrité à cause des embarras de l'existence, car cette mystique que Bossuet a définie comme « la Thérèse du Nouveau Monde » pourrait aussi être appelée « une sainte au milieu des tracas ». Et si, lors de sa béatification, le 22 juin 1980, certains pensèrent : « Encore une religieuse ! Ah ! l'Église ne change pas, elle ignore les laïcs, les gens en pleine vie ! », ceux-là connaissent-ils la vie étonnante de cette femme ?

UNE LONGUE VIE EN QUELQUES PAGES

En octobre 1599, une petite Française naît à Tours ; son père est « maître boulanger », commerçant-artisan employant quelques compagnons.

Six frères et sœurs. Petit monde urbain français que nous appellerions aujourd'hui petite-bourgeoisie, à l'aube du siècle de Louis XIV.

Vers quinze ans, Marie rêve un peu de vie religieuse. Mais ses parents la marient : elle a dix-sept ans. Ils ont (bien) choisi un « maître ouvrier en soie », industrie florissante à Tours. La voilà donc, à dix-neuf ans, maman d'un petit garçon, Claude. Six mois plus tard, c'est la mort de son mari, laissant l'entreprise au bord de la faillite, dans une situation financière sans issue. La jeune veuve de vingt ans fait face : en deux ans, elle liquide l'affaire, paie les dettes, se révèle une maîtresse femme.

Elle a vingt et un ans quand l'une de ses sœurs l'appelle à vivre chez elle. Son mari, Paul Buisson, dirige une importante entreprise de transport et de manutention :

une vingtaine de domestiques logés et nourris, des chevaux, un matériel considérable.

1621-1624. Trois années où Marie se fait la domestique des domestiques, remplit les besognes les plus désagréables de la maison. Mais elle a le bonheur de reprendre avec elle son fils, le petit Claude, jusqu'alors en nourrice durant la liquidation de l'entreprise de soierie.

En 1624, un événement familial vient changer le cours des choses : après quinze ans de mariage, un enfant est attendu chez les Buisson, et la grossesse s'annonce difficile. La future maman doit renoncer à ses travaux de secrétaire-comptable de l'entreprise. Alors Paul Buisson, obligé à des voyages fréquents à travers tout le royaume, confie à Marie la direction entière de l'entreprise. Et ce n'est pas une petite tâche : cette jeune femme de vingt-cinq ans est en contact direct avec les clients. Elle doit diriger elle-même les opérations de chargement et de déchargement (vins et spiritueux, grains, textiles, armes, animaux vivants, etc.) et établir les factures que compliquent les droits de péage prélevés sur les navires tout au long de la Loire. Elle mène admirablement l'affaire. Sa compétence, son dynamisme sont reconnus de tous.

Pourtant, en 1631, elle entre chez les religieuses Ursulines de Tours, dans l'obéissance, pense-t-elle, à ce que Dieu lui demande, blâmée par les siens, approuvée cependant par son confesseur. Son fils Claude continue à vivre chez son oncle et sa tante Buisson. Mais la sensibilité de l'enfant, attisée par son entourage, invente les scènes les plus pitoyables pour faire revenir sa mère sur sa décision. « Je me suis fait mourir toute vive », écrira-t-elle un jour.

1631-1639. Après les années de noviciat, les Ursulines lui confient la charge des novices, puis celle d'un important pensionnat. Tandis qu'elle le dirige, fort bien,

Marie, qui a alors environ trente-quatre ans, se sent intérieurement appelée à une vie apostolique vers « un grand et vaste pays, plein de montagnes, de vallées et de brouillard épais qui remplissait tout ». Elle sait en son cœur qu'elle n'est désormais à Tours « qu'en dépôt et lieu de refuge », mais elle n'apprendra que plus tard qu'il s'agit du Canada, appelé alors la « Nouvelle-France » depuis 1608, date de la fondation de Québec par Champlain. Les premiers missionnaires y étaient arrivés en 1615, les jésuites en 1625. En 1637, Richelieu avait créé la Compagnie des Cent-Associés, nobles personnages chargés à Paris de soutenir la mission et le développement du pays grâce aux ressources provenant du commerce des fourrures.

En 1639, Marie a quarante ans. Par suite de circonstances aussi inattendues qu'étonnantes, elle est choisie avec deux autres Ursulines pour la première fondation féminine en Nouvelle-France, événement absolument insolite à l'époque où les religieuses ne sortent pas de leur cloître et n'ont jamais traversé l'Océan. Ce projet a été engagé par une veuve, Mme de La Peltrie, qui part elle aussi. Les trois femmes passent par Paris où elles sont reçues par la reine Anne d'Autriche auprès du berceau du dauphin, le futur Louis XIV.

À Dieppe, trois religieuses hospitalières se joignent à elles. Du 4 mai au 1^{er} août, durant trois mois, une traversée de l'Atlantique pénible, dangereuse : le navire échappe de justesse à la collision avec un iceberg. Il aborde enfin à Québec, la capitale : une capitale composée de cinq maisons et d'une douzaine de cabanes de rondins !

Dès lors, l'histoire de Marie de l'Incarnation se confond avec l'histoire nationale du Québec. Elle vivra trente-trois ans, de 1639 à 1672, au cœur de la colonie naissante : gouverneurs successifs, missionnaires, coureurs des bois pour le commerce des pelleteries, « sol-

« dats du Roy » envoyés pour peupler le pays et « filles du Roy » destinées à être leurs épouses. Mais Marie est là pour les « sauvages », au sens littéral du mot, c'est-à-dire les habitants des forêts, Hurons, Iroquois, Montagnais... Elle les reçoit, accueille leurs filles. Il faut construire un monastère et, pour cela, faire venir de France ouvriers et matériaux, même les plus simples, tels les clous. Alors qu'une lettre met au plus vite dix mois aller et retour, quand le navire ne sombre pas corps et biens !

Elle soigne, enseigne, évangélise, mais aussi, à certaines heures, organise la défense de la maison ; seule avec trois soldats, elle distribue fusils et poudre, car la sécurité face aux Iroquois, mais aussi face aux Anglais et aux Hollandais, n'apparaîtra qu'au bout de vingt-cinq ans.

En 1641, après dix ans pendant lesquels son fils Claude a semblé aller à la dérive, et où Marie connaît pour lui des angoisses extrêmes, l'intime pressentiment qui lui vient du psaume 125 — « Qui sème dans les larmes récolte dans la joie » — se réalise : Claude entre chez les Bénédictins de Saint-Maur. Il en sera l'un des plus illustres moines et deviendra le biographe de sa mère (1). Une correspondance de plus en plus intime et tendre va unir, d'une rive de l'Océan à l'autre, la mère et le fils.

Le 30 décembre 1650, le monastère à peine achevé est détruit par un incendie : religieuses et enfants se retrouvent en pleine nuit sur la neige, en chemise ! Il faut tout recommencer. Les ressources manquent, car Mme de La Peltrie ne tient pas ses promesses. Marie écrit des milliers de lettres en France, ses historiens vont jusqu'à

(1) Dom Claude Martin, *La Vie de la vénérable mère Marie de l'Incarnation*, reproduction de l'édition originale de 1677, Solesmes, 1981. Toutes les références tirées de cet ouvrage seront marquées CM.

dire dix à douze mille (2) ! Il faut obtenir de nouvelles religieuses et subvenir aux nécessités de toutes sortes car, chaque jour, des dizaines de personnes doivent être nourries.

1652. C'est un désastre : attirés dans un guet-apens par les Iroquois, le Gouverneur et vingt-deux soldats sont tués, les autres Français de la petite troupe sont faits prisonniers. De tous côtés, on parle de retourner en France. Marie, elle, tient bon.

Et elle travaille ! Dès son arrivée, à quarante ans, elle a appris deux des principales langues du pays, le montagnais et l'algonquin ; à cinquante ans, elle apprend l'iroquois et le huron. A soixante-cinq ans, en prévision de sa mort, elle rédige un dictionnaire algonquin-français, un autre français-algonquin, un dictionnaire et un catéchisme iroquois, les premiers catéchismes hurons, trois catéchismes algonquins !

Gravement malade en 1657, elle se remet, mais les huit dernières années de sa vie, à partir de 1664, seront marquées de souffrances continues.

Le 30 avril 1672, elle meurt : « Tout est pour les sauvages, je n'ai plus rien à moi, je ne puis plus disposer de rien... »

Voilà en quelques pages l'histoire de la vie de cette femme, une vie qui « donne le vertige » tant « on reste confondu devant une telle activité dans les conditions les plus défavorables qui soient », dit son historien, Dom Oury (3). Qui pourrait donc prétendre que Marie de l'Incarnation a vécu loin du monde ? Trois mots revien-

(2) *Marie de l'Incarnation (1599-1672), Correspondance*, publiée par Dom Guy Oury, Abbaye Saint-Pierre, Solesmes, 1971. Toutes les références tirées de cet ouvrage seront marquées d'un C.

(3) Dom Guy Oury, *Marie de l'Incarnation* (2 volumes), Québec-Solesmes, 1973. Du même auteur, consulter également *Ce que croyait Marie de l'Incarnation*, Mame, 1972.

ment sans cesse sous sa plume : le « tracas », le « trafic », le « gros des affaires ».

Mais, au milieu même de son « tracas », cette femme vit avec Dieu dans la vérité même que saint Jean décrit dans son Évangile en parlant des liens qui unissent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Et si Jean-Paul II la proclame bienheureuse, ce n'est évidemment pas à cause de sa vie exceptionnelle ni de ses dictionnaires algonquins, mais parce que, dit-il :

Marie de l'Incarnation unit en elle, de manière admirable, la contemplation et l'action. En elle, la femme chrétienne s'est réalisée pleinement et avec un rare équilibre dans ses divers états de vie : épouse, mère, veuve, directrice d'entreprise, religieuse, mystique, missionnaire, et cela toujours dans la fidélité au Christ, toujours en union étroite avec Dieu.

En suivant l'histoire de sa vie, cette vie humaine, si dense, si rude, si pleine de paradoxes, nous voyons la face visible aux yeux de tous. Mais les lettres qu'elle écrivit à son fils, les documents que celui-ci a réunis après sa mort nous révèlent sa face invisible et secrète. À cette découverte, comment ne pas être émerveillé ? Nous comprenons alors que les grâces les plus hautes des mystiques leur sont données pour nous enseigner la vie chrétienne la plus ordinaire, ou plutôt qu'il n'y a pas de vie chrétienne « ordinaire » pour des gens qui osent dire à Dieu « Notre Père ».

Par-delà le libre et réciproque échange d'amour entre Dieu et cette jeune femme, échange qui nous est incommunicable, il y a la splendeur de la vie chrétienne elle-même, celle de tout baptisé, qui nous concerne, car c'est la nôtre. Ce qui a été porté à l'incandescence et écrit en lettres de feu en Marie de l'Incarnation nous met en présence de ce qui brûle dans l'obscurité de toute vie de foi. Comme Moïse descendait du Sinaï le visage tout

illuminé par la rencontre de Dieu, puis transmettait au peuple les paroles du Très-Haut, les mystiques sont ainsi pour nous le reflet de la lumière de Dieu (4).

La pédagogie de Dieu à travers visions et grâces a initié Marie à ce que tout catéchisme sans lacune se doit d'apprendre aux catéchumènes, et cela dans l'ordre sans doute le meilleur puisqu'il vient de Dieu ! Et si la réponse de Marie a été en définitive de ne rien préférer à ce qu'elle appelle « les maximes de l'Évangile », avon-nous, nous, « gens des rues », une autre réponse à donner à Dieu dans notre vie ?

Il nous faut donc maintenant regarder non pas ce que Marie a fait, si remarquable que ce soit dans « tous ces états de vie différents », mais ce qu'elle a été, ce qu'elle a vécu en son âme « dans le secret que voit le Père des cieux », selon les mots de Jésus lui-même.

« LE SEIGNEUR MIT MON ÂME À L'ÉPREUVE »

Une jeune femme de dix-neuf ans et demi, veuve et déjà maman d'un garçon de six mois, telle est Marie en 1619. Elle avait désiré la vie religieuse mais sa mère, sans la rebuter directement, l'orienta vers le mariage parce que, écrira-t-elle plus tard (5) :

(4) Cf. Paul Renaudin, *Marie de l'Incarnation, une grande mystique française au XVII^e siècle*, Essai de psychologie religieuse, Bloud et Gay, 1935. Cf. également Henri Cuzin, *Du Christ à la Trinité, d'après l'expérience mystique de Marie de l'Incarnation*, Librairie du Sacré-Cœur, Lyon, 1936.

(5) Cf. *Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France*, Écrits spirituels et historiques publiés par Dom Jamet (3 volumes), Paris-Québec, 1929-1935. Toutes les citations extraites de cet ouvrage seront marquées 1J (premier volume), 2J (deuxième volume), ou 3J (troisième volume).

Elle me voyait d'une humeur gaie et agréable qu'elle estimait peut-être incompatible avec les vertus de la religion.

(2J 481)

De son époux, elle dira elle-même qu'il était bon, pieux, « homme de bien et craignant Dieu ». Cependant, à cause de lui, vont tomber sur elle des épreuves qu'elle qualifiera « d'une espèce rare et nouvelle... » Nous ne savons rien de précis de ce drame sinon ce qu'écrira plus tard son fils :

Une certaine femme leur suscita toutes les persécutions et y réussit si bien qu'elle fut l'instrument dont Dieu se servit pour les dépouiller de tous leurs biens.

(CM 638)

Aussi, quand son mari meurt, en 1619, la situation de l'atelier est-elle désespérée. La coutume de Touraine aurait permis à la veuve de ne pas répondre des dettes de son époux. Marie décide, au contraire, de maintenir l'atelier jusqu'au paiement total de toutes les créances.

De cette période, elle écrira :

Comme j'avais lu les Psaumes en français et que j'avais ouï dire que c'était l'Esprit de Dieu qui les avait dictés, il m'en

Cf. également, du même auteur, *le Témoignage de Marie de l'Incarnation*, Beauchesne, 1932.

Cf. enfin *Marie de l'Incarnation, Ursuline*, Œuvres préfacées par Paul Renaudin, Aubier, 1942.

venait des pensées et souvenirs en ces occurrences... Mon appui était fondé sur ces paroles saintes qui disent : « Je suis avec ceux qui sont dans la tribulation. » Je croyais fermement que le Seigneur était avec moi puisqu'il l'avait dit, de sorte que la perte des biens temporels, les procès ni la disette, ni mon fils qui n'avait que six mois, que je voyais dénué de tout aussi bien que moi, ne m'inquiétaient point. L'esprit étant sans expérience humaine, l'Esprit qui m'occupait intérieurement me remplissant de foi, d'espérance et de confiance, me faisait venir à bout de tout ce que j'entreprenais.

(2J 167-172)

La référence aux Psaumes ne doit pas nous faire penser que cette fille de boulanger a reçu une instruction savante, mais qu'elle a été harmonieusement formée par sa famille et par l'Église. Elle garde le souvenir de sa mère priant au milieu de ses occupations ménagères, ayant le souci des pauvres :

Mes parents, qui étaient bons chrétiens et fort pieux, avaient fait un bon fond dans mon âme pour toutes les choses du christianisme et pour les bonnes mœurs.

(2J 165)

Quant à l'Église — il faudrait parler plutôt des « cérémonies de l'Église » —, elle en a reçu ce qui marquera toute sa vie :

L'une des choses qui m'a beaucoup servi pour l'esprit de dévotion a été les cérémonies de l'Église, lesquelles dès mon enfance attiraient puissamment mon esprit.

(2J 170)

Mieux qu'un catéchisme, ces lambeaux de psaumes, ces récits de l'Évangile, la piété de ses parents formaient son âme : c'était une théologie sans livres, implicite, atteignant tout l'être. Par les sermons, la liturgie, c'est l'Histoire sainte et la parole de Dieu qui pénètrent en elle, l'orientent vers ce qui est bien et lui font prendre conscience de la présence de Dieu. Cela crée en elle « une pente au bien » :

Quoique, par mes enfances, je ne réfléchissais ni ne pensais que cet attrait au bien vînt d'un principe intérieur, néanmoins dans quelques occasions, dans mes petits besoins, je me sentais attirée d'en traiter avec Notre Seigneur : ce que je faisais avec une si grande simplicité ne me pouvant imaginer qu'il eût voulu refuser ce qu'on lui demandait humblement.

(2J 161)

Au moment des lourdes peines de son mariage, cet entretien familial se poursuit :

Près de l'espace de deux ans, j'eus de grandes croix à supporter, et ce fut en cette occasion que le Seigneur mit mon âme à l'épreuve. Mais il ne la laissa point, parce que son soutien intérieur me donnait des forces et mon recours était l'oraison ; par ces croix il semblait que Dieu voulait disposer mon âme et l'épurer dans la tribulation.

(2J 164)

Quelques lignes plus loin, cependant, elle ajoute :

J'étais si enfant que je ne savais point que c'était là faire oraison.

De l'Église, comme de ses parents, elle apprend aussi la commisération pour les malheureux : elle en garda

une charité vive et une très tendre compassion pour les pauvres et les malades.

De l'Église, enfin, elle reçoit les sacrements du Corps du Christ et de la pénitence. Et si, parfois, le confesseur lui paraît distrait, elle sait passer outre :

Étais-je au confessionnal, si je trouvais un bon prêtre qui confessait par routine, lors mon cœur se fermait... Je répondais seulement aux interrogations qu'il me faisait et écoutais ses remontrances, mais de moi-même je ne lui pouvais rien dire. Et j'en ressortais toujours avec une plus grande dévotion et inclination au bien et à la vertu, et espérance et confiance en la bonté de Dieu.

(2J 167)

Attachée à l'Écriture, aimant les pauvres, fidèle aux sacrements, confiante dans l'Église et ses ministres, telle apparaît cette femme de vingt ans déjà mûrie par l'épreuve. Rien ne la distingue de tout chrétien soucieux de mettre en pratique ce qu'il a reçu. Mais cette fidélité elle-même, d'où vient-elle? C'est dans l'oraison, dira-t-elle plus tard, que le passage s'opère entre les bons sentiments qui naissent de la lecture ou de l'écoute de l'Évangile et leur « impression » dans le cœur. Dans l'oraison, nous recevons du Saint-Esprit « la clé des trésors du Verbe incarné et l'intelligence de l'Écriture Sainte » (2J 308).

LA VISION DU SANG

L'oraison, Marie ne la pratiquait guère dans la solitude et le silence. C'est « en vaquant à ses affaires », un certain jour, tandis qu'elle rumine un verset de son cher psaume 90, « gravé dans son esprit », que va

s'opérer en elle ce qu'elle appellera « sa conversion ». Ce fut :

... comme une grande porte qui m'a donné entrée dans les miséricordes de mon divin Libérateur, lequel pénétra le fond de mon âme et de mon esprit pour me changer en une nouvelle créature.

(2J 484)

Marie se débat alors entre son atelier en liquidation, ses ouvriers et leurs familles qu'elle nourrit et loge, et ses créanciers :

Un matin que j'allais vaquer à mes affaires que je recommandais instamment à Dieu avec mon aspiration ordinaire, « En toi Seigneur j'ai espéré, je ne serai pas confondu dans l'éternité », que j'avais gravée dans mon esprit avec une certitude de foi qu'il m'assisterait infailliblement, en cheminant, je fus arrêtée subitement.

Là, en un moment, les yeux de mon esprit furent ouverts et toutes les fautes, péchés et imperfections que j'avais commis depuis que j'étais au monde me furent représentés, en gros et en détail, avec une distinction et clarté plus certaines que toutes certitudes que l'industrie humaine pouvait exprimer.

Au même moment, je me vis toute plongée en du sang et mon esprit convaincu que ce sang était le sang du Fils de Dieu, de l'effusion duquel j'étais coupable par tous les péchés qui m'étaient représentés et que ce Sang précieux avait été répandu pour mon salut.

(2J 181)

Quel que soit le nom donné à cet événement — grâce mystique, vision, illumination —, il est clair que son mode nous dépasse. Ce fut un saisissement subit sur le chemin, à la façon de saint Paul, et qui lui fait noter, comme le fit l'Apôtre, le lieu et l'heure : « Ce qui arriva

la veille de l'Incarnation de Notre-Seigneur, l'an mil six cent vingt, le vingt-quatrième de mars. » (2J 181)

Mais le fruit de l'événement n'est rien d'autre que la première et fondamentale vérité chrétienne — Je suis personnellement impliqué dans la mort du Christ — tandis qu'en même temps apparaît l'inconcevable amour du même Christ — Dieu fait homme. Il a versé son sang pour moi et ce sang me lave de mon péché.

Dans les mêmes années de ce XVII^e siècle, Pascal écrivait son *Mystère de Jésus* : « Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telle goutte de sang pour toi. »

Si Marie nous dit que sa vision du sang a été la porte d'entrée dans la miséricorde de Dieu, le sang du Christ est pour tous l'entrée dans la foi. Saint Paul ne cesse d'évoquer et d'invoquer ce sang qui nous « justifie », nous « rachète », nous « établit dans la paix », nous « purifie ». Vérité primordiale puisque, à chaque Eucharistie, se renouvelle le geste du « Corps livré pour vous, du Sang versé pour vous et pour la multitude en rémission des péchés ».

Ainsi cette vision, si extraordinaire qu'elle apparaisse, nous situe au fondement même de notre foi. Quant à Marie, elle en tire immédiatement la conclusion logique, se confesser :

Revenant à moi, je me trouvai debout arrêtée vis-à-vis de la petite chapelle des révérends pères Feuillants. Je me trouvai heureuse de trouver mon remède si près, j'y entrai, rencontrai un Père seul debout au milieu de la chapelle qui semblait n'y être que pour m'attendre. Je l'abordai lui disant étant pressée par l'Esprit qui me conduisait, « Mon Père, je voudrais bien confesser car j'ai commis tel péché et telle faute. » Je commençais par une abondance de larmes provenant de la douleur que j'avais dans le cœur.

(2J 184)

Et cette ardente pénitente ne s'aperçoit même pas de la présence d'une autre personne, ni de la surprise du prêtre qui lui demande d'ailleurs de revenir le lendemain, ce qu'elle fit, pour se confesser et recevoir l'absolution.

Je m'en revins en notre logis, changée en une autre créature mais si puissamment changée que je ne me connaissais plus moi-même. Je voyais mon ignorance à découvert qui m'avait fait croire que j'étais bien parfaite, mes actions innocentes, et enfin que j'étais bien, et confessais que mes justices n'étaient qu'iniquités.

(2J 185)

Elle restera plus d'un an sous « l'impression » (au sens fort où une chose a laissé son empreinte en nous) du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce qui la pousse à en chercher la Réalité elle-même dans les sacrements de pénitence et d'eucharistie, en même temps que dans le dialogue intérieur de l'oraison :

Ah ! il faut avouer que l'Esprit de Dieu est un grand maître. Sans que j'eusse jamais été instruite sur l'oraison et la mortification — et je n'en savais pas seulement le nom — il m'enseignait le tout en substance, me faisant expérimenter l'une et pratiquer l'autre.

(2J 188)

Les conditions optimales d'une vie contemplative semblent alors offertes à la jeune femme, car la liquidation de l'atelier s'achève :

Mon père me rappela chez soi où ma solitude fut favorisée. Je me logeai au haut de la maison où, en faisant quelque ouvrage paisible, mon cœur parlait sans cesse à Dieu.

(2J 187)

DEVENUE SERVANTE DE « GENS D'EXCÈS »

Le répit de Marie fut de courte durée, juste le temps de goûter à sa quiétude :

Environ un an après ma solitude, Dieu m'en tira pour me mettre avec une mienne sœur qui selon sa condition était toute dans le tracas : et son mari et elle me désiraient pour leur aider à le porter.

(2J 189)

Ce « tracas », qui ne cessera d'augmenter, va être le sien durant dix ans. C'est lui cependant qui donne tout son relief à la vie secrète de Marie et qui nous la rend si proche.

Tours était alors un port fluvial important. Et Paul Buisson, quoique ne sachant ni lire ni écrire, était à la tête d'une entreprise de manutention et de transport considérable pour l'époque. Il rayonnait bien au-delà de Tours, « dans tous les côtés du royaume, et entreprenait quantité d'autres affaires : afin de ne dépendre de personne, il avait chez soi tout ce qui lui était nécessaire en hommes, chevaux, harnais, carrosses et autres, ayant des commis et serviteurs dans les principales villes du royaume » (CM 54). Quant aux écritures, non moins considérables, c'est son épouse qui s'en chargeait, le ménage étant sans enfant. Paul était homme « à l'humour peu modérée et aux paroles offensantes », d'excellent cœur cependant : lorsque quelque serviteur avait encouru son courroux, Marie servait de médiatrice.

Ayant quitté sa paisible retraite, donnant libre cours à son désir d'humilité, elle se fait alors domestique de ces

rouliers et débardeurs qui l'entourent. Elle-même nous dit ce que devient son oraison au service du prochain.

Je faisais l'office de servante envers les serviteurs de mon frère et quelquefois j'en avais cinq ou six sur les bras. Comme ces gens-là étaient personnes d'excès, ils avaient quelquefois des maladies furieuses qui leur faisaient perdre toute raison. Je les traitais et nettoyait comme des enfants.

(IJ 150)

Il y avait en cela bien à souffrir mais je me sentais intérieurement portée à le faire et je connaissais en mon âme que Notre-Seigneur voulait que je prisse le soin de toutes les nécessités de mes prochains... Car bien loin que toutes ces actions me divertissent de la vue des grandeurs de cette divine Majesté, au contraire, elles m'y plongeaient encore davantage.

(IJ 182-183)

Tel François d'Assise donnant amoureusement son baiser au lépreux, durant trois ans Marie s'enfonce dans ce service des pauvres, qui ne consiste pas dans la simple distribution d'un superflu :

Il y eut un des serviteurs de mon frère qui s'était emporté une partie du pied à une roue de charrette ; il avait si fort négligé son mal qu'il était tout noir et tout puant. La crainte qu'il avait d'une gangrène dont on le menaçait et qu'ensuite on ne lui coupât la jambe lui faisait appréhender de se mettre entre les mains du chirurgien, et enfin, résolument, il ne voulut point s'y mettre. J'entrepris donc de le panser, et je commençai à lui couper toute cette mauvaise et puante chair...

(IJ 183)

En 1624, vient s'ajouter à ces tâches humbles et souvent répugnantes la direction générale de l'entreprise que Paul confie à Marie :

Je me suis trouvée parmi les bruits des marchands... Je passais presque les jours entiers dans une écurie qui servait de magasin et quelquefois il était minuit que j'étais sur le port à faire charger et décharger les marchandises. Ma compagnie ordinaire était des crocheteurs, des charretiers, et même cinquante ou soixante chevaux dont il fallait que j'eusse le soin.

(IJ 162)

Cependant, son dialogue avec Dieu s'intensifie :

Tous ces tracas ne me détournent point de Dieu, mais plutôt je m'y sentais fortifiée parce que tout était pour la charité et non pour mon profit particulier. Je me voyais quelquefois si surchargée d'affaires que je ne savais par où commencer : je m'adressais à mon Refuge ordinaire, lui disant : « Mon Amour, il n'y a pas moyen que je fasse toutes ces choses, mais faites-les pour moi, autrement tout demeurera. » Je faisais tout cela étant aussi tranquille que si j'eusse été dans la solitude la plus retirée du monde. J'étais fort joyeuse avec ceux avec qui il me fallait être et on croyait que je me plaisais avec eux : et c'était l'union que j'avais avec Dieu qui me rendait ainsi gaie et allègre, car je ne trouvais rien de plaisant dans le monde.

(IJ 162)

Pour être véridique, et même si aujourd'hui nous sommes peu enclins à l'imiter — et surtout fort incapables —, il faut ajouter à cette vie déjà très rude les pénitences corporelles de Marie. Le xvii^e siècle en était prodigue. Elle n'en parlera que bien plus tard — et par obéissance —, alors qu'elle ne les pratiquait plus depuis

son entrée chez les Ursulines. La lecture de certaines de ces pages nous est presque insupportable (*cf.* 1J 172-175 ; 2J 210), même si nous savons que les châtiments corporels étaient considérés comme normaux, soit dans l'éducation, soit en justice. Les fils de prince savaient ce qu'était le fouet !

Quelle que soit notre pensée à ce sujet, il est certain que ces six ou sept années durant lesquelles Paul Buisson confia à Marie le « gros » des affaires et « le soin de tout le négoce » furent des années d'une vitalité éclatante : les services les plus humbles envers les domestiques, les nuits passées en prière, les mortifications les plus rudes, les grâces mystiques les plus hautes voisinèrent, s'imbriquèrent et se multiplièrent sans nuire à la prospérité de l'entreprise Buisson ni à l'équilibre personnel de Marie, toujours agréable et joyeuse :

Je prenais plaisir à dénier à la nature tout ce qu'elle aimait, et il ne m'était pas possible de me faire du bien en quoi que ce fût. Mais cela ne me donnait aucune incommodité et je n'en fus jamais malade, mais je sentais une nouvelle vigueur s'augmenter en moi pour faire toujours davantage.

(1J 173)

Une phrase dans ses lettres révèle, au sujet de ses pénitences, cette manière admirable d'unir en elle la contemplation et l'action dont parle Jean-Paul II :

Elles me liaient à Dieu d'une façon très suave qui me faisait agir avec beaucoup de douceur avec le prochain.

Marie s'étonne elle-même : son cœur parle sans cesse à Dieu comme « poussé par une puissance qui m'était supérieure, qui l'agissait continuellement » (2J 187). Mais cette conversation entre elle et Celui qui a versé

son sang pour elle accentue en Marie la conscience de la disproportion entre elle-néant et Dieu. Plus elle entre dans la familiarité de Dieu et plus la démesure éclate, plus l'amour s'émerveille de la faveur de cet échange humano-divin.

Pourtant, elle ne s'accroche pas aux images sensibles de sa vision et du sang dans lequel elle a été plongée. Ces images la renvoient à l'Évangile. Le sang du Christ la mène à la passion du Sauveur et la passion à la personne de Jésus. Mais la personne de Jésus va maintenant la conduire au mystère primordial : cet homme Jésus, qui est né du sein d'une Vierge, celui-là est le Verbe, le Fils de Dieu. Les paroles humaines de Jésus deviennent source vive parce qu'elles sont les paroles mêmes du Verbe de Dieu.

Lorsque Marie fait le sacrifice de sa solitude pour s'en aller aider sa sœur et son beau-frère dans leur entreprise, elle avoue : « Cela me sembla si onéreux que je n'osais y penser » (2J 189). L'ayant cependant accepté de son plein gré, son regard passe peu à peu de la Passion à « une liaison à Notre-Seigneur Jésus-Christ touchant ses mystères depuis sa naissance jusqu'à sa mort ».

J'expérimentais en ce don d'oraison que ce divin Sauveur était *la Voie, la Vérité et la Vie*. Ce que j'expérimentais en l'âme au sujet de ce béni Sauveur qui m'était une vie et nourrissage divin me faisait expérimenter ce qu'il dit : « Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi il sera sauvé, il entrera et sortira et trouvera pâture. » J'entrais en lui, par lui et dans lui qui me découvrait ses divins mystères desquels je vivais, et mon âme en était repue.

Remplie de cet aliment, je sortais dans les emplois où il m'avait mise sans cesser de prendre ma pâture dans les biens de ce divin Pasteur qui produisait en moi une génération continue de sa vie et de son esprit.

En relatant cette « génération continuelle de vie et d'esprit » de Jésus qui se produit en elle, Marie nous paraît décrire une grâce mystique exceptionnelle ; en réalité elle exprime ce que le baptême crée en chacun de nous et que Vatican II nous rappelle : « L'union mystérieuse et réelle qui unit les croyants au Christ souffrant et glorifié. » La grâce propre de Marie de l'Incarnation est de prendre conscience de cette union mystérieuse et d'éclairer la vie du Christ en elle par les paroles de ce même Christ. Les « maximes de l'Évangile » qu'elle transmettra plus tard à son fils modèlent sa vie autant que ses visions.

Trente ans plus tard, découvrant de plus en plus que tout est don de Dieu, elle écrit à ce propos :

Maintenant que je fais réflexion, sur cet état, je l'estime infiniment précieux ; il n'y a que l'esprit de Jésus qui le puisse communiquer.

(2J 203)

Dans ce colloque continuuel avec Jésus, au début, ce qu'elle appelle « l'imaginaire », c'est-à-dire la représentation des scènes de l'Évangile, joue encore un rôle :

Dans les commencements de ma conversion tout ce que ce divin Sauveur a fait et souffert dans le mystère de notre rédemption m'était présent d'une manière imaginaire.

Sa sensibilité était encore « remplie de l'exubérance qui rejaillissait de l'Humanité Sainte ». Elle pressent cependant que l' « âme se sent appelée à choses plus épurées et ne sait où l'on veut la mener » (2J 206).

« LA TRANSPARENTE PURETÉ DE DIEU »

À cette nouvelle phase, Marie est préparée par une découverte qui va devenir une lame de fond marquant, jusqu'à sa mort, son regard : « la transparente pureté de Dieu », Dieu sans mélange, sans défaut, sans altération possible, sans rien en Lui qui ne soit Lui :

Une fois, étant en oraison devant le Très Saint Sacrement, il me fut montré que Dieu était comme une grande mer et que comme la mer élémentaire ne souffre rien d'impur mais qu'elle le jette hors de soi-même, ainsi cette grande mer de pureté qui est Dieu ne voulait rien que de pur, rejetant hors de lui tout ce qui ressent la mort.

Dieu m'instruisait par là qu'il voulait de moi une grande pureté de cœur, sans mettre aucun entre-deux entre ce Dieu de pureté et mon âme.

Cela était si fort imprimé dans mon âme que je ne faisais que dire : Ô Pureté ! Ô Pureté ! cachez-moi en vous, ô grande mer de Pureté ! Quoique je fisse la cuisine, que le tracas du ménage fût grand, que j'entendisse le bruit de plus de vingt serviteurs grossiers et mal instruits et que j'eusse le soin de tout le négoce de mon frère, tout cela ne me pouvait distraire et il me semblait que cette grande mer eût rompu ses bornes sur moi, j'y étais toute submergée et je perdais de vue toutes autres choses.

(IJ 154)

Elle expérimente cependant que, si elle se laisse aller à des bavardages inutiles ou à des « divagations d'esprit », son lien intérieur s'affaiblit.

Dans le dynamisme de ses vingt-cinq ans, il lui

semble que rien ne peut l'arrêter dans son élan vers Dieu : « Je faisais l'imaginable pour gagner son cœur, car rien ne me contentait que cela » (2J 214). Mais justement, en tout cela, elle comprend que c'est elle qui agit, qu'elle tient trop de place encore dans cette recherche du meilleur :

Comme j'étais dans ces sentiments, tout soudain me fut mis en esprit ce premier verset du psaume : « Si le Seigneur ne bâtit la maison... » et une grande lumière m'en donna l'intelligence : je vis le néant et l'impuissance de la créature pour s'élever d'elle-même à Dieu si lui-même n'édifiait l'édifice.

(2J 214)

Ainsi, les deux dernières découvertes de Marie — Dieu, océan sans mélange, et son impuissance à elle — modulaient la même vérité : le Tout de Dieu, le rien de l'homme, mais un rien aspiré par le Tout. Les mots « pureté » et « pauvreté » deviennent synonymes pour elle.

Cette disposition de l'âme qui laisse à Dieu le soin de la former, Marie l'exprime par des mots qui prennent dans sa bouche un sens proprement métaphysique : « La véritable pauvreté d'esprit substantielle et spirituelle » (2J 220 ; cf. aussi 2J 460). En effet, il ne s'agit pas de plus ou moins grande vertu qui viendrait au bout de notre effort, mais tout vient de la grâce de Dieu. Dans l'avant-dernière page de sa grande *Relation* de 1654, que Marie écrira à la demande de son fils et qu'il nous révélera ensuite, elle précise :

Les effets que porte cet état sont toujours un anéantissement et une véritable et foncière connaissance qu'on est le néant et l'impuissance même ; une basse estime de soi et de

son propre opérer, que l'on voit toujours mêlé d'imperfection, duquel on a l'esprit convaincu.

(2J 464)

Mais ces sentiments n'ont rien de déprimant. Ils s'accompagnent d'une « crainte de Dieu » sans inquiétude et d'une « fomentation de paix qui vient de l'acquiescement aux peines, souffrances et croix qui arrivent » (2J 465).

Parmi ces tourments, l'un d'eux est lancinant : la pauvreté matérielle que Marie a choisie pour elle atteint son fils, le petit Claude, autant qu'elle-même. Marie a abandonné toutes les affaires de son fils à la Providence, elle éprouve en elle comme « une contrainte de Dieu », mais elle se demande si elle a le droit d'agir ainsi :

Mon fils remplissait mon imagination qui élevait un grand trouble en moi : que j'engageais ma conscience ; que Dieu me ferait rendre compte de ce que je vivais comme si lui et moi n'aurions besoin de rien à l'avenir. Mon sens peinait puissamment en ce point, car je portais un grand amour pour mon fils auquel j'avais cru souhaiter les vrais biens en lui procurant, et à moi, la pauvreté auprès de Dieu, et effectivement j'en avais pris les actes.

(2J 224)

Mais le Seigneur veille sur ceux qui veulent Lui être fidèles : la paix intérieure de Marie restera intacte. Étant en oraison, elle entend au cœur ces paroles « *Pax huic domui* » (Paix à cette maison). « Cela fut, dit-elle, plus pénétrant que la foudre », et subsista désormais en elle.

« MA FOI NE TENAIT QU'AU PETIT FIL DE LA MISÉRICORDE
DE DIEU »

À ce déchirement de mère vient s'ajouter une autre épreuve, plus intime encore : le soutien que Marie trouvait jusqu'alors dans la personne humaine de Jésus lui est soustrait. Elle qui vivait dans cette « présence et compagnie si suaves », dans ce « sentiment intérieur que Notre-Seigneur Jésus-Christ était proche de moi, à mon côté, m'accompagnait » (2J 205), la voici qui entre dans cette phase de pureté dépouillée de tout ce dont elle a eu la perception :

Dieu fait expérimenter à l'âme qu'il la veut tirer du soutien de ce qui est corporel pour la mettre dans un état plus détaché, et dans une pureté par où elle n'a pas encore passé.

(2J 206)

Ses désirs grandissent, elle aspire à une union plus intime avec Dieu, celle de l'Épouse du Cantique des Cantiques, mais son cœur devient « angoisseux » :

Il ne se peut dire combien cet amour est angoisseux. Cependant l'âme ne voudrait point en sortir, sinon pour posséder celui qu'elle aime.

(2J 214-215)

Deux années durant, elle vit ainsi, « dans l'attente de la plus haute des grâces », et elle se voit, en même temps, « descendre dans un abîme » :

Il semblait que toutes choses eussent conspiré pour me faire souffrir. Toute consolation me fut ôtée, et je demeurai dans un abandon et un délaissement total.

(1J 197)

Elle comprend alors le sens de la parole du prophète Osée : « C'est dans la foi que je t'épouserai » : « Notre-Seigneur voulait que la seule foi fût mon soutien. »

Il nous est certes difficile de saisir que ces faveurs si extraordinaires sont vécues dans la pure foi, mais il est bon d'entendre Marie elle-même nous dire :

J'avais besoin d'une grande foi... J'étais comme un oiseau en l'air qui n'a rien à quoi se prendre, ne tenant, ce me semble, qu'à un petit fil de la miséricorde de Dieu.

(IJ 161)

Plus que jamais elle cherche comment traduire en gestes humains ses aspirations : elle voudrait communier sans cesse, se lier à Dieu toujours davantage. Elle se mortifie, elle est de plus en plus attentive à ceux qui l'entourent. Et ceux qui l'entourent, ce sont les rouliers, les charretiers, ces hommes plus habitués à « sacrer » le nom de Dieu qu'à l'invoquer dévotement. Car il ne faut pas l'oublier : tandis que nous essayons de pénétrer dans le secret de ce cœur donné à Dieu et dans ce cheminement intérieur à la fois suave et terrible qui mène à l'union à Lui, cette femme de vingt-cinq ans est plongée dans la vie la plus concrète, la plus rude, la plus matérielle qui soit, « dans une écurie, et il était quelquefois minuit j'étais sur le port ».

Ce qui avait commencé cinq ans plus tôt avec la vision du sang atteint son achèvement. Pour comprendre ce que Marie va vivre maintenant, il faut nous situer là où saint Jean nous place dès le prologue de son Évangile, dans ce : « Au commencement était le Verbe, ce Verbe qui est Dieu, qui est auprès du Père. »

Durant le Carême, en 1625, elle reçoit :

... de grandes lumières sur le mystère de l'Incarnation et sur l'union du Verbe avec l'humanité sainte de Jésus-Christ d'une façon si admirable qu'il m'est impossible d'en parler. Je faisais comme l'Épouse des Cantiques qui pensait aux perfections de son Bien-Aimé. Je pensais à Jésus, non dans son humanité, Notre-Seigneur m'ayant ôté cette façon d'oraison, mais dans sa divinité.

(IJ 193)

Elle a « un attrait qui lui fait aimer le Bien-Aimé du Père Éternel » (2J 227), celui qu'elle nommera de plus en plus le « sur-adorable Verbe Incarné ». C'est, dit-elle encore, « chose si sublime que je n'en puis exprimer autre chose que ce que l'Église en dit » (2J 485).

Lorsque plus tard elle décrira ces réalités que Dieu a *imprimées* en elle, elle ne trouvera jamais de paroles plus exactes que celles proposées par l'Église pour instruire ses plus humbles fidèles. C'est avec les mots mêmes du catéchisme, présentant les liens du Père et du Fils, et du Père et du Fils dans l'Esprit, qu'elle exprime ce qu'elle vit en son cœur. Mais, ce faisant, elle nous rend attentifs à la richesse, à la vérité, à la profondeur de ces textes : ils sont capables de nous faire entrer dans le mystère même de Dieu, ils sont faits pour cela.

Quant à Marie, cet attrait dont elle parle, ce « ravissement » qu'elle vit sont déjà une entrée dans le mystère de la Trinité tandis qu'une autre grâce la prépare au mariage spirituel avec son même Seigneur, c'est-à-dire à un mode de communion nouveau à la personne de Jésus :

Ô Dieu, que cette union est grande ! C'est un mélange d'amour et d'amour, et on peut dire avec Dieu : « Mon Bien-Aimé est à moi et moi à lui » (Cantique 2, 16) mais à lui entièrement.

(IJ 219)

Ce don mutuel, cette possession réciproque, cette unité de connaissance et d'amour que Marie expérimente ne sont pas de l'ordre des sens ou des mots.

Souffrant comme une grande peine « de ne pouvoir dire les choses de l'esprit comme elles sont, Marie emploie une merveilleuse comparaison pour exprimer ce nouveau mode d'amour réciproque, ce qu'elle nomme « les grands excès de miséricorde de Dieu » :

C'est une source qui, sans finir, s'écoule en l'âme, qui est un ruisseau qui, semblablement sans fin, recoule dans sa divine source pour s'y perdre.

(2J 265)

Le rapprochement paraîtra insolite, mais cette source, et ce ruisseau qui recoule vers sa source sont exactement le plan de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin : de Dieu à l'homme d'une part, et ensuite le retour de l'homme à Dieu. Là est le destin fondamental de l'humanité.

LES DERNIÈRES LEÇONS DU CATÉCHISME MYSTIQUE : LA SAINTE TRINITÉ

De vingt-cinq à trente et un ans, en ces six années, la vie de Marie fut ponctuée par trois regards sur le Mystère de la Trinité ou, plutôt, par trois participations de plus en plus intimes aux trois Personnes divines présentes au plus secret de l'être du croyant.

Là encore, et malgré les apparences (ou nos réflexes !), ce que nous « lisons » si distraitement dans le prologue de l'Évangile de saint Jean, Marie le « vit ».

C'est pourquoi ses récits nous concernent : elle nous aide à pénétrer ce que le Christ est venu nous révéler, « les secrets de son Père ». Elle nous dit ce à quoi, tous, nous sommes appelés, obscurément aujourd'hui, et qui sera éblouissante lumière dans l'au-delà de la mort. Elle est pour nous comme quelqu'un qui a rencontré celui que nous aimons, dont nous serions sans nouvelles. Elle est le voyageur qui nous dit simplement : « Oui, je l'ai vu, Il m'a regardée, Il m'a parlé, tu ne te trompes pas sur ce qu'Il est, j'en reste éblouie. »

Encore une fois, Marie souligne elle-même cette concordance entre la lumière reçue dans la partie la plus incommunicable de son âme et la foi de l'Église :

Lorsqu'on lit ou entend parler des mystères de la foi après ces lumières, l'on voit qu'on a connu tout cela, qu'il est vrai et qu'on voudrait mourir pour ces vérités. Or cela est d'une consolation indicible à l'âme, parce qu'ayant eu des craintes d'être trompée, lorsqu'elle sait que tout ce qui s'est passé en elle est dans la foi de l'Église, de qui elle tient son souverain bonheur d'être fille, elle possède une grande paix.

(2J 237-238)

Avant d'aborder les dernières leçons du catéchisme mystique de Marie, peut-être faut-il rappeler les lumières qui ont précédé. Si elle fut d'abord attachée aux mystères du Verbe fait chair en Jésus, l'humanité souffrante du Christ symbolisée par le sang l'a portée vers la divinité du Christ-Dieu. Il ne lui semble pas qu'elle puisse en découvrir davantage, mais elle aspire à une intimité toujours plus totale : « Changez ma vie en votre vie et ce que je suis en ce que vous êtes. »

Cette ardente prière, Dieu va l'exaucer, et bien au-delà, en la faisant entrer dans son propre mystère, *ce qu'Il est*, le mystère de Sa vie trinitaire.

Le lundi de Pentecôte 1625 — elle a vingt-six ans —,

Marie entend la messe dans la chapelle où elle se rend habituellement :

En un moment mes yeux furent fermés et mon esprit élevé et absorbé en la vue de la très sainte et auguste Trinité, en une façon que je ne puis exprimer. En ce moment toutes les puissances de mon âme furent arrêtées et souffrantes l'impression qui leur était donnée de ce mystère.

Cette impression était sans forme ni figure, mais plus claire et intelligible que toute lumière ; elle me faisait connaître que mon âme était dans la vérité, qui, dans un moment, me fit voir le divin commerce qu'ont ensemble les trois divines Personnes : l'amour du Père, lequel se contemplant soi-même engendre son Fils, ce qui a été de toute éternité et sera éternellement.

Mon âme était informée de cette vérité d'une façon ineffable qui me fait perdre tout mot. Elle était abîmée dans cette lumière. Ensuite elle entendait l'amour mutuel du Père et du Fils produisant le Saint-Esprit, ce qui se faisait par un réciproque plongement d'amour, sans mélange d'aucune confusion.

Voyant les distinctions, je connaissais l'unité d'essence entre les trois Personnes divines, et quoiqu'il me faille plusieurs mots pour le dire, en un moment, sans intervalle de temps, je connaissais l'unité, les distinctions et les opérations dans elles-mêmes et hors d'elles-mêmes. Cette occupation dura l'espace de plusieurs messes. Me ressouvenant de moi-même, je me trouvais à genoux, en la même posture que j'étais lorsqu'elle commença.

(2J 233-236)

À la fin de sa vie, le 8 octobre 1671, dans sa dernière lettre à son fils, Marie reprend ce récit, les cinq heures à genoux hors du temps pendant lesquelles lui fut dévoilé — au vrai sens du mot — ce lien du Père au Fils et du Père et du Fils au Saint-Esprit, « par leur embrassement et mutuel amour, et tout cela avec une netteté et pureté qui ne se peuvent dire » (C 928-932).

Deux ans plus tard, une « deuxième vue sur la Sainte Trinité » se produit :

La première fois, j'étais plus dans l'admiration que dans l'amour et dans la jouissance, mais cette fois, j'étais plus dans la jouissance et dans l'amour que dans l'admiration.

(IJ 204)

Je voyais les communications internes des trois Personnes comme je les avais vues la première fois, mais je fus bien plus amplement instruite de la génération éternelle du Verbe.

Oh ! que cela est ineffable que le Père se contemplant engendre un autre lui-même, qui est son Image et son Verbe ; que cette génération ne cesse point ; que ce Verbe soit égal à son Père en puissance, en grandeur, en majesté ; que le Père et le Verbe par leur amour mutuel et réciproque produisent cet Esprit d'amour qui leur est pareillement égal en toutes choses !

Cette vue est un bien par-dessus tout bien et une connaissance par-dessus toute connaissance, parce que c'est la béatitude de l'âme.

Toutes ces vues me firent comprendre les mystères cachés dans l'Évangile : *In principio erat Verbum*, ne voyant point de termes plus propres pour exprimer ce qui se peut dire de Dieu et de la génération du Verbe que ceux dont l'Évangile se sert.

(IJ 205)

Ce mot : Verbe Éternel, m'est une nourriture qui me remplit sans cesse et un parfum dont mon âme est continuellement embaumée.

(IJ 208)

La troisième vue Trinitaire eut lieu quatre ans plus tard, le 17 mars 1631. Ce fut comme un commentaire

vécu de la promesse du Seigneur affirmant sa présence et celle de son Père en toute âme fidèle. Si, encore une fois, ces expériences vécues par Marie de l'Incarnation nous dépassent, la réalité qu'elle saisit est la nôtre car nous aussi avons été baptisés « au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ».

Un jour, à l'oraison du soir, un soudain attrait ravit mon âme. Lors, les trois Personnes de la très sainte Trinité se manifestèrent de nouveau à elle, avec l'impression des paroles du sur-adorable Verbe Incarné : « *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera ; nous viendrons à Lui et nous ferons une demeure chez lui.* »

(2J 285)

La signification des trois visions successives lui est donnée :

La première fois que je me manifestai à toi, c'était pour instruire ton âme dans ce grand mystère ; la seconde fois, c'était à ce que le Verbe prit ton âme pour son épouse ; mais à cette fois, le Père et le Fils et le Saint-Esprit se donnent et communiquent pour posséder entièrement ton âme...

(2J 286)

L'événement du 17 mars 1631 n'est pas seulement le sommet des grâces extraordinaires vécues par Marie, il marque la clôture de ces « impressions » qu'elle a reçues durant onze années, entre vingt et trente et un ans. Le catéchisme mystique de Marie est achevé. Il pourrait porter comme titre celui d'un livre écrit sur elle, *Du Christ à la Trinité*. Jésus, dans sa vie et sa passion, a été la « voie » qui l'a conduite vers la « vérité » totale du Verbe de Dieu, Fils éternellement engendré du Père, donateur de l'Esprit qui est « vie ».

Sommes-nous étrangers à cette dernière phase du

catéchisme mystique de Marie, à ces dernières irruptions du « grand et suradorable Mystère de la très sainte Trinité » en elle ? La réponse est évidente quant aux circonstances, mais n'oublions pas au prix de quelle fidélité ces leçons divines ont été préparées par elle ! Cependant, nous ne sommes en rien étrangers aux vérités qui lui sont transmises : comme pour toutes les grâces exceptionnelles précédentes, ce qui « s'imprimait » si fortement en elle est ce que nous récitons dans le *Credo*. Celui qu'elle rencontrait dans l'indicible est Celui que nous aussi sommes invités à rencontrer, « en tâtonnant », il est vrai, comme dit saint Paul.

Marie elle-même, dans sa dernière vision, est ramenée — et nous avec — à la promesse de Jésus dans l'Évangile : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, nous viendrons à lui, nous ferons notre demeure chez lui. » Telle est la familiarité à laquelle nous sommes appelés, celle des gens qui partagent le même toit : « Vous êtes la maison de Dieu, le Temple de Dieu... » ne cesse d'écrire l'apôtre Paul aux nouveaux croyants.

La grâce qui nous est offerte par les grands mystiques est de nous faire prendre conscience de notre lien secret et personnel avec chacune des Personnes divines qui habitent et agissent en nous.

Marie de l'Incarnation nous conduit également vers une deuxième grâce : elle nous ramène à la foi de l'Église telle qu'elle s'exprime dans les conciles et à travers une tradition théologique sûre et constante. Les mots dont elle se sert pour traduire ce qu'elle contemple rejoignent ceux de l'Église et, de ce fait, lui donnent la certitude de ne pas être le jouet d'illusions :

Il ne me serait pas possible, quoique je sois une faible créature, de goûter une dévotion en l'air et qui n'aurait du fondement que dans l'imagination.

Le catéchisme mystique de Marie de l'Incarnation est donc terminé avec cette troisième vision de la Trinité qu'elle qualifie elle-même « la plus haute grâce de toutes celles que j'avais reçues au passé, dans les communications des trois divines Personnes ». Les dons exceptionnels cessent lorsque l'âme, « étant unie à la Personne du Verbe, est dans la source qui lui imprime toute vérité et la fait vivre dans ses influences » (2J 412).

Une page se tourne très certainement alors à ce moment. Mais Marie n'est pas encore au milieu de sa vie et son itinéraire spirituel va se poursuivre. Une nouvelle phase commence. Elle n'en sait rien encore.

Elle est toujours à Tours, mais, devenue ursuline, elle entre dans une existence où, au rythme apparemment paisible du noviciat, puis du pensionnat, se mêlent intérieurement obscurités et détresses :

C'étaient des tentations de blasphème, de déshonnêteté, d'orgueil nonobstant ce que je sentais et expérimentais de faiblesses et de pauvretés ; une insensibilité et stupidité ès choses spirituelles, un contresens en mon imagination contre l'agir de mon prochain...

(2J 292)

Le religieux à qui elle se confiait depuis des années est élu prieur près de Toulouse ; c'est une parole de psaume qui, seule, l'aide à sortir de cette épreuve qui durera deux ans :

Un jour, étant prosternée devant le saint sacrement, m'abandonnant à Notre-Seigneur, j'entendis en mon cœur par paroles intérieures ce verset du psaume : Ceux qui sèment dans les larmes récoltent dans la joie...

(2J 295)

La nouvelle page commence ainsi par un feu dépouillant et une douloureuse purification qui préparent en secret un nouvel appel intérieur, mais pour un événement absolument impensable, alors, pour une religieuse : prendre la mer, franchir l'Océan, et cela pour le Canada, un pays dont le nom seul servait d'épouvantail pour les enfants quand on les en menaçait !

Lentement, touche par touche, durant six ans, les événements les plus inattendus viennent concrétiser « cette presse intérieure » incessante que Marie éprouvait. Avec deux autres compagnes, elle est désignée « pour y accompagner dans le pays des Hurons les ouvriers de l'Évangile », les pères jésuites. Le départ de Tours est imminent. Marie raconte elle-même le presentiment qu'elle a de ce qui l'attend :

Il m'arriva une chose qui me dura trois jours avant mon départ. J'eus une vue de ce qui devait m'arriver au Canada. Je vis des croix sans fin, un abandon intérieur de la part de Dieu et des créatures en un point très crucifiant, que j'allais entrer dans une vie cachée et inconnue. Il m'était avis que la Majesté de Dieu me disait, par une insinuante pénétration : « Allez, il faut que vous me serviez maintenant à vos dépens ; allez me rendre des preuves de la fidélité que vous me devez par une correspondance fidèle aux grandes grâces que je vous ai faites. »

(2J 348)

Marie est saisie d'effroi, mais elle acquiesce, et c'est là comme une préface aux trente-trois années qu'elle va vivre à Québec.

La suivre dans ses multiples tâches de fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France, d'éducatrice, de traductrice, de constructeur de deux monastères — le premier ayant été détruit par un incendie —, de chef de garnison également, ayant à nourrir religieuses, « petites sauvageonnes », ouvriers, soldats, assurant une corres-

pondance qui nous laisse pantois, ayant à vivre des contestations avec l'évêque venu de France qui veut imposer une règle de sa composition aux religieuses, tout cela au milieu des guerres et même d'une terrible secousse sismique, il y aurait de quoi écrire un livre « missionnaire » prodigieux !

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est de demander à Marie quels furent les simples chemins de sa sainteté chrétienne après les plus hautes expériences mystiques.

« LA DOUBLE BEAUTÉ DU FILS DE DIEU »

S'émerveiller de Dieu et le lui dire, voilà ce que Marie va vivre au Canada et ce qu'elle enseigne avec une douce insistance à tous ses correspondants — et à Claude, son fils, plus qu'à tout autre. Son simple et grand contentement de Dieu, elle l'exprime en cette phrase : « Je n'ai plus de paroles. Mes oraisons ne sont autres que ces mots : Mon Dieu, mon Dieu, soyez béni, ô mon Dieu. » Et cela quelles que soient occupations et contradictions qui furent, elles aussi, exceptionnelles et continuelles.

Mais cet émerveillement a une source profonde et toujours jaillissante. Si, en effet, Marie a vécu les premières années de sa « conversion » dans l'intimité du Christ en sa Passion, très vite la beauté, la « double beauté » du Verbe, Fils de Dieu et de Jésus, Verbe fait chair, est devenue son plus puissant attrait. « La double beauté du Fils de Dieu » sera sa joie intime que rien ne pourra entamer.

Dans ses lettres du Canada — à sa sœur ou à sa nièce, à son fils ou à des « dames de ses amies » —, elle ne cesse de s'émuvoir de la parole du psaume 44 : « Vous êtes le plus beau des enfants des hommes, la grâce est répandue sur vos lèvres. » Elle trouve son bonheur à l'écrire, elle pense ne pouvoir dire chose plus importante

à ceux qu'elle aime. A son fils qui se plaint de savoir si peu de chose de sa vie intérieure, elle promet de ne rien lui cacher, et dans une très longue lettre, elle livre son secret : « Sur ces paroles du Prophète — Vous êtes le plus beau des enfants des hommes —, une lumière me remplit l'esprit de la double beauté du Fils de Dieu. » Et elle commente, reprenant un verset du psaume 44 :

Vous êtes le plus beau de tous les enfants des hommes, ô mon bien-aimé ! Vous êtes beau, mon cher amour, et en votre double beauté divine et humaine.

(C 318)

Mais cette beauté ne se découvre qu'à celui qui se tourne vers Dieu en toutes circonstances et en toute familiarité : « Hé, pourquoi ne vous familiarisez-vous pas avec un Dieu si bon et si amoureux ? » (C 295) écrit-elle à son fils. Qu'il ne lui objecte pas l'impuissance que chacun constate en soi : « Pour moi, quand je me vois dans cette impuissance, je tâche de me perdre en lui : je fais mon possible pour m'oublier moi-même afin de ne voir que lui » (C 270). À sa sœur, veuve et fort occupée par la boulangerie dont elle doit, seule, assumer la charge, elle tient le même langage tout en l'adaptant aux circonstances :

Dans les occupations que je sais que cause votre négoce, Dieu ne demande pas de vous que vous fassiez de longues oraisons, mais de courtes et qui soient ferventes. Je me souviens que notre défunte mère, quand elle était seule dans son trafic, prenait avantage de ce loisir pour faire des oraisons jaculatoires très affectives. Je l'entendais dans ces moments parler à Notre-Seigneur de ses enfants et de toutes ses petites nécessités. Vous n'y avez peut-être pas pris garde comme moi, mais vous ne croiriez pas combien cela a fait d'impression dans mon esprit.

Je vous dis cela, ma chère sœur, afin que vous l'imitiez, car

c'est un exemple domestique dont nous devons faire plus d'état que de tout autre, et j'estime que c'est ce que notre bon Dieu attend de vous...

On s'accoutume à faire des oraisons jaculatoires qui enflamment le cœur et attirent Dieu dans l'âme ; ainsi de terrestre on devient spirituel, en sorte qu'au milieu des tracas des affaires du monde, on est dans un petit paradis où Dieu prend ses plaisirs avec l'âme et l'âme avec Dieu.

(C 235)

À une amie de Tours qui lui dit les soucis que lui donne sa fille, après lui avoir écrit à ce sujet, Marie recommande instamment ces retours incessants à Dieu : il faut — et il suffit — « que vous entriez en votre cœur et que vous parliez amoureusement à Jésus », et elle continue :

Il faut que cette pratique soit la vie de votre âme, et que vous fassiez ici-bas ce que par la miséricorde de Dieu vous ferez dans l'éternité si vous lui êtes fidèle... Accoutumez-vous aussi à aimer la beauté du Fils de Dieu et à lui faire un hommage perpétuel. Dites-lui souvent ce verset du psaume [elle cite le psaume 44 et en profite pour recommander d'avoir, sous la main, un psautier!]... Tout cela conduit à la pureté du cœur et à étouffer les petites vanités et autres semblables défauts qui sont les ennemis de la demeure de Dieu.

(C 357)

En même temps, dans ces mêmes lettres, nous la découvrons surchargée de besogne, ayant encore « six-vingts », (soit 120) autres lettres à faire avant le départ du navire emportant le courrier, et parfois écrivant « enfermée dans un coffre à cause du froid » (C 320) !

Son fils lui demande des éclaircissements sur son intimité continuelle avec Dieu et il se livre à un

affectueux chantage pour en savoir plus long (« Vous m'avez abandonné autrefois... »). Elle lui livre alors le contenu de ce qu'elle nomme si souvent son « amoureuse familiarité avec Dieu » ou encore sa « privauté », c'est-à-dire cette intimité toute simple :

Les sujets les plus ordinaires de cette privauté sont les attributs divins, les vérités de l'Écriture sainte tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, particulièrement celles qui regardent les maximes du Fils de Dieu, son souverain Domaine, et l'amplification de son Royaume.

(C 317)

N'est-ce pas la vie chrétienne ramenée à ses vérités fondamentales? Ainsi la vie de Marie a toujours été faite d'un entrelacement incessant de son regard émerveillé sur Dieu et de sa présence aux hommes : aux crocheteurs et rouliers de l'entreprise Buisson à Tours succèdent maintenant soldats et « filles du Roy » envoyés pour peupler la Nouvelle-France où, dit-elle, parmi « les honnêtes gens, il vient beaucoup de canaille de l'un et de l'autre sexe », pires que les Iroquois. Et elle ne cesse de se battre contre l'eau-de-vie que les Français donnent aux Indiens en échange de leurs fourrures, le grand Colbert et ses intendants laissant toute liberté à ce trafic!

CE MOT : « DIEU »

Marie avait connu dès 1626 une première source d'émerveillement : la beauté de la perfection de Dieu en lui-même. Elle resta, dit-elle, plus d'un an sous l'impression de la « grandeur immense et infinie de la Majesté de Dieu ». Par une chance inespérée, une lettre de l'époque

même nous est parvenue. Elle était adressée à son directeur spirituel, Dom Raymond de Saint-Bernard. Cette lettre, elle en a évidemment oublié la teneur lorsque, vingt-huit ans plus tard, elle relate cet événement à son fils, comme elle ne sait pas davantage où se trouve une relation écrite en 1633 à ce propos. Ces documents ne furent retrouvés et rassemblés qu'après sa mort. Mais la concordance des textes de 1626, 1633 et 1654 montre à quel point la vie de Marie fut marquée par la grandeur et la beauté de Dieu — ce qu'elle nomme Sa Majesté —, paroles qui gardent, aujourd'hui encore, une véritable vertu de contagion.

La citation est longue, mais comment l'élaguer ? À un regard pressé, elle risque d'apparaître comme une succession d'enthousiasmes ! La réalité est bien différente. Chacune de ces perfections que Marie attribue à Dieu exprime et rejoint la plus rigoureuse théologie élaborée presque depuis ses origines par les chercheurs de Dieu. Ces théologiens — saint Thomas d'Aquin en tête — savent qu'ils ne trahissent pas l'unité absolue de Dieu quand ils le disent Un, Vrai, Beau, Bon, Éternel. Cette multiplicité d'idées correspond à l'unique être de Dieu, trop riche pour être exprimé à travers une seule réalité : Dieu qu'aucune division ne peut amoindrir, Dieu qui nourrit l'intelligence, Dieu qui attire l'amour. C'est à cette lumière qu'il faut lire ce qu'écrivit Marie dans sa lettre de 1626 :

Mon âme, se voyant comme absorbée dans la grandeur immense et infinie de la Majesté de Dieu, s'écriait : « Ô largeur, ô longueur, ô profondeur, ô hauteur infinie, immense, incompréhensible, ineffable, adorable ! Vous êtes, ô mon grand Dieu, et tout ce qui est n'est pas, qu'en tant qu'il subsiste en vous et par vous. Ô éternité, beauté, bonté, pureté, netteté, amour, mon centre, mon principe, ma fin, ma béatitude, mon tout ! »

Mais, à peine cette magnificence de Dieu exprimée, Marie rejoint la deuxième acquisition de la théologie à la recherche de Dieu : reconnaître qu'Il dépasse tout ce qu'elle peut dire de Lui. Tout ce qu'on peut savoir de lui est dépassé. Et, dit saint Thomas d'Aquin, « cette ignorance même est la suprême approche de Dieu ». Dans une langue admirable, Marie poursuit :

Mon esprit était rempli de tant de nouvelles lumières qu'il était offusqué et ébloui, s'il faut ainsi parler, de la grandeur de la Majesté de Dieu. Ce qui lui était montré auparavant par une véritable affirmation, il ne le pouvait plus voir que dans la négation, et par-dessus tout cela il voyait ce grand Dieu comme un abîme sans fond, impénétrable et incompréhensible à tout autre qu'à lui-même. En quelque lieu que je me trouvasse, à quelque occupation que je fusse appliquée, je ne me pouvais voir qu'absorbée et abîmée dans cet Être incompréhensible, ni regarder les créatures que de la même manière. De sorte que je voyais Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu, et cette infinie majesté était à mon égard comme une grande et vaste mer qui, venant à rompre ses bornes, me couvrait, m'inondait et m'enveloppait de toutes parts...

Je ne pouvais comprendre comme les hommes oublient si facilement celui dans lequel ils sont, et par lequel ils vivent et subsistent.

Huit ans plus tard, en 1633, elle relate le même événement mais donne des détails concrets sur son environnement d'alors, qui montrent à quel point, pour elle, splendeur de Dieu et compassion du prochain s'unissent et s'appellent l'une l'autre :

L'offense faite contre cette divine bonté me touchait si fort que quelquefois, voyant une troupe d'hommes assemblés qui blasphémaient son nom, ou qui disaient des paroles sales, je m'allais mettre avec eux afin qu'ils cessassent en me voyant, puisqu'ils étaient si misérables que d'oublier

celui qui est présent à tout. Cela me touchait fort de ce qu'ils se taisaient pour moi, chétive créature, et de ce qu'ils ne le faisaient pas pour Dieu.

Quand ils étaient à table, c'était là qu'ils faisaient encore beaucoup de péchés ; et moi, pour les en empêcher, j'allais manger avec eux. J'étais là, toute seule, avec douze ou quinze hommes, auxquels selon les occasions, je parlais de Dieu ou, quand ils n'y étaient pas disposés, je leur disais quelque chose indifférente pour les récréer, aimant mieux en tout cela me captiver que de les voir offenser Dieu.

Je connaissais plus dans ce Dieu de Majesté qu'on ne peut dire et écrire. Toutes ses perfections qu'on nomme, ce n'est point cela. Il faut perdre tous mots et tous noms et se contenter de dire : « Dieu ! Dieu ! Ah ! Vous êtes Dieu et grand Dieu ! » Ce mot, Dieu, demeura gravé en mon âme, en sorte qu'elle ne savait plus que cela.

(IJ 178)

Au terme de son itinéraire, Marie nous confie l'état où elle reste définitivement fixée :

Mon âme est demeurée dans son centre qui est Dieu, et ce centre est en elle-même, où elle est au-dessus de tout sentiment. C'est une chose si simple et si délicate qu'elle ne se peut exprimer. On peut parler de tout, on peut lire, écrire, travailler, et faire ce que l'on veut, et néanmoins cette occupation foncière demeure toujours, et l'âme ne cesse point d'être unie à Dieu.

(IJ 234)

« LES MAXIMES DE L'ÉVANGILE »

Marie elle-même a souligné l'importance des maximes de l'Évangile (6). En 1648, elle les livre à son fils, au

(6) Dans le langage courant de l'époque, le mot *maxime* ne signifie pas quelque pensée lapidaire, mais bien plutôt *les règles de conduite essentielles*.

moment où il va être ordonné prêtre. Et elle les met au premier rang avant même « son amoureuse familiarité et privauté avec Dieu » (C 317). Elles sont pour elle une entrée dans la vérité de Dieu qui veut des âmes qui lui ressemblent en voulant imiter Son Fils. Ainsi Marie de l'Incarnation, à sa manière, rejoint l'hymne à la charité que saint Paul propose aux Corinthiens : la charité patiente, bonne, qui ne s'enfle pas, espère tout, supporte tout... Et cet hymne — tout comme les Béatitudes — est le portrait même de Jésus. Voici donc, numérotées par Marie elle-même, ces maximes :

I. Étant accusée d'avoir fait quelque faute, ne s'en point excuser, encore qu'on soit innocente ; et n'accuser point ceux qui les auraient faites pour se décharger, si ce n'est qu'il y aille de la gloire de Dieu, au jugement de qui il appartient.

II. Veiller sur son esprit et sur son cœur pour ne se point laisser surprendre à dire des paroles plaintives et exagérées, lorsqu'on pense être ou qu'on est en effet offensé, choqué, rebuté et humilié, soit de paroles, soit par des actions.

III. Ne rien dire à sa louange, ni ravalier autrui tacitement ou apparemment lorsqu'il est loué de quelqu'un, ou qu'il est question, selon l'ordre de la charité, de le louer et d'en dire du bien.

IV. Fuir l'émulation et la jalousie des biens et des satisfactions d'autrui, soit intérieures, soit extérieures, mais plutôt s'en réjouir, et s'estimer indigne d'en posséder autant.

V. S'exercer à une pieuse et charitable affection envers ceux pour qui l'on a de l'antipathie naturelle ; prendre innocemment leurs actions et juger de leurs intentions selon l'ordre de la charité.

VI. S'exercer à un esprit de patience envers le prochain, selon les maximes prescrites dans l'Évangile.

VII. Travailler au retranchement des tendresses sur soi-même, et des réflexions superflues sur ce qui pourrait donner de la peine.

VIII. Travailler tout de bon à la douceur intérieure et

extérieure et à la mansuétude et humilité de cœur conformément à l'Évangile.

IX. Ne prendre pas de l'ombrage volontairement, ni de la défiance pour de petites apparences, et ne point s'en laisser aller à l'inquiétude.

X. Souffrir avec amour et douceur les douleurs du corps et les afflictions de l'esprit, les humiliations et les mortifications de la part de Dieu et du prochain.

XI. Mortifier certains petits appétits, inclinations et penes naturelles en tout ce qui se pourra, sans faire tort au spirituel et corporel.

XII. Obéir avec fidélité aux mouvements et inspirations de Dieu, et en tout ce que dessus suivre l'obéissance et la direction du Père spirituel.

(C 342)

Dans son élan, elle ajoute sans l'affecter d'un chiffre une treizième maxime : ne pas disserter sur les vertus, imiter Jésus-Christ, pratiquer ce qu'il a dit :

Notre divin Sauveur et Maître s'est fait notre cause exemplaire, et afin que nous le puissions plus facilement imiter, il a pris un corps et une nature comme les nôtres. Ainsi en quelque état que nous soyons, nous le pouvons suivre... Voilà la dévotion qui me soutient, sans laquelle je croirais bâtir sur le sable mouvant.

(C 373)

Et celle qui a vécu les expériences mystiques les plus hautes livre, dans une grande simplicité de cœur, la clé de sa vie et celle du discernement spirituel :

Je n'aurais jamais cru, mon très cher fils, que la vie la plus sublime consiste en cela, si je n'en étais assurée par une voie que je ne puis écrire sur ce papier : car dans l'apparence il y a des temps d'extase et de ravissement qui

sembleraient être quelque chose de plus sublime ; mais non. Notre Jésus, sa Sainte Mère, et les saints Apôtres nous sont des témoins fidèles du contraire. Quoique toutes ces choses soient bonnes et saintes quand elles proviennent de l'esprit de Dieu, ce n'est rien en comparaison des susdites vertus ni des dispositions intérieures de grâce dont j'ai parlé, et qui sont toute ma vie, ma force et mon soutien.

(C 343)

Ainsi plus que les extases et visions, les simples et exigeantes paroles de l'Évangile sont la source d'une paix que rien ne peut ébranler — et ceci est le testament spirituel de Marie de l'Incarnation :

Il y a seulement deux choses où l'âme trouve son compte : la première est la pratique des maximes de l'Évangile, ou du moins un effort continuel pour les pratiquer. L'autre est la douce familiarité avec Dieu, de l'entretenir, et, s'il faut ainsi parler, de s'égayer avec lui...

(C 341)

Dieu chérit infiniment les âmes paisibles et pacifiques et il se plaît à leur parler au cœur.

(C 306)

Madeleine Delbrêl

« Le bal singulier
de notre obéissance »

Rien ne ressemble moins à la vie de Madeleine Delbrél que le cours lent et paisible d'une rivière heureuse telle que certains de ses écrits pourraient le suggérer. C'est plutôt l'image d'un oued méditerranéen qui vient à l'esprit, avec ses crues généreuses qui inondent et fertilisent toute une vallée, mais aussi avec ses longs mois de sécheresse. Seul, alors, un mince filet d'eau sourd à travers les cailloux et les sables ; seul il affleure visible, mais il révèle les nappes d'eau insoupçonnées qui coulent dans les profondeurs du sol.

C'est peut-être à ces cheminements souterrains que Madeleine pensait lorsqu'elle citait ces lignes de Valéry :

*Ces jours qui te semblent vides
Et perdus pour l'univers,
Ont des racines avides
Qui traversent les déserts.*

C'est en tout cas à cette lumière que nous pouvons déchiffrer les aspects si contrastés de sa vie. Or, jusqu'à la parution du précieux livre de Christine de Boismar-

min (1), nous ne possédions que des morceaux choisis, mais éparés, sur la vie de cette femme incomparable. Nous qui l'avions connue pouvions certes évoquer ses yeux, son sourire, l'inflexion de sa voix quand elle s'animait ou lisait un texte, mais la profondeur de la nappe d'eau vive souterraine nous échappait.

Maintenant, nous pouvons comprendre à quel point Madeleine Delbrêl a été l'un de « ces guides des temps nouveaux » qu'elle évoquait dans sa dernière conférence, un mois avant sa mort. Elle pensait alors à Jean XXIII, à Paul VI, et demandait justement la grâce de les reconnaître (2).

Laisant de côté l'aspect « missionnaire » de Madeleine et ses intuitions sur le monde mouvant d'aujourd'hui, je voudrais chercher ce qui, en elle, soutenait ses élans et ses affirmations, ce en quoi elle est un guide pour notre temps.

Lorsque Madeleine, avec deux amies, arrive à Ivry en 1933, elle a trente ans. Jusqu'alors, sa route tenait plutôt du zigzag. Zigzags topographiques par les déménagements de ville en ville avec son père, employé des chemins de fer. Déménagements entraînant une scolarité assez fantaisiste. Zigzags religieux aussi :

Si des gens exceptionnels m'avaient donné de sept à douze ans l'enseignement de la foi, d'autres gens non moins exceptionnels me donnèrent ensuite une formation contradictoire. A quinze ans, j'étais strictement athée et je trouvais chaque jour le monde plus absurde (3).

(1) Christine de Boismarmin, *Madeleine Delbrêl — Rues des villes, chemins de Dieu. 1904-1964*. Présentation de Jacques Loew. Nouvelle Cité. 1985, 207 pages.

(2) Madeleine Delbrêl, *Nous autres, gens des rues. Textes missionnaires*. Introduction de Jacques Loew. Postface de Louis Augros. Le Seuil, 1966, p. 318.

(3) *Nous autres*, op. cit. p. 309.

Le milieu athée dont elle parle ici, tout imprégné des espoirs du xx^e siècle naissant, était celui de gens cultivés et sceptiques : l'un d'eux se disait volontiers le légat de Montaigne sur la planète !

Jeune fille, Madeleine est une adolescente « lyrique et grave » ; elle désire être pianiste, puis se dirige vers les Beaux-Arts, écrit des poèmes, suit des cours de philosophie en Sorbonne et danse éperdument. A dix-neuf ans, ses proches la considèrent presque fiancée à un garçon de grande valeur, mais celui-ci entre chez les dominicains.

Cet événement la bouleverse, mais il n'est pas question pour elle de chercher Dieu comme consolateur ! Cependant, son esprit rigoureusement attaché au réel ne peut éluder la question face à ses amis croyants et au don total de cet homme pour un être invisible. Alors, écrit-elle, sa pensée « se métamorphose » :

Si je voulais être sincère, Dieu, n'étant plus rigoureusement impossible, ne devait pas être traité comme sûrement inexistant. Je choisis donc ce qui me paraissait le mieux traduire mon changement de perspective. Je décidai de prier. Depuis, lisant et réfléchissant, j'ai trouvé Dieu ; mais, en priant, j'ai cru que Dieu me trouvait et qu'il est la vérité vivante, et qu'on peut l'aimer comme on aime une personne (4).

Depuis plusieurs années déjà, Madeleine est fixée à Paris. En 1926, elle est entraînée par l'abbé Lorenzo, vicaire de sa paroisse, dans le scoutisme, où sa joie, ses capacités d'invention font merveille. Attirée par le service des plus pauvres, elle décide alors d'être assistante sociale. Mais l'abbé Lorenzo ne l'entraîne pas

(4) Madeleine Delbrël, *Ville marxiste, terre de mission*, Le Cerf, coll. « Rencontres », 1957, p. 251. Deuxième édition augmentée d'une correspondance, coll. « Foi vivante », Paris, 1970, 270 pages.

seulement à être disponible aux autres. Il l'aide à approfondir sa foi, surtout à « découvrir » l'Évangile, et l'Évangile lui fait découvrir que la vie chrétienne n'est pas solitaire, mais communautaire. Finalement cet Évangile la mène, avec ses deux amies très proches, à Ivry : au-delà d'un centre paroissial à créer, elles veulent surtout vivre à la manière de la première communauté décrite dans les *Actes des Apôtres*. Cette vie communautaire et ouverte à tous aura par la suite, dans la vie de Madeleine, une importance majeure et de plus en plus affirmée.

De 1933 à 1939, Madeleine et ses amies découvrent cette ville ouvrière d'Ivry, ses quarante mille habitants, le drapeau rouge qui flotte sur la mairie, les chrétiens qui représentaient la souche primitive d'Ivry repliés sur eux-mêmes. Progressivement, elles ressentent l'exigence d'être davantage simple présence au milieu de tous.

Puis la guerre arrive... Madeleine est chargée de la direction des services sociaux de l'ensemble du canton : exode de populations, découverte de logements qu'elle appelle « homicides », conditions de travail déplorables. Elle rédige des rapports, mais elle est surtout au premier rang des initiatives à promouvoir.

À la Libération, les dirigeants communistes reprennent la mairie d'Ivry, mais le maire lui demande de continuer son travail. Elle restera encore un an à son poste. Des liens, une confiance réciproque se nouent.

En 1943, le livre des abbés Godin et Daniel, *France, pays de mission ?* avait lancé un cri d'alarme. Quelques prêtres, des évêques découvrent la coupure qui existe entre l'Église et le monde du travail. Sur ce point, Madeleine a une avance de dix ans et une expérience que nul autre ne possède : elle participera aux recherches de l'Église de France durant vingt ans. Elle est de plus en plus appelée, écoutée, mais aussi harcelée et déchirée par les tensions et les contradictions qui existent tant au sein de l'Église de France que du monde

ouvrier. En 1957, elle publie son livre *Ville marxiste, terre de mission*. Durant toutes ces années, son influence sur la vie de l'Église en France fut diffuse mais considérable. Elle fut l'une des premières à engager un dialogue vrai mais sans concession avec les marxistes et fut mêlée au grand débat sur la Mission et les prêtres ouvriers. Elle sut garder en tout un sens de l'Église inébranlable.

Ajoutons enfin qu'elle fut l'une des premières à inventer ou à réinventer, avec le groupe de ses amies et compagnes, une forme de vie laïque qui allait ensuite prendre tant d'importance dans l'Église. Autour de Madeleine, Suzanne, Hélène, les trois premières arrivées à Ivry, d'autres jeunes femmes sont venues, animées d'un même désir : « Être des parcelles de l'Église vivante », des vies rassemblées au nom de Jésus-Christ et que rien ne sépare de ceux qui les entourent dans le quartier. Leur nombre augmentant, elles essaient à Longwy, puis en Côte-d'Ivoire, en Algérie : Madeleine verra ainsi son horizon s'ouvrir à des situations nouvelles et à de nouveaux « prochains ».

D'où cet appel continu de Madeleine, au nom de l'Évangile, de se dégager, de rompre les amarres, de garder un cœur libre, non alourdi.

[Être] le petit bout de cellule qui se promène, qui va ici, qui va là... qui n'est rien en soi...

C'est ainsi qu'elle décrit le petit groupe de vie commune dont elle fait partie et qu'elle appelle sa « famille » (5).

(5) Les équipes de Madeleine Delbrël continuent : la plus ancienne, celle où elle a vécu, se trouve toujours au 11, rue Raspail, à Ivry. Les textes écrits pour sa communauté sont regroupés dans *Communautés selon l'Évangile*, Le Seuil, Paris, 1973, 189 pages.

Nous menons une vie de voyage en traversant toujours l'endroit où on se trouve...

Ce que nous avons emporté doit tenir dans le plus petit des sacs à dos...

Nous sommes sans détermination, sans définition...

Notre vie peut filer comme un petit bout de n'importe quoi jusqu'au bout du monde (6).

« UN ÉLAN DE SOUMISSION À LA VÉRITÉ »

Un mot qui résiste à toute tentative pour le déloger se présente à mon esprit pour dire qui était Madeleine : une femme libre.

La liberté a toujours exercé chez elle une véritable séduction. Elle en est éblouie, mais elle lui donne cependant sa place exacte, protégeant ainsi de toute malfaçon cette si précieuse liberté :

La liberté est un bien si éblouissant que nous arrivons à compter aveuglément sur elle pour nous délivrer. Mais elle ne le peut pas. Elle reste fille de la vérité. Cela pour moi n'est pas du tout objectif et intellectuel, c'est un fait vivant (7).

Une phrase de saint Paul s'applique étonnamment à ce que Madeleine suggère. Au milieu des vifs reproches que l'apôtre est obligé d'adresser aux Galates inconsistants, il leur rappelle : « Votre course partait bien : qui a entravé *votre élan de soumission à la vérité* ? » (*Galates*, 5, 7).

Un élan de soumission à la vérité : tel est exactement le dynamisme de la liberté en Madeleine ; ce qu'il y a de

(6) Inédit.

(7) Inédit.

plus intérieur et de plus personnel en elle s'élançe vers ce qu'elle a choisi librement un jour et ne cesse de vouloir non moins librement chaque jour : la vérité absolue, Dieu.

Nous sommes enfermés dans un élan irrésistible... devant le Dieu qui nous attend, devant le Dieu que nous verrons (8).

D'autres mots viennent sous sa plume, presque synonymes : *obéissance, volonté de Dieu, disponibilité*. Tous procèdent du même élan. Avec *liberté* et *vérité*, ils forment un tout indissociable, unis par la même rigoureuse logique : ils sont en elle des « faits vivants » qui jaillissent, toujours spontanés, toujours neufs, à la rencontre des événements.

Quand Madeleine en parle, elle dit qu'ils sont « chemin de Dieu », « conducteurs » vers Dieu — au sens d'un fil électrique —, « chargés de Dieu », « chargé de ce que le monde ne peut extraire de lui-même » (9). Jamais « l'obéissance à la volonté de Dieu » ne sera à ses yeux une règle ayant valeur par elle-même et que l'on vit vaille que vaille parce que l'on s'y est un jour engagé.

Lorsque, à l'âge de vingt ans, après avoir prié, Madeleine a cru « que Dieu la trouvait et qu'il est la vérité vivante et qu'on peut l'aimer comme on aime une personne (10) », elle en a été « éblouie » et le restera toute sa vie. Mais ce Dieu auquel sa liberté se soumet a pris un visage, et, mieux qu'un visage, il a pris un corps, est devenu chair : c'est le Christ, le Christ de l'Évangile. C'est là qu'intervint dans la vie de Madeleine le père Lorenzo : « Il a pour moi, dit-elle, fait exploser l'Évangile. »

(8) Madeleine Delbrêl, *La Joie de croire*. Préface de Jean Gueguen. Avant-propos de Guy Lafon. Le Seuil, 1968, p. 47.

(9) Inédit.

(10) *Ville marxiste*, p. 252.

Et cette explosion — elle l'indique clairement elle-même — comporte non pas deux temps successifs, mais comme deux phases :

L'Évangile est devenu, non seulement le livre du Seigneur vivant, mais encore le livre du Seigneur à vivre (11).

L'abbé lui a fait découvrir — première phase — « l'amitié du Christ », une amitié nullement réservée à quelques privilégiés, mais offerte à tous :

Ainsi s'ouvrait devant chacun de nous ce nouveau chemin fait de lumières indiscutables. On restait libre sans doute de s'engager ou non sur le chemin de l'Évangile... Mais, brusquement, cette liberté ne semblait pouvoir servir qu'à marcher côte à côte, cœur à cœur, tête à tête avec le Seigneur ; corps à corps aussi, pourrait-on dire, car ce chemin de lumière jaillissait sans cesse du mystère eucharistique et sans cesse y replongeait (12).

Alors, dans la liberté de ce choix, apparaît la lumière d'une vie nouvelle :

Le livre de la vie du Seigneur est fait pour devenir le livre de notre propre vie (13)...

Quoi qu'il fasse, le chrétien doit le faire à la manière du Christ, avec un cœur modelé sur celui du Christ, obéissant à toutes les prescriptions du Sermon sur la montagne (14).

Il faut citer ici les deux pages extraordinairement fortes et profondes publiées dans *La Joie de croire* (15) :

(11) *La Joie*, p. 52, note.

(12) *Id.*, p. 57.

(13) *Id.*, p. 52, note.

(14) *Communautés*, p. 92.

(15) *La Joie*, p. 31.

L'Évangile n'est pas fait pour être lu, mais pour être reçu par nous... Nous assimilons les paroles des livres. Les paroles de l'Évangile nous pétrissent, nous modifient, nous assimilent pour ainsi dire à elles...

Soumission, obéissance deviennent alors des reflets du visage et des gestes du Christ, des échos actuels de ses paroles, entraînant certes une dépossession de soi : « Celui qui veut être mon disciple, qu'il renonce... » Mais, dans cette dépossession même, nous ne sommes pas laissés à l'abandon et Madeleine l'expérimente :

Quand c'est le moment, un moment imprévisible, nous avons, pour vivre et agir, une lumière sans défaillance : l'Évangile de Jésus-Christ, tel que l'Église nous le commente et nous le donne (16).

Que l'on remarque bien les derniers mots : « L'Évangile de Jésus-Christ, tel que l'Église nous le commente et nous le donne. » Pour Madeleine, en effet, l'Église est liée à l'Évangile autant que l'Évangile à Jésus-Christ :

C'est l'Église seule qui a garde de l'Évangile ; c'est elle qui nous le donne ; elle a le droit constant de veille à l'interprétation qui nous en est donnée publiquement, (17).

Soumission à l'Évangile, obéissance à l'Église sont pour Madeleine inséparables : elle sait, elle « sent » pourrait-on dire, les attitudes non conformes à l'Évangile, et, quand il le faut, elle les dénonce. Jamais elle n'accepte d'opposer Évangile et Église : le Christ ne se divise pas.

Car l'Évangile ne nous appartient pas, c'est nous qui

(16) *Id.*, p. 48.

(17) *Ibid.*

lui appartenons : nous ne devons « rien lui ajouter, rien lui retrancher », nous ne pouvons pas le « retoucher », nous n'avons pas à en faire « des sortes d'éditions spéciales, avec un certain tri pour ceux-ci, et un autre tri pour ceux-là (18) ». L'Évangile appartient au Seigneur et, tel quel, à tous les hommes.

Dieu, le Seigneur Jésus, l'Évangile, l'Église... Tout au long de cette route que parcourt la liberté de Madeleine dans son élan de soumission à la vérité, quelqu'un est partout présent : le prochain.

Pour désigner l'amour qui nous porte vers lui, un mot a été forgé dès les premiers jours du christianisme : la charité, la plus haute des vertus, dit l'apôtre Paul. C'est la « soumission simple et prompte aux paroles et aux exemples de Jésus » qui va engager la liberté de Madeleine vers cet abîme, « le grand abîme de la charité ».

Jamais elle ne remplacera ce mot « charité » par un autre plus au goût du jour, moins décrié dans les milieux qui lui opposent, non sans raison souvent, la « justice » ; elle-même a souffert des « œuvres de bienfaisance », des hardes données aux « pauvres », de sa conscience qu'on rassure à bas prix, mais elle ne craint pas d'affirmer : « Aucune justice ne peut se dispenser de la charité. » Ce mot, pour Madeleine, est irremplaçable :

Par toute une part d'elle-même la charité est mystère ; elle vient de Dieu et retourne à Dieu (19).

[Elle est] comme un viaduc reliant d'une seule arche Dieu et les hommes : on ne peut la diviser comme un aller-retour. Elle est une (20).

L'amour du prochain n'est pas un moyen de l'amour de Dieu. Il est un état où l'amour de Dieu nous met. Si nous ne

(18) *Id.*, p. 59.

(19) Inédit.

(20) *La Joie*, p. 163.

sommes pas dans cet état, c'est que nous n'aimons pas Dieu... C'est un amour neuf, droit, venant de Lui et allant droit aux autres (21).

On le voit, nous sommes toujours dans l'ordre de l'élan : avec Dieu, la liberté s'est muée en « soumission à l'amour » et avec les hommes en « charité », mais la source est toujours la même, le Christ :

On n'apprend pas la charité, on fait peu à peu sa connaissance, en faisant la connaissance du Christ.

C'est la foi du Christ qui nous rend capables de charité ;

c'est la vie du Christ qui nous révèle la charité ;

c'est la vie du Christ qui nous montre comment désirer, demander, recevoir la charité,

c'est l'esprit du Christ qui nous rend vivants de charité, agissants de charité, féconds de charité (22).

Quand Madeleine soumet sa liberté à Dieu, elle ne fixe aucun préalable : de même, quand il s'agit du prochain, c'est « tout homme vivant sur la terre » (23).

À cause de cette universalité de l'amour qui est véritablement sa vocation propre, elle ne veut pas se spécialiser à une seule catégorie de personnes ou à un seul type d'actions. Elle, si chaleureuse en amitié, prête à donner sans compter si quelqu'un est en peine, refuse pourtant de se laisser annexer ou immobiliser par quiconque :

Nul, même l'ami le plus cher, n'a le droit de me rendre indisponible pour n'importe quelle personne plus éprouvée ou aussi éprouvée. Ce droit, ni ma famille spirituelle, ni ma famille naturelle ne l'ont davantage (24).

(21) Inédit.

(22) *La Joie*, p. 82.

(23) *Id.*, p. 180.

(24) Inédit.

Une liberté faite pour aimer, telle est la liberté dont se réclame Madeleine ; si elle nomme cet amour « charité », c'est pour lui donner son vrai nom, son ampleur chrétienne théologique où Dieu et tout homme sont unis. Il est significatif que le poème intitulé *Vive la liberté* consacre 38 lignes sur 40 à cette « charité » dont elle détaille les aspects, la liberté intervenant seulement en deux lignes, mais deux lignes qui donnent la clé de ses comportements et de ses choix :

Nous sommes libres de toute obligation
mais totalement dépendants d'une seule nécessité : la
charité (25).

Si la même pensée revient sans cesse sous sa plume, c'est parce qu'elle est pour elle non seulement la règle d'or de sa vie, mais ce qui lui permet de distinguer le chrétien de tout autre, et de le situer, dit-elle, comme un être « insolite » :

Non seulement dépendant de Dieu mais souverainement
libre, par la volonté de Dieu (26).

Cette dialectique a fait de Madeleine un être pleinement vivant et pleinement souple, laissant Dieu aller jusqu'au bout. Pour les trente ans de sa « conversion », elle écrit ces quelques lignes retrouvées à sa mort, dix ans plus tard, dans son missel :

JE VEUX CE QUE TU VEUX
SANS ME DEMANDER
si je le peux

(25) *La Joie*, p. 180.

(26) *Id.*, p. 122.

SANS ME DEMANDER

si j'en ai envie

SANS ME DEMANDER

si je le veux

29 mars 1924

29 mars 1954

« Je veux ce que tu veux », les deux libertés se rejoignent : Madeleine est libre de la liberté même de Dieu.

LE « SERVICE » DU REGARD

Si une phrase de saint Paul exprime ce qu'était le libre élan de Madeleine Delbrël, une autre pensée de l'Apôtre, toujours aux mêmes incorrigibles Galates (nos ancêtres les Gaulois!), en dit l'aboutissement : « Que votre liberté ne tourne pas à l'égoïsme, mais, par la charité, mettez-vous au service les uns des autres » (*Galates*, 5, 13).

Comment la liberté de Madeleine se traduisait-elle « en service », dans le quotidien de sa vie ? À cela, la biographie écrite par Christine de Boismarmin répond excellemment, et presque à chaque page. Mais, au-delà des multiples « services » qui ont tissé la vie de Madeleine, à quel « service » a-t-elle été appelée particulièrement ?

Ici, de nouveau, un mot s'impose à moi : le « service » du regard. Quel fut, quel est le regard de Madeleine sur les personnes, les événements, sur les joies et les peines — et les douleurs — de notre vie ?

La liberté-charité qui s'originait en Dieu donnait à Madeleine un regard tendre, confiant, mais pas le moins

du monde naïf ou prêt à « avaler » n'importe quoi : elle était gasconne, ne l'oublions pas ! Quelque chose passait en elle de la bienveillance de Dieu qui sait, comme dit le psaume, « de quoi nous sommes faits ».

Cette tendresse souriante devenait contagieuse et se communiquait à la demeure où elle habitait avec ses amies. Toutes étaient inséparables, formant une unité, chacune restait elle-même, gardant ses diversités. Tel était le 11, rue Raspail, « le 11 » comme on disait. Il faut relire le chapitre du livre de Christine, *La Rue Raspail*, où les gens les plus disparates se rencontraient, étaient heureux ensemble, où tout paraissait simple : M. Durand, ancien professeur à Centrale, ancien ingénieur principal des aciéries de la Marine, et Jacquot, pensionnaire à l'hospice d'Ivry et dont l'âge mental ne dépassait guère dix ans, mais aussi toute une tribu italienne qui vendait de la charcuterie sur les marchés, des antifascistes qui avaient dû fuir l'Italie. Et Luigi, et Tata-Lou, le premier guéri d'une dépression par le chant, la seconde semi-clocharde devenue petite dame proprette...

Ce sont là des *fioretti*, mais ce n'est pas le plus important. Davantage l'est pour nous ce témoignage d'un membre de la tribu italienne, si savoureux et si expressif :

Franchement, il y avait beaucoup de choses qui nous séparaient : elle est une croyante, moi, je suis un... un païen comme on dit. Mais on avait beaucoup de choses qui étaient semblables, parce qu'elle se mettait à notre portée, parce que c'était une femme qui ne s'en croyait pas... Une femme qui aime tout le monde et comprend tout le monde, elle se mettait en somme dans notre peau, elle s'intégrait à nos problèmes, d'ailleurs c'est dans cette mesure-là que tu les comprends, les problèmes ! Si tu restes en dehors, tu ne les comprends pas : faut que tu viennes dans la panade pour essayer de voir, la panade, d'où elle vient. Et puis, elle

faisait tout tellement naturellement que tu ne te sentais pas obligé envers elle. Des amis avaient besoin : elle plaquait tout, elle foutait le camp.

Et de fait, en plein drame, Madeleine était partie plusieurs jours dans le midi de la France avec cet Italien à la recherche de membres de sa famille.

Un autre témoignage, d'un style tout différent, exprime la même réalité :

Grâce à elle, j'ai existé pour un de mes semblables, avant d'exister dans ma conscience.

La pénétrante efficacité de son regard venait de ce qu'elle dépassait en chacun, très naturellement, les apparences :

Peu de différences tiennent en face de ce titre commun de fils de Dieu : les distinctions sociales vacillent. Les catégories de valeurs humaines deviennent fragiles.

Comme à la radioscopie on voit disparaître sur l'écran les vêtements, les muscles, tout ce qui n'est pas l'essentiel d'un organisme, ainsi devant ce nom de fils de Dieu, tout disparaît de ce qui n'est pas notre parenté théologique (27).

Cette liberté agile qui s'élançait vers Dieu et déposait son vouloir entre les mains de Dieu (plus exactement dans le cœur du Christ) va également à la rencontre des mille et une occupations de la vie quotidienne. Là aussi nous est proposé un apprentissage du regard, mais comme il s'agit de ce à quoi nous refusons habituellement toute grandeur, Madeleine n'hésite pas à employer le mot « extase » : « l'extase de vos Volontés ». Une extase, bien sûr, qui n'a rien d'extati-

(27) *Id.*, p. 43.

que, mais qui rejoint le sens littéral de ce mot : sortir de soi pour voir au-delà des apparences, et contempler dans « nos minuscules devoirs les étincelles du vouloir de Dieu » :

Nous sommes tous des prédestinés à l'extase,
 tous appelés à sortir de nos pauvres combinaisons,
 pour surgir, heure après heure, dans votre plan.
 Nous ne sommes jamais de lamentables laissés-pour-compte,
 mais de bienheureux appelés,
 appelés à savoir ce que vous attendez à chaque instant de nous :

la pelote de coton à reprendre, la lettre à écrire,
 l'enfant à lever, le mari à dérider,
 la porte à ouvrir, le récepteur à décrocher,
 la migraine à supporter :

autant de tremplins pour l'extase,
 autant de ponts pour passer de notre pauvre,
 de notre mauvaise volonté,
 au rivage serein de votre bon plaisir (28).

Chaque journée est un « mystère reçu, chaque matin, des mains de Dieu », et, « si nous avons un peu de foi, nous aurions envie de nous agenouiller devant notre journée chrétienne » (29).

Ici revient l'image du fil conducteur chargé d'électricité :

Nous sommes « chargés » d'énergie sans proportions avec les mesures du monde : la foi qui culbute les montagnes, l'espérance qui nie l'impossible, la charité qui fait flamber la terre (30).

(28) *Id.*, p. 128.

(29) *Id.*, p. 138.

(30) *Ibid.*

Il nous arrive de rêver de vivre « en vraie grandeur » la passion du Christ. Or...

... ce qui vient, ce sont les patiences... ces petits morceaux de passion, dont le métier est de nous tuer tout doucement pour votre gloire, de nous tuer sans notre gloire (31).

Ces patiences, ce peut être l'autobus qui passe plein ou le lait qui se sauve, ou la fatigue plein nos jambes, « de toutes petites peines » (32). Mais, surtout :

C'est le dégoût de notre ration quotidienne,
et le désir nerveux de tout ce qui n'est pas à nous.
Ainsi viennent nos patiences en rangs serrés ou en file indienne et elles oublient toujours de nous dire qu'elles sont le martyre qui nous fut préparé (33).

Peut-être Madeleine devine-t-elle que, par ces patiences et ces martyres de la vie quotidienne, nous sommes préparés avec sagesse et sans que nous y pensions aux plus grandes souffrances et à la mort :

C'est la vie qui nous prépare à mourir... petitement ou grandement
selon les jours,
Quelquefois sans nous faire du tout de mal,
D'autres fois en nous disloquant de douleur... (34).

Car la manière de Madeleine de dire les réalités spirituelles sans emphase, ses images légères comme une dentelle, son humour, sa pudeur aussi risquent de cacher la place du glaive de douleur dans sa vie, la place qu'elle donne à la Croix.

(31) *Id.*, p. 131.

(32) *Id.*, p. 142.

(33) *Id.*, p. 131.

(34) *Id.*, p. 135.

Elle a des capacités de rebondissement prodigieuses, même en pleine maladie, mais sa vie est aussi traversée de moments d'obscurité, de peur, de doute. Que ces ruptures soient crises de confiance en soi, tentations, combat contre les forces des ténèbres ou simplement maladies, la vie de Madeleine en est jalonnée :

L'Espérance, comme la Foi, est un bien d'aveugle... On ne la trouve que dans le noir et à pleins bras (35).

Sa biographie permet de pressentir les déchirements qui la firent souffrir, l'épuisement physique et nerveux qu'ils provoquèrent.

Souffrances nées d'événements mondiaux, telles les répressions et les guerres qui marquèrent cette époque en France et hors de France, en Espagne, en Hongrie, telle, aux États-Unis, l'exécution des époux Rosenberg ; souffrances suscitées par les mesures interdisant le travail des prêtres ouvriers ; épreuve familiale sans fin due au véritable chantage que son père organise vis-à-vis des siens ; incertitudes au sein même du groupe dont elle est responsable. Nous sommes là sur un autre plan que celui des petites peines quotidiennes, mais son regard reste fondamentalement le même.

« Il y a souffrance partout où il y a conversion », écrit-elle. Elle relève la phrase écrite par le père de Foucauld le jour même de sa mort . « Quand on peut souffrir et aimer, on peut beaucoup, on peut le plus qu'on puisse au monde. » Ces mots, commente-t-elle, sont une réponse à ce qui, dans notre temps, « rougit d'un christianisme où il faut souffrir et être compté pour peu de chose » (36).

Sans la Croix, nous resterions des « étrangers à l'Évangile », mais la Croix est inséparable de la joie :

(35) *Ville Marxiste*, p. 214.

(36) *La Joie*, p. 37.

Sauver le monde, ce n'est pas lui donner le bonheur, c'est lui donner le sens de sa peine et une joie que nul ne peut lui ravir (37).

Toute appartenance à Dieu sera traversée par une lame à double tranchant : la joie et la Croix. Madeleine ne veut escamoter aucune des deux au profit de l'autre. Les séparer, ce serait devenir « des faux-monnayeurs ». La Croix est souvent difficile à reconnaître, elle est toujours un mystère :

Elle est voilée par quelque chose qui, pour nous, lui enlève sa forme, ses proportions, ses mesures. Ou elle paraît être faite par des prodiges d'incohérence, ou elle vient nous contraindre à des contraires... (38).

Il arrive qu'elle nous écrase jusqu'à nous forcer « de hurler et de nous débattre », et cependant « la tension de tout engagement chrétien s'explique par la Croix, se résout dans la Croix. C'est notre équilibre normal de chrétien » (39). Madeleine sait que la Croix fait partie de l'Évangile et de la liturgie : « Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la Croix. » C'est pourquoi « la Croix n'est facultative ni pour le monde, ni pour nous. La Croix acceptée et la Croix prise sont la part majeure de notre travail (40) ».

Sachant reconnaître la présence de son Dieu en toutes choses, elle ajoutait : « Il n'y a pas de peine de hasard » (41).

Pris entre l'élan de sa liberté et celui de sa soumission à l'Évangile, entre la joie et la Croix, entre l'amour filial

(37) *Nous autres*, p. 121.

(38) *La Joie*, p. 118.

(39) *Id.*, p. 162.

(40) *Nous autres*, p. 120.

(41) *La Joie*, p. 141.

envers Dieu et l'amour fraternel aux hommes, le regard de Madeleine s'établit en un point d'équilibre, de sur-équilibre faut-il dire. Mais cette vocation est la mission même du chrétien (que Vatican II rappellera avec insistance et clarté), mission qui motivera tous ses gestes et toutes ses rencontres. Plus qu'une imitation, un prolongement du Christ.

En juin 1964, quelques mois avant sa mort, parlant à des prêtres, elle leur disait, condensant toute la pensée de sa vie :

Sachons savoir que la foi ne nous rend pas « mieux » que les autres... Elle ne nous dégage d'aucun devoir humain, mais nous donne un travail, une fonction, une mission qui est *pour* le monde et n'est pas *du* monde.

Elle nous donne pour mission de mettre dans le monde l'amour même de Dieu avec des « manières humaines », des « façons d'être humaines » : celles du Christ. Elle nous charge de réaliser dans le monde une sorte d'engagement temporel de l'éternel amour de Dieu (42).

Un personnage de la crèche provençale, un santon, ravissait (quel autre mot trouver ?) Madeleine : la sainte Ravie ! Brave femme, un peu simplette, ébahie, elle a évidemment oublié d'apporter le moindre cadeau à l'enfant Jésus, alors que tous les autres défilent les mains pleines ! Mais cela ne la trouble pas, toute livrée qu'elle est à l'admiration de ce qui l'entoure. Madeleine la prie en lui demandant ce qu'elle désire le plus ardemment, un regard qui « reconnaît ».

Sainte Ravie,
fais-nous reconnaître Dieu,
là où se trouve la vie d'un homme.

(42) *Id.*, p. 190.

... obtiens-nous de reconnaître l'Histoire sainte
dans ce qui se passe tous les jours
... permets qu'avec les événements du temps,
nous fassions des événements éternels (43).

Et finalement, Madeleine en est sûre, le regard de la Ravie donnera tout leur poids aux cadeaux des autres personnages. Car ce regard est, en définitive, une véritable liturgie, « la liturgie des sans-office », toujours, partout possible, surtout là où elle est le plus nécessaire puisque Dieu y est oublié, la rue, le métro, le café du coin :

Le café n'est plus alors un lieu profane,
ce coin de terre qui semblait vous tourner le dos.
Nous savons que, par vous, nous sommes devenus
la charnière de chair,
la charnière de grâce
qui le force à tourner sur lui,
à s'orienter malgré lui,
en pleine nuit,
vers le Père de toute vie.
En nous, le sacrement de votre amour s'opère.
Nous nous lions à vous avec toute la force de notre obscure
foi,
nous nous lions à eux avec la force de ce cœur qui bat par
vous,
nous vous aimons,
nous les aimons,
pour qu'une seule chose soit faite avec nous tous (44).

(43) *Id.*, p. 215.

(44) *Id.*, p. 195.

PRIER, CROIRE, COMME ON RESPIRE

Prier, « vouer » en plein monde un temps à Dieu, est-ce une utopie ? La réponse de Madeleine est nette, formulée selon la logique habituelle de son regard :

Qu'un Dieu tout-puissant, alors qu'il veut être aimé, donne à ses enfants une vie où ils ne puissent pas l'aimer n'est pas concevable (45).

Ainsi nous est livrée l'orientation fondamentale : prier, c'est aimer. Et si, chrétien des rues, on ne peut prier « comme dans un monastère, il n'en résulte pas pour autant qu'il ne faille pas prier, il en résulte qu'il faut prier *autrement*, et c'est cet *autrement* qu'il faut découvrir » (46).

De même que Madeleine, sans autre engagement que celui de son baptême, se veut appelée à « annoncer publique l'Évangile », elle veut, de même, que sa prière soit « à titre officieux une fonction publique ».

Prélever du temps dont le seul but est d'être offert à Dieu signifie, pour elle, deux choses : l'une que Dieu est « préféré », l'autre que, « aujourd'hui, prier, c'est le plus grand bien que l'on puisse porter au monde » (47). Elle sait que le monde a besoin de rédemption, et que la rédemption demande, entre autres « sacrifices », l'effort de la prière. Réaliste, elle sait bien que prier est toujours et pour tous un rude exercice :

Être complètement présent à Dieu, totalement réceptif à lui,
n'équivaut pas à un repos

(45) *Id.*, p. 198.

(46) *Id.*, p. 199.

(47) *Id.*, p. 202.

Prier pour de bon ce n'est pas se reposer sur un livre ou penser vaguement à Dieu. Prier c'est un travail immense, rude,
qui met en chantier tout nous-même (48).

En 1964, l'année même de sa mort, elle donne la clé de sa pensée :

Il faut *croire* que nous n'aurions même pas en nous le désir de pouvoir prier, si ce désir n'était déjà un don de Dieu qui, comme tous les dons de Dieu, est fait pour lui revenir en « action de grâce » (49).

Le *pourquoi* de la prière étant fixé, restent le *comment* et le *où* prier :

Si un chrétien sait qu'il doit prier en certains lieux — Jésus priait dans le Temple —, il doit savoir aussi qu'il peut prier partout (50).

Madeleine est cependant sans illusions sur les restrictions que les circonstances de notre temps font subir à la prière : l'entassement des villes, le manque d'espace dans les logis sont des obstacles certains. Elle sait également par expérience que « professions libérales ou travail salarié dévorent le temps » (51). A la comparaison de la prière « respiration de l'âme » (malgré sa banalité, « peu d'images sont aussi expressives », dit-elle), elle en ajoute une autre qui la rend plus actuelle : celle de l'asphyxie que créent le manque d'espace, l'écrasement du temps. Et cependant :

... il faut toujours prier, comme on ne cesse de respirer, comme notre respiration s'adapte à ce que nous faisons. Il

(48) *Communautés*, p. 158.

(49) *La Joie*, p. 218.

(50) *Id.*, p. 203.

(51) *Id.*, p. 205.

n'y a pas de vrai conflit entre l'activité et la prière ; ce qui nous menace d'asphyxie, c'est l'agitation, parce qu'elle nous « coupe le souffle ». Chasser l'agitation de notre vie semble au moins aussi important que les temps de prière (52).

Toujours prier, toujours respirer, c'est-à-dire : greffer notre prière sur les « fibres vivantes de notre vie ». Madeleine revient à sa certitude de départ :

Dieu n'a pas pris soin de nous créer pour permettre ensuite que nous soyons, par rapport à lui, des asphyxiés.

Pour échapper à l'asphyxie, il faut « découvrir les prises d'air de notre temps et nous en servir » (53).

Ces prises d'air, multiples, quelles sont-elles ? Celles des priants de toutes les époques, mais que Madeleine réinsère dans les circonstances concrètes d'aujourd'hui :

Aménager des puits de prière, *regarder d'avance* [c'est Madeleine qui souligne] les menus espaces disponibles, repérer les moments les plus possibles ; reconnaître ceux qui pourront le mieux ravitailler les heures où notre foi, notre espérance, notre charité semblent s'user, s'épuiser (54).

A côté de ces « actes éclairs de prière », il faut aussi donner à la prière « *son temps* » : « Sans y mettre le temps, *il n'y a pas* de prière vivante », et elle applique à la prière le mot de Jean XXIII : « Donner du temps au temps. » En précisant que ce n'est pas la durée du

(52) *Communautés*, p. 162.

(53) *La Joie*, p. 205.

(54) *Id.*, p. 223-224.

temps qui donne une garantie à la prière, mais ce qu'elle appelle sa « valeur ».

Le « temps » de prière a une valeur variable : les minutes se chiffrent tantôt en anciens francs, tantôt en nouveaux. Qu'il en faille peu ou beaucoup le temps de prière a sa pleine valeur :

- quand j'y sacrifie à Dieu moi et ce qui est mien (non ce qui est les autres et ce qui est aux autres) ;
- quand elle est sacrifice de toute l'Église et, avec celui de toute l'Église, celui du Christ. (La prière, c'est accomplir une fonction du Corps du Christ sous l'impulsion de son Esprit) ;
- quand elle est un sacrifice pour tous (55).

La nécessité de ces prises d'air fortement soulignées reste la certitude de foi fondamentale, l'ordre même de Jésus : « Veillez donc et priez en tout temps » (*Luc*, 21, 36). Pour l'homme actuel qui n'est maître ni de ses horaires ni de ses travaux, il faudra donc vouloir prier partout.

Sur ce point, sa réflexion est capitale et précieuse, car elle confirme l'unité de vie que Madeleine propose, une vie toujours polarisée par la rencontre du vouloir de Dieu :

Il faut avoir la foi dans la possibilité de prier toujours, car ce n'est que croire à la présence du Seigneur qui est avec nous partout et « tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ». C'est croire qu'il ne nous laissera jamais seuls, à la condition que se renouvelle sans cesse notre volonté de « faire toujours ce qui lui plaît » (56).

Que l'on remarque bien la phrase : « *Que se renouvelle sans cesse notre volonté de faire toujours ce qui lui*

(55) *Id.*, p. 222.

(56) *Communautés*, p. 162.

plaît. » Prier toujours, partout, ce ne sont pas des réalités surajoutées mais l'expression du libre élan de soumission à la vérité. Comme une boussole dont le pôle est ce vouloir de Dieu, ainsi la prière au milieu de toutes les contraintes :

La « présence de Dieu » ne nous arrache pas au déroulement de notre vie quotidienne, mais le Seigneur, préparant avec amour ce déroulement heure par heure, nous donne un nouveau rendez-vous dans chaque circonstance, à l'intérieur de chaque chose que nous avons à faire. Il y est présent avec nous, vivant avec nous pour accueillir toutes choses, agissant avec nous pour faire de chaque chose un acte qui cherche à accomplir sa volonté (57).

Le point d'insistance est net : il ne porte pas sur le *contenu* de la prière, mais sur cet apprentissage de Dieu rencontré partout parce que toujours présent dans tous les gestes qui nous sont demandés par notre existence même.

Dans les dernières pages d'*Alcide* (58), qui traitent justement de la prière, Madeleine ne dit que cela, et elle y met tout son esprit :

Si tu crois que le Seigneur vit avec toi, partout où tu as la place de vivre, tu as la place de prier.

Si tu vas au bout du monde, tu trouves la trace de Dieu : si tu vas au fond de toi, tu trouves Dieu Lui-même.

Pour qui cherche Dieu comme Moïse, un escalier peut tenir lieu de Sinäi.

Mon Dieu, si vous êtes partout, comment se fait-il que je sois si souvent ailleurs (59) ?

(57) *Ibid.*

(58) *Alcide. Guide simple pour simples chrétiens*, Le Seuil, coll. « Livre de vie », 122 pages tirées à part de *La Joie de croire*.

(59) *La Joie*, p. 265-266.

Cette prière semble-t-elle trop solitaire, celle d'un ermite qui aurait choisi le métró ? Ce serait une erreur, et le mystérieux Alcide en est prévenu :

Si tu aimes le désert, n'oublie pas que Dieu lui préfère les hommes.

Pour trouver Dieu, il faut savoir qu'Il est partout mais savoir aussi qu'il n'y est pas seul.

Madeleine prie aussi réellement et fortement unie à la foule qui l'entoure que fortement et réellement unie à Dieu, car elle sait que Dieu, infiniment plus réellement et fortement encore, « a pitié de cette foule », comme Jésus à la multiplication des pains.

Mais, là encore, il ne faut pas se tromper : ce qui donne à la prière une dimension universelle n'est pas le bain de foule, c'est d'être toujours « relié à la prière de l'Église, à ce qui est devenu la prière du Christ (60) », en particulier à « la messe, le sacrifice du Christ » qui est « le nécessaire constant de notre vie » (61).

Ici encore apparaît en Madeleine l'unité de la vie dite spirituelle et de la vie tout court, de l'action et de la prière autour de leur centre unique, le Christ :

Nous devons quitter le *je*, le *moi*, pour dire *nous*. C'est dans le Christ, avec lui, par lui, que nous prions. La prière d'un chrétien est *la* prière du Christ. De la prière du Christ, aucun homme mort, aucun vivant n'est exclu. Elle dit le *nous* le plus totalitaire qui puisse être (62).

(60) *Id.*, p. 210.

(61) *Id.*, p. 211.

(62) *Id.*, p. 219.

UNE THÉOLOGIE DE LA DOCILITÉ ACTIVE

Comme l'Évangile dont il se réclame — « Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout » (*Jean*, 17, 1) —, le propos de Madeleine Delbrêl est simple dans sa formulation : ne rien ajouter ni retrancher à cet amour qui aime tout homme, toujours, partout et va jusqu'au bout du partage de notre vie (63).

Facile à exprimer, facilement oublié, ce message est ô combien difficile à vivre ! « Impossible aux hommes », serions-nous tentés de dire, comme les Apôtres le disaient à propos de la pauvreté ; de fait, c'est bien un renoncement sans fin qui est proposé. Mais Jésus répond : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » D'où cette question : comment, en quoi le « possible à Dieu » a-t-il joué pour permettre à Madeleine de vivre — ou de tenter de vivre — ce qu'elle s'était proposé ? Et d'y persévérer... ?

Pour ceux qui ont connu personnellement Madeleine, une source permanente d'étonnement surgit : comment un être si contrasté a-t-il pu arriver à une si réelle et rigoureuse unité ? En cherchant à répondre à cette interrogation, peut-être serons-nous placés sur la piste des ressources insoupçonnées que Dieu met à la disposition de ses amis fidèles.

Aidés par les souvenirs et les réflexions des amis les plus proches de Madeleine, tentons de déceler à qui Dieu avait affaire avec elle et en quoi elle fut soutenue par Lui.

Une amie de Madeleine, aussi intuitive qu'elle, disait : « Son originalité si riche, une fois mise au service

(63) Cf. *La Joie*, p. 163.

de l'originalité de Dieu, faisait d'elle un être extraordinairement unique. »

Une autre la décrit comme une personnalité pleine d'apparentes contradictions. Artiste, imaginative, poète ; cette fantaisie qui, lorsqu'elle était jeune, pouvait aller jusqu'à l'excentrique, s'accompagnait d'un réalisme extrêmement précis, soucieux du moindre détail, capable d'une analyse fouillée du réel. Elle était tout à la fois sensible, vulnérable à toute souffrance, et d'une force incroyable dans les épreuves. Compatissante et exigeante, lucide et faisant confiance, elle remettait debout n'importe qui. Un jeune garçon qui faisait pas mal de bêtises raconte qu'il ne pouvait pas venir la voir lorsqu'il sentait qu'il ne pourrait pas lui mentir !

On remarqua encore un contraste saisissant entre l'engagement de tout elle-même dans des actions menées avec opiniâtreté, sa volonté inflexible d'aller jusqu'au but et, en même temps, une sorte d'abandon paisible lorsqu'elle ne peut aller plus loin. Déchirée intérieurement, certes, elle l'était parfois, mais elle ne se sentait pas un droit au désespoir :

Le chrétien est paisible parce qu'il attend de Dieu avec une confiance « increvable » ce pour quoi il travaille avec toutes ses forces et que ses forces ne peuvent réaliser. C'est à Dieu qu'il demande que sa volonté soit faite, de Dieu qu'il attend que son règne arrive. La prière est pour lui l'énergie de l'action (64).

Et voici une contradiction plus angoissante encore : Madeleine est immergée dans un monde qu'elle voit naître et grandir loin de l'Église. Comment allier la liberté (et le devoir) de dire aux responsables de cette Église ce qu'elle, Madeleine, sait, dont elle est le douloureux témoin, et la soumission à des décisions

(64) *La Joie*, p. 123.

venues de loin et qui semblent ignorer cet univers en gestation.

Comment donc, ainsi pétrie de tant d'éléments disparates, Madeleine a-t-elle accédé à une réelle unité de vie ? Qu'est-ce qui lui permet de ne pas être cassée dans son dynamisme, devant des échecs apparemment définitifs, après avoir investi tout elle-même, forces, santé, prière, et le poids de sa tendresse et de ses heures, de jour et de nuit ?

Une première explication fait appel à la rigueur logique de son esprit et de sa foi : face aux oppositions, non seulement elle supprime le « ou » (ou ceci, ou cela), mais aussi le « et ». Là où nous mettons des juxtapositions, elle oriente vers une synthèse, vers l'unité. Elle refuse le mal, le faux, mais elle y cherche la part de vérité qui leur donne une apparente consistance. En elle les contraires s'harmonisent et s'épaulent, s'organisent en fonction d'un absolu qui dynamise et tempère tout son être, car le regard qu'elle porte sur les gens et sur les événements va au-delà de leur vie terrestre et les rejoint dans leur devenir éternel.

Cette logique suppose un centre : Dieu qui est, dit-elle, un « réel ». C'est à partir de Lui qu'elle refusera de choisir, par exemple, entre le réalisme de l'adoration de Dieu et la réalité de ceux qui sont là, tels qu'ils sont. Elle prendra du temps pour prier, dans un café autant que dans une église ; elle prendra du temps pour parler avec celui qui se trouve en face d'elle, chez elle ou dans le même café. Pour elle, ce n'est pas l'un *et* l'autre, mais l'un est une raison supplémentaire de faire l'autre. Plus elle adore Dieu, plus elle découvre de nouvelles raisons d'aller plus loin dans l'accueil et l'amour du frère, et ce frère, à son tour, la renvoie à Dieu.

À la manière de Thérèse de Lisieux, non seulement elle « choisit tout », mais elle se dispose à vivre pleine-

ment ce « tout » dans ses exigences concrètes, à la merci des circonstances.

Mais comment Dieu, centre et base de la pensée et de l'action de Madeleine, va-t-il de son côté lui porter secours ? L'aider à unifier contrastes et contradictions en elle et autour d'elle ? L'apparente aisance de Madeleine dans les circonstances imprévues et difficiles de sa vie témoigne d'une assistance de Dieu, mais laquelle ?

Répondre en bloc en invoquant l'action de l'Esprit Saint ne risque guère l'erreur, mais ne mène pas très loin... Sauf si l'on y regarde de plus près ! En effet, d'une manière constante, la tradition chrétienne a médité longuement une célèbre prophétie d'Isaïe. Celle-ci annonçait la venue de Celui sur lequel l'Esprit même de Dieu reposerait, le comblant de la plénitude de ses dons :

Un rameau sortira de la souche de Jessé
 Un rejeton jaillira de ses racines :
 Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur,
 Esprit de sagesse et d'intelligence,
 Esprit de conseil et de force,
 Esprit de science et de piété,
 Et il sera rempli de l'esprit de crainte du Seigneur.

(*Isaïe*, 11, 1)

Durant plus d'un demi-millénaire, cette prophétie avait nourri l'espérance juive. Aussi l'Église des Apôtres et des premiers chrétiens a-t-elle reconnu sans hésitation en Jésus l'accomplissement de cette attente : sur lui, en effet lors du baptême par Jean-Baptiste, l'Esprit est descendu « au-delà de toute mesure » (*Jean*, 3, 34).

Le soir de la Résurrection, Jésus communique son Esprit aux Apôtres en leur disant : « Recevez mon Esprit. » Mais le jour de la Pentecôte, c'est sur tous ses

disciples rassemblés que le Christ glorifié envoie son Esprit, faisant désormais d'eux un seul corps, son propre corps, l'Église. Source de tous les dons, l'Esprit se répandra chez les chrétiens en de multiples secours intérieurs si magnifiquement exprimés dans la liturgie de Pentecôte :

Viens Saint-Esprit d'Amour
 Envoie-nous du ciel
 Un rayon de ta lumière.
 Source de tous les dons,
 Clarté intérieure, viens.
 Dans le travail, Toi la détente,
 Dans la fièvre, la main apaisante,
 Dans la peine, une force tendre.
 Assouplis nos raideurs,
 Notre froideur, réchauffe-la,
 Redresse nos faux pas...

Dans une expérience séculaire et vivante, la théologie et les saints reconnaîtront dans ce qu'ils nommeront « les Sept Dons de l'Esprit Saint » ces forces diversifiées données par Dieu. Certes, le plus humble chrétien, dès son baptême, porte déjà en lui tous ces dons, mais à l'état de germe, pourrait-on dire. S'il est fidèle à cette motion, à cet élan intérieur, ces dons deviennent de plus en plus, en lui, comme des antennes capables de mieux capter les intentions de Dieu sur lui et une force pour s'y conformer avec joie et souplesse.

Car la foi, l'espérance et la charité qui sont la base même de l'être chrétien — ainsi que les grands dynamismes qui régissent les comportements de l'homme droit — ne vont pas sans combats, ni peines, ni chutes. Les dons de l'Esprit Saint, eux, vont lui apporter aisance, grâce, et dans le naturel et dans le surnaturel. Le chrétien alors, selon la comparaison classique, n'avance plus à son seul rythme humain, celui du rameur

dans sa barque, mais au rythme de Dieu, comme le voilier poussé par le vent. Grâce à ces dons, il peut mener de front « la prudence du serpent et la simplicité de la colombe », l'indignation et la douceur, la faim de la justice de Dieu et l'acceptation du silence de ce même Dieu devant le mal. Non pas dans un tiède équilibre autour d'un plus petit commun dénominateur ni sur un sentier à mi-pente, mais sur une ligne de crête entre deux abîmes.

Or, ces situations vertigineuses, Madeleine les connaît : non seulement elle les vit, mais elle les décrit, quand elle parle du chrétien marchant entre deux abîmes, « entre l'abîme mesurable des rejets de Dieu par le monde et l'abîme insondable des mystères de Dieu ». Et elle ajoute :

Si notre force majeure est la passion de Dieu, nous quitterons, sans même nous en apercevoir, les routes dangereuses ; la voie qui nous restera ouverte sera vertigineuse, mais elle sera sans danger, plus exactement, le danger sera sans proportion avec notre force... Nous apprendrons que nous marchons sur la ligne médiane où le bord de ces deux abîmes se rencontrent (65).

Aussi Madeleine, absolument inclassable dans nos catégories habituelles, conformiste ou anticonformiste, droite ou gauche, etc., rejoint-elle parfaitement, sans y penser, la théologie des Sept Dons. Elle sait, en outre, et par expérience que si les dons sont « donnés », il faut les recevoir, y « consentir » (comme dit saint Augustin), et que cela n'est pas sans efforts de l'homme. Elle consacre à cette pensée un de ses poèmes les plus personnels, *Aisance* (66).

Tel ce violoniste tzigane, il faut travailler beaucoup

(65) *Nous autres*, p. 232.

(66) *La Joie*, p. 129.

d'abord, pour pouvoir jouer ensuite dans la joie la musique de Dieu et donner à Dieu la possibilité de nous envahir :

Ceux qui l'écoutaient n'auraient jamais pu deviner
que ce chant était difficile ;
que longtemps il avait fallu
suivre les gammes
briser ses doigts,
laisser les notes et les sons
s'enfoncer dans les fibres de sa mémoire.

S'il avait longtemps travaillé pour posséder
la science de la musique,
c'est la musique qui maintenant
le possédait,
qui l'animait,
qui le projetait hors de lui-même
comme un enchantement sonore.

Et le poème s'achève par cet appel, le désir...

... d'étendre sur notre coin du monde
parmi le travail, la hâte et la fatigue,
l'aisance de l'éternité.

Relire la vie de Madeleine à la lumière des Sept Dons de l'Esprit Saint tels que l'expérience et la sagesse de l'Église les décrivent, est-ce mettre l'Esprit en cage et Madeleine en compartiments ?

Loin de là ! Chacun de ces dons traduit, au contraire, la libre et inventive magnificence de Dieu envers celui qui a pris au sérieux le « Tu aimeras ». Ils permettent de mieux discerner la part de Dieu dans les actions de Madeleine en même temps que la fidélité rigoureuse qui permet à celle-ci d'être ensuite guidée et menée par Dieu.

L'Église a établi dans sa tradition comme une hiéerar-

chie entre les dons qu'énumère Isaïe, et vu une correspondance de chacun d'eux avec les Béatitudes que nous enseigne Jésus, Béatitudes que Madeleine aimait méditer. Cette correspondance paraîtra-t-elle insolite ou artificielle, étonnera-t-elle certains? Elle nous conduit cependant à une vérité aussi bien psychologique que spirituelle : les Béatitudes préparent aux dons autant qu'ils en sont le fruit.

Le don de crainte. Il y a donc, et en premier lieu, le don de crainte, un nom qui a fâcheuse réputation! Les exégètes de la Bible — et la Bible elle-même —, les théologiens, les saints ont beau expliquer en quoi consiste la « crainte de Dieu », cela ne passe pas! Ces quelques lignes audacieuses du cher abbé-cardinal Journet nous éclaireront-elles?

Même en Jésus il y avait la crainte. Ce n'était pas celle d'offenser Dieu, il était lui-même tellement, tellement dans la lumière! Mais la crainte de sa nature humaine, toute tremblante. Personne n'a vu Dieu comme Jésus voyait Dieu, alors il sentait la distance entre le fini et l'infini, la fragilité de sa nature humaine devant la nature divine. Le don de crainte était merveilleux dans le Sauveur Jésus. C'est sa forme la plus pure (67).

En nous aussi, le don de crainte fait pressentir « l'immensité » sans limites de Dieu véritablement Dieu, ce Tout-Autre immensément bon, mais cette grandeur même pose à l'homme une question : quelle fidélité obéissante sera jamais capable de s'approcher de lui? Et pourtant, combien, en vérité, elle reste tout aimante, cette crainte mise en nous pour chasser de

(67) Cette citation et celles qui vont suivre sur les dons de l'Esprit Saint s'inspirent de notes prises lors d'une retraite prêchée par le cardinal Journet à Ecogia, en 1946.

notre cœur ce qui entrave son ouverture à Dieu : il ne suffit pas de dire « Seigneur, Seigneur », mais on veut répondre à son merveilleux appel. Cette douce crainte est la perspicacité de l'amour.

Un minuscule épisode raconté par Madeleine en dit plus long à ce propos que toutes les considérations théoriques. Par bonheur, une lettre d'elle à une amie nous en restitue toute la saveur :

Il y a une quinzaine d'années, oui, ma chère, pas davantage, j'étais allée à une réunion sérieuse, grave et tout le reste. Certains participants dont j'étais devaient se retrouver à un repas.

Au moment de partir pour ce repas, je dois changer de blouse ; celle que j'ai n'est pas propre.

Cinq minutes doivent se passer... Et *je me trouve* fouillant farouchement le grenier pour trouver un chemisier jaune laissé par une amie et dont il semblait décidé depuis toujours que je devais le mettre.

Me prenant en flagrant délit d'acte « gratuit », je me faisais subir un interrogatoire en règle et découvris avec une fureur vraiment comique que « quelque chose » en moi souhaitait plaire à l'un des invités du déjeuner. Du coup tout fut fini entre le chemisier et moi... de même entre moi et l'invité (68) !

Mais nous pouvons être certains, même si elle ne le dit pas, que Madeleine sut être charmante et de bonne compagnie avec tous, « l'invité » compris, par la liberté intérieure qu'elle venait de se donner. Et elle conclut :

Si on refuse de satisfaire un désir à cause de Dieu — par désir de Dieu, par désir de préférer Dieu —, on le glorifie par l'Espérance qui est le plus grand et le plus fort de nos désirs, un désir venu tout vif de Dieu même.

(68) Inédit.

Ainsi le don de crainte, car c'est bien lui, affine ses discernements, équilibre ses comportements ; il ne se confond pas avec le scrupule, mais nous montre les sottises — plus encore que le mal — dont nous sommes toujours capables ; il nous dévoile nos manques d'égards envers la merveilleuse vérité de Dieu.

Quand on craint ainsi, par amour, de s'éloigner de Dieu en s'attachant aux choses d'un instant, on tend à se dépouiller, à s'appauvrir du provisoire, mais on s'enrichit de ce qui demeure. C'est pourquoi à ce don est liée la Béatitude si paradoxale que Jésus révèle à ses disciples, sur la montagne : « Bienheureux les pauvres car le Royaume des Cieux *est* à eux. »

Certes, Madeleine ne s'y trompe pas :

Être pauvre, ce n'est pas intéressant. Tous les pauvres sont bien de cet avis.

Ce qui est intéressant, c'est de posséder le Royaume des Cieux, mais seuls les pauvres le possèdent (69).

Quelques mois plus tard, elle approfondit sa réflexion :

Car c'est un prix exorbitant, le prix de la pauvreté ! Elle s'achète de tout ce qui n'est pas le Royaume des Cieux... Alors nous serons agiles, et devenus à notre tour des paraboles, parabole de la perle unique, minuscule, ronde et précieuse, pour laquelle on a tout vendu (70).

Le don de piété. Alors que le don de crainte nous met en face de l'infini de Dieu, le don de piété regarde Dieu comme *Père* :

(69) *La Joie*, p. 41.

(70) *Id.*, p. 86.

Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption des enfants dans lequel nous crions : *Abba!* Père!

(*Romains*, 8, 15)

Vénérer Dieu comme Père, à cause de sa tendresse et de sa splendeur, parce qu'Il est l'origine de tout, Lui sans origine, fait regarder ensuite toute création comme fille de Dieu, comme « fraternelle ». L'Évangile est tissé de ce mot « Père », puisque l'œuvre de Jésus est de révéler « son Père et votre Père », et saint Paul en tire la conséquence :

À cause de cela, je fléchis les genoux devant le Père, de qui tire son nom toute paternité dans les cieux et sur la terre.

(*Éphésiens*, 3, 14).

Déjà, du seul point de vue humain, la piété filiale comporte une véritable noblesse d'âme, et nous savons combien Madeleine l'a vécu avec son père selon la chair ce drame familial qui dura trente ans et dont le dénouement fut signe et réponse de la tendre paternité de Dieu :

Dieu a bien voulu me donner vingt-quatre heures où mon père fut ce qu'il était jadis et où nous nous sommes retrouvés (71)...

Mais quand on emploie les mêmes termes pour les faire passer de nos paternités terrestres à celle de Dieu :

... on franchit un abîme et l'on donne à chaque mot comme un sens de vertige pour qu'il puisse toucher Dieu... Quand

(71) *Madeleine Delbrêl*, p. 132.

je reconnais Dieu comme le principe en moi de la vie de la grâce, je lui donne le nom de Père. Mais quel nom de Père (72) !

Madeleine a voulu vivre en Jésus cette filiation. Elle l'a expérimentée en son cœur et la chante avec son âme de poète :

Jésus en tout n'a pas cessé d'être le Fils.
En moi il veut rester lié au Père. Doucement lié,
dans chaque seconde,
balancé sur chaque seconde comme un liège sur l'eau.
Doux comme un agneau devant chaque volonté de son
Père (73).

Et, ayant conscience que rien ne peut, même au milieu du monde, la séparer de son Père, elle ajoute :

Le monde où il me laisse pour y être avec moi
ne peut m'empêcher d'être avec Dieu ;
comme un enfant porté sur les bras de sa mère
n'est pas moins avec elle
parce qu'elle marche dans la foule (74).

Ainsi elle rattache tout naturellement ce don de piété à la Béatitude des doux qui lui est liée : « Bienheureux les doux, ils posséderont la terre. »

Dans un admirable passage où elle médite comment doivent vivre les chrétiens, « petits devant Dieu et devant les hommes », elle écrit :

La loi du Christ ne peut être vécue que par des cœurs humbles et doux. C'est la douceur et l'humilité qui sont

(72) Journet (*cf.* note 67).

(73) *La Joie*, p. 133.

(74) *Id.*, p.107.

— dans l'amour filial à Dieu, fraternel aux hommes — les traits mêmes de Jésus-Christ.

Quels que soient leurs dons personnels, leur place dans la société... quelle que soit la découverte de la prodigieuse évolution de l'humanité et de son histoire, les chrétiens restent de petites gens : *des petits*.

Petits devant Dieu parce que créés par lui et dépendants de lui. Quels que soient les cheminements de la vie et de ses biens, en toute chose, Dieu est à l'origine et au terme.

Doux comme des enfants faibles et aimants, près du Père fort et aimant...

Petits devant les hommes. Petits, pas grands hommes, pas importants : sans privilèges, sans droits, sans possession, sans supériorité. Doux parce que tendrement respectueux de ce que Dieu a fait et qui est blessé, violé par la violence. Doux parce qu'eux-mêmes sont victimes du mal et contaminés par lui.

Tous ont vocation de pardonnés, non d'innocents (75).

Et, en 1942, elle écrivait ces lignes, encore plus actuelles aujourd'hui qu'alors :

Maintenant, la brutalité de la vie est partout, dans toutes les classes, dans toutes les nations. C'est ce qui rend les gens si désespérés... et ce sont des écorchés vifs qu'il faut aborder avec douceur.

Qu'est-ce que la douceur ? C'est justement ce qui peut toucher sans faire de mal. Dans la vie, on se rencontre sans façon, on se rabote. Les êtres doux, eux, passent sans érafler... (76).

Mais elle n'oublie pas qu' « un cœur doux est long à faire » :

(75) *Ibid.*

(76) *Madeleine Delbrêl*, p. 64.

Il se fait seconde à seconde, minute par minute, jour par jour. Comme le fil de laine molle et souple fait, point après point, le tricot sur les aiguilles qui le guident, ainsi les fibres de notre cœur, sur la mouvance de votre vouloir, s'assouplissent et s'adoucissent (77).

Le don de force. Jeanne d'Arc en route vers le roi de France disait : « J'irai, dussé-je pour cela user mes jambes jusqu'aux genoux », et, par là, nous fait entrer d'emblée dans le don de force. Ce don est comme un nouvel être qui survient dans le chrétien : plus que le courage et l'opiniâtreté, il est une force de Jésus, un élan vers un bien et un but ardu, un centre de résistance en face du mal. C'est le sens de la parole étonnante de Jésus qui semble s'opposer à la douceur demandée dans le Sermon sur la montagne : « Ce sont les violents qui s'emparent du Royaume des Cieux. » Madeleine, elle, traduisait avec sa pointe d'humour si caractéristique : « Il y a des chrétiens qui sont des escaladeurs de Paradis », une escalade qui se joue souvent à travers les circonstances les plus banales en apparence.

C'est ce don qui donne la force de tenir, de supporter l'épreuve quand l'exaltation première est tombée et que l'âme est sans joie. Il est le don de l'élan missionnaire et tout autant le don fait à celui qui « aime tout homme ». Ne pas céder devant l'injustice ni fermer les yeux devant elle, faire tout ce qui dépend de nous devant le mal. Madeleine décrit cela admirablement lorsqu'elle trace le portrait du chrétien, « homme insolite ».

Non seulement combattant le mal au-dedans — en lui —, mais au-dehors ; luttant non seulement contre le mal, où qu'il soit, mais contre ses fruits : le malheur, la souffrance ou la mort. Mais il combat par le bien et sans commettre le

(77) *La Joie*, p. 45.

mal, et, s'il s'agit du bonheur de beaucoup, n'accepte pas de le payer par le malheur d'un seul (78).

Les derniers mots sont d'une importance extrême : ils caractérisent le chrétien face aux idéologies de tous bords : le bonheur de beaucoup ne justifie jamais l'injustice vis-à-vis d'un seul.

Madeleine a expérimenté que vouloir la justice sur la terre sans compromissions et sans la réserver à une seule catégorie d'hommes est chose terrible, engendrant luttes sans fin et incompréhensions sans nombre, mais elle entend la parole de Jésus : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés. » Rassasiés dès ici-bas de cette nourriture qui consiste à faire la volonté du Père, rassasiés d'une façon inimaginable et si concrète pourtant lorsque le Seigneur Jésus reviendra dans sa gloire.

Le don de conseil. Le don de conseil s'inspire d'une recommandation de saint Jean aux premiers chrétiens :

Ne vous fiez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu.

(1 Jean, 4, 11)

Peser le pour et le contre, examiner le choix à faire à la lumière du passé et en fonction de l'avenir, tout cela met en jeu nos plus hautes aptitudes humaines ; il ne faut pas attendre — et c'est Thérèse d'Avila qui parle — que les cailles tombent toutes rôties dans la bouche. Un étourdi ne bénéficie guère du don de conseil !

Mais à celui qui cherche à faire continûment la volonté de Dieu, c'est le conseil divin qui viendra faire irruption dans son esprit pour le conduire non pas selon des

(78) *Id.*, p. 123.

recettes humaines, mais par une voie en quelque sorte royale : Dieu, Lui, sait la route pour aller à Lui : ce sera un rayon de lumière — échappé à l'amour de Dieu — tourné vers les choses à faire, à dire, à répondre à tel ou tel moment. « Donné, dit l'abbé Journet, pour faire de grandes choses, mais donné aussi à de pauvres êtres qui attendent, hésitent sur le chemin à prendre », et qui n'a rien de magique ni d'automatique.

Peut-être serons-nous étonnés de la Béatitude attachée à ce don par la théologie classique : « Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde. » C'est qu'il y a entre la miséricorde et le don de conseil un lien réel quoique secret :

La miséricorde dispose au don de conseil, et le don de conseil aidera à être encore plus miséricordieux pour obtenir le don de conseil encore plus haut... et celui-ci suggérera d'être toujours plus merveilleusement miséricordieux (79).

Cela, Madeleine le pressent hors de toute théorie :

Être miséricordieux, cela semblerait n'être pas un métier de tout repos.

C'est bien assez de souffrir de ses misères sans avoir encore à souffrir la peine de ceux que nous rencontrons.

Notre cœur s'y refuserait s'il y avait d'autres moyens pour obtenir miséricorde.

Ne nous plaignons donc pas trop si nous avons souvent des larmes dans les yeux en croisant, sur le chemin, tant de douleurs.

C'est par elles que nous savons ce qu'est la tendresse de Dieu... (80).

(79) Journet.

(80) *La Joie*, p. 44.

Le don de science. Regardant la vie de Madeleine à la lumière des dons de l'Esprit Saint qui l'ont conduite de façon si exemplaire, il faut logiquement poursuivre avec les dons de science, d'intelligence et de sagesse dont parle le prophétie d'Isaïe. Deux points doivent être soulignés au préalable : les mots eux-mêmes d'abord. Ils sont infiniment plus riches que dans le langage courant. Mais, surtout, à la différence des dons précédents, nous sommes orientés non plus vers l'agir et ses complexités, mais vers Dieu directement rencontré par notre intelligence. Nous sommes en face de trois dons contemplatifs :

Ces trois dons disposent notre intelligence à se laisser envahir par la foi pour que celle-ci puisse descendre plus profondément en nous et acquérir une pénétration absolument extraordinaire (81).

Mais, du coup, une partie de cette vie intimement tournée vers Dieu — la plus riche sans doute — restera toujours cachée à nos yeux. De la splendeur de Dieu, ni du cœur de ses amis dans lequel elle se reflétera, « on ne connaîtra jamais le plus beau », comme il est dit du curé d'Ars.

Ainsi devant les plus profondes pensées de Madeleine, telle celle-ci sur l'amour qui l'animait :

Aimer Dieu assez pour vouloir être avec lui, porter en soi le désir de cet amour, c'est avoir une force capable de transpercer la vie la plus dure, la plus dense, pour rejoindre dans la prière celui que nous aimons (82).

Ce qui se passe dans cette rencontre est le secret de Dieu seul.

(81) Journet.

(82) *La Joie*, p. 207.

Le don de science — non celle des savants — apporte une connaissance expérimentale du monde vu à la lumière de Dieu. Et si, sous un certain aspect il fait rencontrer la misère du monde, ce n'est plus celle des êtres plongés dans toutes sortes de malheurs, mais le malheur primordial des êtres sans Dieu et l'ignorance où ils sont que Dieu est amour.

Au-delà de « cette aventure de la miséricorde où il est demandé de donner jusqu'à la corde ce que nous pouvons », Madeleine est entrée dans ce que l'Ancien Testament pressentait déjà :

Le Seigneur conduit le juste par des voies droites, Il lui communique la science des saints.

(*Sagesse*, 10, 10)

Ce cadeau royal est une participation devenue comme naturelle à la pensée créatrice de Dieu sur le cosmos, mais également sur l'homme, tout homme quel qu'il soit. Ce don de l'Esprit Saint fait communier à la révélation stupéfiante que Dieu a faite :

Parce que tu as du prix à mes yeux
et que je t'aime...

(*Isaïe*, 43, 4)

Or, c'est bien ainsi que Madeleine voit le monde et les gens de sa rue : comme un enfant de Dieu qui explore sa maison, celle de son Père. Elle en aime les grandeurs, elle se réjouit de ce que, avec Dieu, il n'y a pas de « laissés-pour-compte », ni du côté des personnes, ni du côté des événements. Mais cette « science », ce regard venu de la lumière, va rendre plus douloureuse la défiguration d'un monde où Dieu est rejeté. D'où la colère de Madeleine, après un discours de Khroucht-

chev, colère dont l'humour ne doit pas masquer la tristesse :

Il s'en prend à l'honneur de Dieu lui-même dont il fait une idiotie aussi ridicule que nuisible. Entendre dire cela au milieu du monde entier et au monde entier me jette dans une colère qui ressemble à la douleur (83).

Le don de science, en effet, a pour béatitude correspondante celle des larmes : saint Dominique, s'approchant des villes, s'asseyait au bord de la route et pleurait. Madeleine, dans le métro d'Ivry, connaissait de telles tristesses devant tant de visages douloureux ou de corps meurtris. Au-delà du lot de nouvelles qu'apporte le journal de chaque jour — des rixes de quartier aux guerres déclarées ou latentes, des publicités pour maigrir à la masse des mourants de faim —, le drame de Jésus pleurant devant la Cité Sainte se poursuit :

C'est dans le Christ crucifié que le monde est sauvé en puissance et c'est à un monde souffrant et qui restera souffrant que nous avons à donner la joie du Christ (84).

Larmes et joie : le bonheur qu'apporte la lumière du Christ rend plus obscures encore les ténèbres du refus. Mais la peine de ceux qui pleurent ces larmes demeure sans amertume parce qu'elle unit à Celui qui meurt pour l'amour des hommes : « Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. »

Le don d'intelligence. Plus encore que le don de science, le mot « intelligence », pris dans son sens étymologique « lire au-dedans » — à l'intérieur des

(83) *Madeleine Delbrêl*, p. 167.

(84) *Nous autres*, p. 121.

choses cachées sous les apparences — s'applique aux réalités de la foi, à la réalité des choses divines.

Par l'action de ce don d'intelligence, tout en continuant plus que jamais à lire de ses yeux l'Évangile, à le méditer, à le scruter, on le perçoit de l'intérieur par une entente secrète, une connivence, une complicité du dedans. D'instinct, on est synchronisé à « ce que l'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu, mais que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment » (*1 Corinthiens*, 2, 9).

Ainsi, pour Madeleine, chaque phrase du « livre du Seigneur » prend son poids, sa densité de vie, agile en même temps comme une flamme. Dans les paroles de Jésus de Nazareth, fils de l'homme, elle lit la réalité souveraine du Fils de Dieu, inscrite en filigrane. La promesse du verre d'eau rendu au centuple est pour elle aussi sûre et solennelle que l'Alliance du Sinäi. Madeleine est réglée sur la longueur d'onde du Christ et discerne ainsi où est « le rien de moins, le rien de plus de l'Évangile ».

C'est le don d'intelligence qui rend sa foi si pénétrante, car il lui fait discerner tout de suite les choses de l'Esprit et les sépare de ce qui les parasite. Il fait comprendre, il fait pressentir. Au lieu de croire, on adhère ; l'esprit humain est comme collé à la vérité : il voit, même si cette vision demeure obscure et ne peut s'exprimer par des définitions et des mots.

Là encore, une part de ce que vit Madeleine reste inexprimable, mais au-delà des mots, elle nous en révèle, à sa manière, la forme :

Par *pulsion* votre esprit nous *guide* ;
 par *contact* il nous annonce ce qui *est*.
 Son enveloppement *muet* ensème notre cœur d'un germe de
 paroles.

Aux mots que nous disons dans notre solitude et notre noir,
 répond le *silence* de votre esprit ;

un *silence* dont la proximité nous enserre
et nous *enseigne* (85).

Ce don d'intelligence, qui synchronise la pensée à celle de Dieu, passe par la Béatitude des cœurs purifiés. Il y a une première purification qui y prépare et l'on a vu combien Madeleine y est attentive : d'où cet appel continu, au nom de l'Évangile, de se dégager, de rompre les amarres, de garder un cœur libre, non alourdi. Elle souffre des contraintes de ce qu'elle nomme « l'implacable pureté », mais elle « se surprend à l'aimer comme on aime ce qui conduit à ce qu'on aime » :

Elle est la liberté de tout arrêt, n'être possédé par rien, aller d'un seul jet vers vous (86).

Ainsi la pureté rejoint son élan vers la liberté. Et c'est sous ce biais qu'elle aborde ce dont elle a une horreur « viscérale insurmontable », la mort :

Nous serons enfermés dans un élan irrésistible,
devant le Dieu qui nous attend,
devant le Dieu que nous verrons,
quand nous aura conduit à Lui
après la pureté patiente de notre vie
la pureté élémentaire de la mort (87).

Mais la Béatitude des cœurs libres — « heureux les cœurs purs, ils *verront* Dieu » — n'est pas que promesse pour l'au-delà. Le regard de Madeleine reconnaît avec bonheur les signes des présences aimantes de Dieu en elle et autour d'elle, dans les personnes et la création entière. Là est, dès maintenant, le premier fruit, doux et

(85) *La Joie*, p. 91.

(86) *Id.*, p. 46.

(87) *Id.*, p. 47.

secret, du don d'intelligence : le regard posé sur Dieu se repose en lui. Mais là, encore une fois, nous entrons dans le secret incommunicable.

Le don de sagesse. Tout proche du don d'intelligence, mais plus contemplatif et plus chargé d'amour encore, le don de sagesse transforme celui qui le reçoit : « Réfléchissant comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes métamorphosés de clarté en clarté par l'Esprit du Seigneur », dit saint Paul (2 *Corinthiens*, 3, 18), et cet Esprit « fait de nous des fils adoptifs, et par lui nous crions " *Abba, Père* " » (*Romains*, 8, 15).

Qui vit de ce don participe à l'intimité de Dieu Père. Mais Dieu n'est plus atteint à partir de l'image humaine, grandie à l'infini, du meilleur des pères terrestres, Dieu est comme touché et atteint en Lui-même comme source de l'Être et de l'Amour, infiniment attentif à tout être.

Écoutons encore une fois l'abbé Journet :

Quand la foi est amoureuse, alors c'est le don de sagesse, une connaissance affective, qui va mettre en nous, comme par instinct, la splendeur de l'illumination que Dieu est en Lui-même : c'est un rayon de la connaissance créatrice d'en haut, plongeant jusqu'au cœur de l'être qui va être communiqué par instants. Ce sera comme des éclairs par lesquels on verra l'univers comme Dieu le voit.

C'est donc le plus beau fruit de l'amour, un instinct de Dieu et des choses de Dieu. Tandis que le don de science fait pleurer, le don de sagesse illumine. Jésus dira : « Si quelqu'un veut faire ma volonté, il saura que ma doctrine vient de Dieu. » Il la verra et la « sentira », cette doctrine, comme dans sa racine. À condition toutefois de vraiment vouloir faire la volonté de Jésus, de vivre chaque jour dans la recherche de cette volonté. Et cela, on sait à quel point Madeleine l'a intensément voulu et vécu.

Citant la célèbre phrase du père de Foucauld, elle l'applique spontanément à elle-même :

Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour Lui.

Elle cite ces lignes et les fait siennes, car elle aussi est passée du « Dieu est mort, vive la mort » au Dieu Père qui ne cesse de l'éblouir (88). Alors l'instinct de la vérité et des vérités de Dieu lui est donné : spontanément, elle sent ce qui est de Lui et ce qui sépare de Lui : unie à Lui, elle voit comme Lui.

À ce don de sagesse qui est celui du réalisme de la forte et douce rencontre de Dieu au plus intime de soi-même, se relie la Béatitude des pacifiques : « Bienheureux les artisans de paix, car ils seront appelés enfants de Dieu. »

Pour dire cette rencontre, en elle-même indicible, Madeleine a un mot admirable :

Ainsi découvrons-nous notre âme... entre les deux genoux de votre Providence.

Redécouvrir les dons de l'Esprit Saint dans leur tradition trois fois millénaire, c'est finalement reconnaître les mille et un accomplissements que l'amour inventif de Dieu apporte à ceux qui, au-delà du facile « Seigneur, Seigneur », accomplissent au jour le jour son dessein.

Or, ces présences divines, si diverses soient-elles, se rejoignent en un même point : l'Esprit Saint parachève l'œuvre du serviteur fidèle en lui donnant une adaptation prompte et créatrice aux événements, cette joyeuse aisance dont on a déjà parlé.

(88) *Id.*, p. 34.

Le poème de Madeleine, *Le Bal de l'obéissance*, est célèbre, mais a-t-on remarqué à quel point il est une parfaite et exacte transcription de cette théologie de la docilité aimante et si active, puisque Dieu et l'homme y sont entraînés dans un même mouvement :

Pour être un bon danseur, avec vous comme ailleurs, il ne faut pas savoir où cela mène.
Il faut suivre,
Être allègre,
Être léger,
Et surtout ne pas être raide.
Il ne faut pas vous demander d'explications
Sur les pas qu'il vous plaît de faire.
Il faut être comme un prolongement
Agile et vivant de vous,
Et recevoir par vous la transmission du rythme de l'orchestre.
Il ne faut pas vouloir à tout prix avancer,
Mais accepter de tourner, d'aller de côté.
Il faut savoir s'arrêter et glisser au lieu de marcher.
Et cela ne serait que des pas imbéciles
Si la musique n'en faisait une harmonie.

Et, caractéristique de l'élégante aisance qu'apportent les dons de l'Esprit Saint, Madeleine vit ce bal dans une joyeuse liberté au milieu même des difficultés :

Faites-nous vivre notre vie,
Non comme un jeu d'échecs où tout est calculé,
Non comme un match où tout est difficile,
Non comme un théorème qui nous casse la tête,
Mais comme une fête sans fin où votre rencontre se renouvelle,
Comme un bal,
Comme une danse,
entre les bras de votre grâce,

Dans la musique universelle de l'amour.
Seigneur, venez nous inviter (89).

QUAND LES PARADOXES N'EN SONT PLUS

Si Madeleine Delbrêl a choisi de vivre l'existence ordinaire des gens ordinaires, certains de ses engagements ont dépassé la norme : ils ont cependant, comme sa recherche de sainteté, toujours été taillés dans l'humble tissu de la vie quotidienne.

Il en est de même pour sa foi : Madeleine part des vérités chrétiennes les plus élémentaires (et fondamentales), celles que l'Église propose d'emblée à tout baptisé : le baptême, Jésus, l'Évangile, le prochain et, inséparablement, l'Église.

Ces notes qui constituent l'essence de la foi, Madeleine les soude, les unit indissolublement l'une à l'autre ; elle ne déchiffre jamais l'une sans les autres :

Le baptême. C'est la valeur suprême de Dieu qui doit être gravée à vif dans notre esprit, notre cœur, notre chair. C'est elle qui est marquée en nous, indélébile, par le baptême.

Jésus. L'insolite du chrétien est purement et simplement sa ressemblance avec Jésus-Christ, la ressemblance de Jésus-Christ insérée dans un homme par le baptême, et qui, traversant son cœur, arrive comme à fleur de peau (90).

L'Évangile. Quand nous tenons notre Évangile dans nos mains, nous devrions penser qu'en lui habite le Verbe qui veut se faire chair en nous, pour que nous recommencions sa vie dans un autre lieu, un autre temps, une autre société humaine (91).

(89) *Nous autres*, p. 90.

(90) *La Joie*, p. 121.

(91) *Id.*, p. 32.

Le frère. C'est Dieu que nous aimons, c'est l'amour de Dieu le premier commandement ; mais le second est semblable, c'est-à-dire que c'est seulement à travers les autres que nous pouvons rendre amour pour amour à Dieu (92).

L'Église. Le mot Église, je voudrais l'écrire à toutes les lignes, autant de fois que j'écris le mot Dieu (93).

Là se situe ce qu'il faut bien appeler non pas le message, mais l'expérience religieuse de Madeleine, comme on parle d'une expérience de physique, d'une explosion chimique : chacune de ces notes fondamentales, isolément, est une vérité à croire, précieuse certes, mais inerte ; rassemblées, elles deviennent explosion de vie, elles constituent un *Credo-Vie*. Elles font le chrétien.

Ce qu'a de paradoxal l'itinéraire de Madeleine, c'est qu'il rappelle et qu'il montre, à travers ces réalités les plus élémentaires, l'extraordinaire grandeur de la vie chrétienne. Mais ce paradoxe n'est autre que celui de l'Évangile, celui qui, déjà, faisait tressaillir Jésus de joie devant ses disciples :

Je te bénis, Père, d'avoir révélé ces choses aux tout-petits.

(*Luc, 10, 21*)

Si Madeleine, vivante, a choisi consciemment et librement l'Évangile, sa mort se trouve être l'actualisation de la parole la plus paradoxale de ce même Évangile :

Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.

(*Jean, 12, 24*)

(92) *Id.*, p. 71.

(93) *Ville marxiste*, p. 42.

La renommée de Madeleine n'avait jamais atteint le grand public. À quelques stations de métro de Paris, elle n'a été la vedette d'aucun journal, d'aucune radio. Nul n'a songé à l'inviter au Congrès mondial des laïcs, à Rome, en 1957. Durant la phase préparatoire du Concile, deux notes lui sont demandées par des évêques amis, mais qui se perdent dans le flot des documents. Des audiences sont sollicitées à son insu — et obtenues — avec Pie XII et avec le futur pape Paul VI. Madeleine ne l'apprend qu'à son retour à Paris!

Elle suit le déroulement du Concile avec passion. Elle se réjouit avec ses proches des paroles de Paul VI ouvrant la deuxième session du concile.

En même temps que l'Église prend plus pleinement conscience de certaines exigences intérieures, elle est sollicitée plus fortement par les besoins du monde auquel elle est destinée.

Elle commente ardemment de tels textes.

Le 13 octobre 1964, pour la première fois, un laïc, l'ancien président de la JOC internationale, Patrick Keegan, est invité à prendre la parole dans l'assemblée Conciliaire, à propos du décret sur l'Apostolat des laïcs. Ce jour-là est celui de la mort subite de Madeleine. Elle ignore évidemment ce qui s'est passé à Rome...

La parole de l'Évangile, le grain qui meurt, s'accomplit alors. Deux ans plus tard paraissent les premiers écrits posthumes. Aujourd'hui, extraordinairement, sa vie, ses écrits éclairent la route d'un grand nombre, gens des rues et gens des cloîtres, et font l'objet de thèses universitaires. Elle a même droit à des articles de dictionnaires savants.

Plus merveilleusement encore, elle fait apparaître l'étonnante manière dont l'Esprit de Dieu travaille dans

son Église, dans l'ombre et en pleine lumière en même temps.

Après avoir revécu dans ces pages les intuitions de l'humble chrétienne d'Ivry durant trente ans, de 1933 à 1964, comment ne pas être frappé d'étonnement admiratif en les confrontant avec les solennelles affirmations du Concile, prises « dans le Saint-Esprit et pour la gloire de Dieu », contenues dans le document le plus fondamental, *Lumen Gentium*, promulgué par Paul VI le 21 novembre 1964, cinq semaines après la mort de Madeleine :

*Commune à tous est la dignité des membres de l'Église,
Commune à tous est la grâce d'adoption filiale,
Commune à tous est la vocation à la perfection.
Pourvus du sens de la foi et de la grâce de la Parole,
les chrétiens sont des témoins, afin que brille dans la vie
quotidienne, familiale et sociale, la force de l'Évangile.*

(*Lumen Gentium*, 32, 35)

Madeleine Delbrël n'a pas été la seule à être un précurseur du Concile ; les travaux des biblistes, la réflexion des théologiens, la naissance d'un laïc et des mouvements d'action catholique, l'action et la prière de tant d'hommes et de femmes connus ou ignorés, ont permis et préparé cet événement. Mais ce qui donne à la pensée et à la vie de Madeleine une place irremplaçable est sa présence au monde athée. Par là, elle a été placée au créneau du secteur le plus nouveau de Vatican II : l'Église dans le monde de ce temps.

De ce fait, le rôle de Madeleine n'est pas du passé et ne se clôt pas avec le Concile. Saint Paul, une dernière fois, nous aide à discerner la place actuelle de Madeleine quand il explique que, si le Seigneur opère tout en tous,

Il accorde à certains selon sa volonté, dons et pouvoirs « en vue du bien de tous » (*1 Corinthiens*, 12, 6-7).

Il y a d'abord, nous l'avons vu, cette grâce de prophétie dont parle l'Apôtre, qui faisait voir à Madeleine et lui faisait écrire vingt ans avant ce que le Concile dira après sa mort.

C'est aussi la grâce de discernement « du conforme ou non-conforme » à l'Évangile, « le rien de plus, le rien de moins » que l'Évangile.

C'est encore et surtout la grâce de résoudre par l'intérieur les questions qui ont si fort secoué et opposé les chrétiens de l'après-guerre et d'aujourd'hui. Au moment même où tant d'entre nous nous embourbions dans nos catégories et dans nos choix, excluant les uns, exaltant les autres, et tandis que les chrétiens se débattaient maintenant encore dans des contradictions qui leur semblent irréductibles, Madeleine, elle, a *ancré* solidement sa foi en Dieu et dans l'amour :

Parce que nous trouvons dans l'amour une occupation suffisante, nous n'avons pas le temps de classer les actes en prière et en actions... (94).

Regardant alors toutes choses à cette seule lumière, elle les a vues et vécues dans leur vérité, c'est-à-dire dans l'unité. Alors, nos apparentes contradictions éclatent : non seulement action et prière, mais amour de Dieu et amour du prochain, audace missionnaire et obéissance à l'Église, nouveauté et tradition, don total à Dieu et vie de simple laïque, sainteté et vie quotidienne...

Là apparaît la grâce tout à fait spécifique de cette femme de notre temps, le « pouvoir et le don spirituel » dont parle saint Paul, par lequel elle nous atteint aujourd'hui : le don d'une pensée unifiée se traduisant

(94) *Nous autres*, p. 71.

dans le don des mots, de l'expression exacte et percutante.

Madeleine Delbrêl a eu le don de voir, de dire et de savoir dire.

Elle a regardé lucidement, elle a courageusement osé dire, plus encore, elle a admirablement su dire.

Paul VI

« Un simple prêtre... »

« *Allez voir Monseigneur Montini* »

« Mais je ne suis qu'un simple prêtre comme vous... » Cette phrase, ainsi que le geste discret mais clair qui l'accompagnait, comment pourrais-je l'oublier ? Mais pourquoi donc avais-je demandé à cet homme dont j'ignorais le nom, et plus encore la fonction, de me bénir ?

C'était en 1951. Depuis dix ans — 1941 —, je partageais le travail, le logement, la vie des dockers du port de Marseille. Dans le sillage de ce que le mouvement Économie et Humanisme appelait « vivre en communauté de destin », j'essayais de participer, dans le concret de l'existence quotidienne, à ce qui permettait à ces travailleurs de mener une vie d'homme véritable, ou à ce qui, plus souvent, les mutilait et les réduisait à une condition sous-humaine.

J'avais pu éprouver dans ma propre chair ce que signifiaient les paroles que Pie XII avait prononcées le jour de Pentecôte 1941 :

Comment pourrait-il être permis à l'Église, mère si aimante et si soucieuse du bien de ses fils, de rester indifférente à la vue de leurs dangers, de se taire ou de faire comme si elle ne voyait pas, et ne comprenait

pas, des conditions sociales qui, volontairement ou non, rendent ardue et pratiquement impossible une conduite chrétienne ?

D'autres prêtres, ayant connu la dureté du travail manuel au STO (1), ou comme prisonniers de guerre, en Allemagne, ou simplement stimulés par le livre *France, pays de mission* (2), avaient suivi des chemins parallèles : vers 1950, une centaine de prêtres travaillaient en usine ou sur des chantiers, appelés « prêtres au travail », puis « prêtres ouvriers », puis tout simplement « PO ».

Tous nous avons fait les mêmes découvertes, reçu le même choc, vécu les mêmes tensions. Peu à peu cependant, des options différentes se précisaient et se cristallisaient autour de l'engagement du prêtre : jusqu'où la communauté de destin, le partage de vie devaient-ils aller ?

Ce qui est dit dans ce livre à propos de Madeleine Delbrêl dispense d'autres explications, mais, en 1951, peu de gens connaissaient ces expériences de partage de la vie ouvrière, la presse ne s'étant pas encore emparée de ce qu'elle appellerait « l'affaire des prêtres ouvriers ».

Devant les analyses diverses et les choix divergents qui commençaient à s'affirmer, j'éprouvais le besoin de prendre du recul et de demander à l'Église sa pensée. « Rome », disait-on, et le pape Pie XII en particulier étaient inquiets : des rapports venus de France s'amoncelaient sur les bureaux.

Je n'étais jamais allé à Rome et n'y connaissais personne, à l'exception de Mgr André Baron qui, depuis le début de mon existence au milieu des dockers, m'avait

(1) Le Service du Travail obligatoire, en Allemagne, pendant la dernière guerre.

(2) Ce livre, écrit par les abbés Godin et Daniel, avait bouleversé le cardinal Suhard (1943).

encouragé et était même venu me voir à Marseille. C'est donc lui qui me guida. Je pensais solliciter une audience de Pie XII, mais André Baron me fit prendre un autre chemin et me dirigea vers un prélat de la Secrétairerie d'État. C'est ainsi que je me trouvais depuis une heure en tête à tête avec ce *Monsignore*, dans un petit salon du Vatican. J'en avais oublié le décor, le style pompeux et vieillot, les murs tendus de damas rouge, les deux encombrants fauteuils dorés, le guéridon tarabiscoté.

Le sujet de l'entretien était la présence du prêtre aux hommes de notre temps. La capacité d'attention, l'écoute, la compréhension, de l'intérieur, du drame que nous vivions, ce mélange d'intelligence et d'intuition qui portait mon interlocuteur aux vraies questions — à travers des rapports souvent tendancieux —, tout cela me bouleversait et me remplissait d'admiration. Et une parole me fut dite, que je n'oublierais plus jamais : « Il faut trouver des méthodes nouvelles pour que le poisson revienne dans la nasse de Pierre. » Cette réponse que j'étais venu chercher auprès du pape, je la trouvais sur les lèvres de ce personnage inconnu.

C'est alors qu'en fin d'entretien, tout ému par cette rencontre, spontanément, je me mis à genoux. Et sa phrase jaillit : « Mais je ne suis qu'un simple prêtre comme vous ! » J'insistai, il me bénit, me releva, me donna l'accolade. Je partis le cœur en fête. En Mgr Montini m'était apparu ce que j'allais appeler désormais « le flair surnaturel de l'Église », n'osant sans doute pas dire le Saint-Esprit.

Parler d'amitié serait présomptueux, mais, ce 24 avril 1951, un courant de confiante et réciproque affection était passé (3). Lorsque, plus tard, le travail en usine fut

(3) Selon l'usage romain, je fis parvenir à Mgr Montini une note dès le 29 avril, et le 14 mai je résumai pour mes compagnons de Marseille ce que j'avais vécu à Rome. On retrouvera ces deux textes dans le *Journal d'une mission ouvrière*, Le Seuil, coll. « Livre de vie », p. 202-203.

interdit aux prêtres, je dus retourner à Rome, mais je n'y retrouvai plus mon merveilleux interlocuteur. Entre-temps, il avait été nommé — promotion ou disgrâce ? — archevêque de Milan.

Quoi qu'il en soit, Mgr Baron m'avait mis sur la bonne voie. Un mot circulait d'ailleurs à Rome dans les milieux français : « Dans les cas épineux, commencez vos visites par Mgr Montini. »

Une préface qui en dit long

« Simple prêtre », ce n'est qu'en 1954 que je compris le poids de ces mots dans la bouche de celui qui était devenu entre-temps le plus proche collaborateur de Pie XII. En effet, Mgr Montini, prosecretaire d'État depuis 1952, avait, parmi ses adjoints, un jeune Français, Pierre Veillot. Or, celui-ci, ayant réuni en deux gros volumes les textes sur le sacerdoce des quatre derniers papes, avait demandé à Mgr Montini d'en écrire la préface (4). J'y retrouvai avec bonheur les thèmes de notre conversation de 1951, mais je découvris surtout la ferveur juvénile de cet homme de cinquante-sept ans, parlant du prêtre, de Jésus-Christ, de l'Église.

Et voici qu'aujourd'hui, trente ans plus tard, ces pages prennent un nouveau relief. Écrites au milieu de la vie sacerdotale de Jean-Baptiste Montini, elles en constituent la charnière. Elles disent ce qui avait été vécu, jusqu'alors par ce prêtre, elles découvrent comment, devenu évêque et pape, il resterait toujours ce « simple prêtre ».

Les années qui avaient précédé — 1920-1954 — furent celles où Don Montini exerça son ministère d'aumônier

(4) Mgr Veillot, *Notre Sacerdoce*, Fleurus, 1954. La préface de Mgr Montini (p. I à XVII) comprend le texte italien et la traduction française. Elle a été reproduite dans *La Documentation catholique*, 1955, p. 50-54.

d'étudiants, tout en faisant le difficile apprentissage d'un prêtre engagé dans le gouvernement central de l'Église. Les années qui suivirent — 1954-1978 — furent celles où son sacerdoce s'élargirait au service de l'Église d'un diocèse — Milan —, puis comme évêque de Rome, au service de l'Église universelle. Les responsabilités s'étendront, son sacerdoce s'exercera en plénitude, mais le roc sur lequel il l'avait solidement établi restera le même.

En écrivant cette préface, d'une façon bien pesée mais très libre, Jean-Baptiste Montini donne la clé de sa vie. En ces huit pages dactylographiées, nous atteignons son âme profonde et la permanente source de son action. C'est donc cette préface de 1954 que maintenant nous allons suivre et citer presque ligne par ligne.

Le prêtre est-il, se demande Mgr Montini, le personnage de comédie, « conventionnel, quelque peu comique », qui cherche la tranquillité, « étranger au sens de l'heure et au drame des esprits » ? Ou est-il « un être mystérieux, ayant du monde et des hommes une expérience personnelle tissée de souffrances et de mysticisme » ? L'allusion à Bernanos et au *Journal d'un curé de campagne* est claire. Comme aumônier des étudiants, Dom Montini avait écrit un long compte rendu où se lisait sa communion avec le curé pauvre et douloureux d'Ambricourt. Mais d'autres écrivains contemporains n'ont pour le prêtre qu'« hostilité narquoise : héritier d'un Moyen Âge révolu, allié de l'égoïsme conservateur, bonze d'une liturgie dépassée, étranger à la vie »...

Comment, devant ces intérêts parfois perfides de la littérature, les prêtres ont-ils réagi ?

Certains éducateurs, écrit-il, ont cru qu'il suffisait d'insister sur le retour aux formes extérieures, mais cela ne saurait suffire. Mgr Montini pense alors aux « admirables efforts du mouvement liturgique ». Ici sa plume livre son âme : « Le mouvement liturgique redonna

signification et poésie à la prière usée..., ralluma le sens de l'ineffable union du divin et de l'homme dans l'action sacramentelle..., renouvela les assemblées priantes constituées autour de l'autel. » Les nombreux séjours d'été de Jean-Baptiste Montini à la grande abbaye bénédictine d'Hautecombe, en Savoie, les livres de Dom Casel, celui de Maurice Zundel sur *La Divine Liturgie*, ont marqué sa vie de jeune prêtre. Il peut écrire à la vue de cette renaissance liturgique : « Le prêtre fut rempli de joie, le printemps de l'Église refleurissait. » Cependant, brutale, une autre constatation s'impose à l'honnête Mgr Montini : « Mais ces assemblées liturgiques n'étaient souvent que des groupes d'élite : les foules manquaient, le peuple en est absent. »

C'est là le point crucial : cette constatation va déchirer, de 1950 à sa mort, le prêtre, l'évêque et le pape, le déchirer, mais en même temps diriger ses efforts.

Le peuple reviendra-t-il? Il ne reviendra pas. C'est au prêtre à se déplacer, non au peuple. Inutile que le prêtre sonne sa cloche, personne ne l'écoute ; il faut qu'il entende les sirènes qui viennent des usines, ces temples de la technique où vit et palpète le monde moderne ; à lui de se refaire missionnaire s'il veut que le christianisme demeure et redevienne un ferment vivant de civilisation.

La pensée de Mgr Montini était nette, clairement exprimée : il fallait inventer, aller aux hommes. Je retrouvais ce que j'avais entendu trois ans plus tôt, dans le petit salon de la Secrétairerie d'État, quand Mgr Montini m'avait dit son approbation pour le genre de vie que je lui exposais, à la fois docker et responsable d'une équipe chargée d'une paroisse à dominante prolétarienne. Mais je retrouvais également dans sa préface de 1954 la suite de notre entretien, les risques inhérents à un tel apostolat, en même temps que sa nécessité :

Et le prêtre se mit en mouvement. Comprenons bien, l'apôtre est pasteur et pécheur ; c'est-à-dire qu'il s'adapte à toutes les exigences du but à atteindre, qui est de ressaisir les âmes et de les conduire au Christ. Un certain relativisme apostolique fait partie de l'art de la pastorale et par là un réformisme nouveau envahit l'âme du prêtre : le principe est bon, mais combien difficile et périlleuse l'application ! À qui revient l'œuvre de réforme et quelle doit-elle être ? Certains, dans leur imprudence, ne prirent pas garde à ces limites élémentaires et larges qu'il appartient à la seule autorité de l'Église de garder et de tracer, et qu'elle ne peut que défendre lorsqu'il s'agit du dépôt divin de la foi et de la loi du Christ.

Mais quel est cet « art de la pastorale » dont il vient d'être question, un terme qui reviendra souvent dans les écrits de l'évêque de Milan et du pape ? Il le dit encore : c'est...

... l'art de professer les doctrines les plus hautes et les plus universelles, et de savoir, en vertu de ces doctrines mêmes, se pencher sur chacune des souffrances humaines, sur le pauvre, l'orphelin, le coupable, le désespéré.

C'est l'aptitude aussi à exprimer les ineffables vérités qui nous entourent, à approcher sans le profaner le mystère qui enveloppe l'univers, à donner signification aux choses, langage intérieur aux esprits, voix vibrante à la peine, à la douleur, à l'amour de l'homme.

Alors, d'un tel ministère vécu entre Dieu et les hommes, la prière jaillit du cœur du prêtre, car « la prière, vraie comme la lumière et comme la lumière poésie et vie, peut être, elle aussi, sacerdoce, et elle demeure encore vivante au cœur du xx^e siècle ».

À la question « Mais alors, qu'est-ce donc que le prêtre ? », Mgr Montini, dans sa préface, renvoie aux textes mêmes des papes, mais là encore il laisse aller son

cœur : le prêtre est bien, selon l'expression courante, « l'homme de Dieu », mais, pour lui, cela signifie « un être humain pour qui vivre, c'est rendre un culte à Dieu, chercher Dieu, s'enivrer de Dieu, étudier Dieu, parler à Dieu, parler de Dieu, servir Dieu ». Ces mots sont-ils trop forts, trop sentimentaux, trop sensibles ? Ils se retrouveront presque identiques dans un *Message aux prêtres* de Paul VI : « La présence de Dieu qui habite dans le prêtre, qui le transfigure, le tourmente, l'enivre » (20 juin 1968). Telle est bien sa pensée la plus personnelle, la plus constante.

L'autre pensée exprimée par Mgr Montini, c'est que le prêtre n'existe que pour les autres ; il est, dans le corps du Christ, celui qui est destiné à donner aux hommes « la grâce et la doctrine ». Ici encore il se livre :

Les mots jaillissent sans fin sous la plume : apôtre, missionnaire, père, pasteur, maître, frère, serviteur et victime. La plus attirante et la plus difficile des entreprises, celle de former les autres, de leur inculquer une certaine façon de penser, de prier, d'agir, de sentir, telle est la mission du prêtre. D'où une aptitude extrême à se distinguer et à se mêler, à influencer et à patienter, à parler et à écouter.

Et tout cela « dans un infini respect » des personnes, cette attitude qui, en lui, frappait tous ses visiteurs.

Quand on connaît l'extrême probité de pensée et de langage de Jean-Baptiste Montini, son horreur de tout ce qui était exagéré, il faut lire ce portrait du prêtre, non comme une énumération rhétorique, mais comme la table des matières des exigences de « l'art pastoral » :

Artiste, ouvrier spécialisé, médecin indispensable, initié aux subtiles et profondes phénoménologies de l'esprit : homme d'étude, homme de parole, homme de goût, homme de tact, de sensibilité, de finesse, de force.

Et il ajoute ces mots, qui sont l'aveu de ce à quoi il s'est appliqué sa vie durant :

À quel travail sur lui-même ne doit pas s'appliquer le prêtre pour devenir apte au travail sur les autres ! Et tout ceci dans la simplicité du vrai, dans l'humilité de l'amour, sans fallacieux artifices, sans viles timidités.

Mais n'est-ce pas un idéal trop élevé, donnant « l'impression de l'inaccessible » ? Une telle audace ne confine-t-elle pas au ridicule — « Et malheureusement, pour tomber de haut, il suffit de bien peu » — ? Mais la vocation du prêtre est soutenue par deux forces capables de produire ce miracle qu'est le sacerdoce : « l'une, humble et courageuse », est sa vocation même, « c'est-à-dire tourment intérieur, amour sans repos, assurance dans la faiblesse, commandement (de Dieu) libérateur » ; l'autre, « ineffable et puissante, est la grâce que le sacrement spécial de l'Ordre lui a conférée solennellement ».

Ainsi, le prêtre est « l'homme de l'Église ; l'Église le possède ». Sacerdoce, Église sont indissociables, trouvant leur source unique dans le Christ. Tel est le sacerdoce catholique, « unique et toujours en devenir, surhumain et très humain, idéal à l'extrême et concret à l'extrême ».

Comment Jean-Baptiste Montini en est-il arrivé à cet exigeant équilibre qui l'emplit d'une telle allégresse ? Comment ensuite, dans la plénitude de son sacerdoce, l'a-t-il gardé ? Sa vie nous le montre.

DE BRESCIA À ROME

Un enfant fragile et doué

On sourit volontiers en lisant les anciennes vies des saints : invariablement, le saint personnage était issu, soit « d'une famille pauvre mais honnête », soit « noble mais pieuse » ! Il faut bien reconnaître que la famille Montini a de quoi réjouir les hagiographes ! Si le choix du sacerdoce fut l'affaire très secrète et personnelle de Jean-Baptiste, sa manière de le vivre porte de façon indélébile la marque de ses parents.

Ils sont trois frères : Ludovico, né en 1896, qui fera son droit, deviendra sénateur ; Francesco, né en 1900, qui sera médecin. Entre les deux, Giovanni-Battista, né le 26 septembre 1897 et baptisé le 30 septembre. Coïncidence ? C'est le jour où meurt à Lisieux une petite carmélite de vingt-quatre ans, Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face.

Pas de fille à la maison, mais une mère douce et vive, menue et priante. D'elle, Jean-Baptiste reçoit, avec le goût de la prière contemplative, le désir et le besoin d'une vie menée en profondeur, centrée autour de « l'unique nécessaire ». Le comportement qu'il a reçu de sa mère en face du mystère de Dieu, il le transposera devant les réalités de l'intelligence ; il cherchera toujours à les unifier dans une synthèse, et autour d'un point d'ancrage : Jésus, l'Église, l'homme moderne.

Cette recherche contemplative le rendra souvent mystérieux pour son entourage et donnera de son action une image parfois hésitante. En pleine maturité, il écrira cette note très personnelle sur son choix déterminant :

Oui, nous sommes infirmes. Nous, les modernes, nous avons perdu la vertu de la contemplation.

Nous sommes habiles à lire, à penser, à parler, mais nous ne

savons pas le faire sans coller intensément aux images sensibles.

La négation de l'esprit a fait cela. La conquête de la matière a fait cela. Dans la pensée, la métaphore nous sert de preuve ; dans la vie, ce qui nous intéresse, ce sont les couleurs, les silhouettes, les lignes, les sons, le monde sensible. Par là, nous devenons inaptes à accueillir le message de la foi : il est trop spirituel.

Et pourtant, si je pouvais interpréter avec mes yeux myopes d'homme moderne — avec mes yeux avides de modernité — l'alphabet matériel de l'esprit immatériel, la joie reviendrait, ainsi que la confiance, confiance dans la grâce toute proche. Dans le miroir purifié du monde se refléterait le ciel ; dans la clarté des choses auxquelles l'œil est habitué, l'énigme surnaturelle de la foi l'attirerait à nouveau.

Certes, je ne verrais pas tout, le miroir reste, l'énigme reste, mais je ne me sentrais pas étranger à ma propre vie en cherchant la vie de Dieu (5).

Il doit à son père, dit-il, « avec la vie surnaturelle, une grande, très grande partie de sa vie spirituelle ». Une exigeante rectitude morale caractérisait Georges Montini. Chez lui, en effet, l'action était première mais s'enracinait dans un terrain préparé par de longues études toujours poursuivies. Avocat, fondateur de deux maisons d'édition, directeur pendant vingt-cinq ans du journal *Le Citoyen* de Brescia, Georges Montini avait été appelé, sur l'invitation de Benoît XV,

(5) Ce texte est cité par Mgr Colombo, qui fut l'un des plus intimes collaborateurs du cardinal Montini à Milan, comme très significatif de la pensée de Paul VI. Cf. *Paul VI et la modernité dans l'Église*, Actes du colloque organisé par l'École française de Rome, 2-4 juin 1983, n° 72, 875 pages (en particulier les interventions de Mgr Colombo, John Magee, Constant Bouchaud, André Dupuy, Dupront).

Sur Paul VI on consultera avec profit : Paul Lesourd et Jean-Marie Benjamin, *Paul VI*, France-Empire, 1978 ; Jean Chelini, *Les Nouveaux Papes*, éd. Jean-Goujon, 1979 ; Daniel-Ange, *Paul VI, un regard prophétique*, éd. Saint-Paul, 1979.

à présider l'Union des catholiques italiens et avait été élu député au Parlement.

Le domicile des Montini à Brescia était ainsi le point de rencontre naturel des catholiques les plus ouverts et les plus engagés de l'époque. En 1903, tandis que le petit Jean-Baptiste avait six ans, ces laïcs avaient rédigé, avec des prêtres amis, un programme où ils demandaient que les grandes propriétés soient morcelées, que les ouvriers participent à la propriété industrielle, que soit réalisée la décentralisation des fonctions publiques¹. L'aversion du jeune prêtre pour le fascisme, la sympathie du secrétaire d'État pour les prêtres à la recherche de voies nouvelles, la préoccupation de l'archevêque de Milan pour le monde du travail, sa sensibilité à l'opinion publique, la préférence que le pape accordera au dialogue, bien d'autres traits encore s'enracinent dans l'atmosphère bresciane des Montini et les luttes de son père.

Mais l'enfant, à sa naissance, est fragile, chétif même : il doit être mis en nourrice aux environs. Quand, à l'âge de quatorze mois, il sera ramené à la maison, il faudra faire venir sa nourrice à Brescia durant quelques semaines, tant il dépérit à nouveau et tant sa sensibilité est extrême. Pour cette femme, pour sa petite sœur de lait, il gardera toujours une grande affection.

Malgré une santé qui l'oblige à terminer ses études scolaires à la maison, à un jeune garçon ayant grandi dans un tel milieu, toutes les possibilités sont ouvertes. D'autant plus qu'il est extraordinairement doué pour l'étude (on le surnomme le bûcheur). A la fin de sa scolarité, à Brescia, en 1916, une décision secrètement et lentement mûrie le fait entrer au séminaire, mais en qualité d'externe, car sa santé reste précaire. Ainsi va-t-il participer au mouvement des jeunes universitaires catholiques, et, marchant sur les traces de son père, il fonde avec quelques amis un journal étudiant : *La Fiorda*.

Un prêtre, esprit puissant et qui devint la cible du

fascisme, le père Bevilacqua, racontera soixante ans plus tard : « Jean-Baptiste a toujours eu une vie intérieure et non extérieure. Je l'ai souvent grondé : Travaille moins, travaille moins... Ne veille pas toujours jusqu'à deux heures du matin : tu te ruines la santé. Et puis, ne sois pas toujours si *problematico* (compliqué) ! »

L'aumônier des étudiants

Ordonné prêtre à vingt-trois ans, il poursuit ses études à Rome : études ecclésiastiques à la Grégorienne, civiles à la faculté des Lettres de l'Université. Mais le jeune prêtre ne passe pas inaperçu. Avant la fin même de ses études universitaires, il est sollicité par Mgr Pizzardo : qu'il laisse tomber les lettres, qu'il entre à l'Académie ecclésiastique, la haute école des cadres du Saint-Siège. En même temps, il lui propose un ministère : être aumônier des étudiants catholiques de Rome. Très vite, Don Montini devient aumônier national et le restera neuf ans.

C'est alors qu'il a maille à partir avec le fascisme naissant, puis triomphant. Devant la montée du totalitarisme, être étudiant catholique n'est pas facile. Il faut passer des congrès d'autrefois — « manger, boire et chanter » — à une organisation plus motivée : c'est l'œuvre d'un tandem, le président Righetti et l'aumônier Montini. Ils renforcent leur revue *Studium* et fondent une maison d'édition qui porte le même nom. L'aumônier national signe G.-B. M. sept articles, en 1931, sur « les idées de saint Paul ». Il traduit, préface et publie *Les Trois Réformateurs*, de Jacques Maritain, et *La Religion personnelle*, du père de Grandmaison.

Les journées de Jean-Baptiste Montini se passent à la Secrétairerie d'État, ses soirées avec les étudiants : « Il nous portait au contact avec l'invisible », diront-ils. Il était « l'ami de toujours, des jours tristes et des jours

joyeux, l'ami sévère mais affable comme nul autre ». Et l'on retiendra ce qui impressionnait en lui : « la ferveur de l'ascèse, la vigueur de la logique, la simplicité et la familiarité des manières ». Cet homme fragile et frêle en apparence (mais en apparence seulement) fut un ami pour toute une génération qui jouera ensuite un rôle de premier plan dans la vie italienne.

Cette période de la vie du jeune aumônier resurgira, mais tragiquement, cinquante ans plus tard. En 1978, l'Italie et le monde assistent, impuissants, à l'enlèvement d'Aldo Moro par les Brigades rouges. Durant cinquante-cinq jours, les ravisseurs entretiennent et attisent avec une habileté diabolique un climat d'angoisse et de division. Paul VI connaît Moro depuis ses jeunes années, lorsque celui-ci était étudiant à l'université. Un ultimatum est lancé par les ravisseurs : Aldo Moro doit être exécuté à quinze heures.

Alors le pape adresse sa célèbre *Lettre aux hommes des Brigades rouges* (6) :

Je ne vous connais pas et je n'ai jamais eu le moyen d'avoir quelque contact que ce soit avec vous... Je n'ai aucun mandat quelconque... mais je l'aime comme un membre de la grande famille humaine, comme un ami d'étude et, à un titre tout à fait particulier, comme un frère dans la foi et comme un fils de l'Église du Christ.

Et c'est au nom suprême du Christ que je m'adresse à vous... Je vous prie à genoux... au nom d'un vrai progrès social qui ne doit pas être maculé de sang innocent.

(DC 1978, 408)

L'Osservatore Romano, qui publie cet appel, sortira ce jour-là avec trois heures d'avance à cause de l'ultima-

(6) Toutes les citations extraites de la *Documentation catholique* portent les initiales DC suivies de l'année et de la colonne.

tum, mais l'attente durera dix-sept jours encore. Le cri n'est pas entendu. Le 13 mai, en la basilique Saint-Jean-de-Latran, qui est l'église du pape comme évêque de Rome, Paul VI préside la messe à la mémoire d'Aldo Moro. Jamais le pape n'a été aussi impressionnant, écrit le correspondant romain de *La Croix* : « Son visage est grave et tourmenté, son corps est raidi à la fois par la douleur morale et la maladie. » A haute voix, il prie :

Nous voulons exprimer les pleurs et le cri de la souffrance indicible qui étouffe notre voix devant la présente tragédie. Seigneur, écoute-nous.

Et qui peut écouter notre plainte sinon Toi encore, Dieu de la vie et de la mort ? Tu n'as pas exaucé notre prière pour que soit sauvé Aldo Moro, cet homme bon, doux, sage, innocent, notre ami. Mais Toi, Seigneur, Tu n'as pas abandonné son âme immortelle marquée par la foi dans le Christ qui est la résurrection et la vie. Pour lui, Seigneur, écoute-nous.

(DC 1978, 502)

Aumônier, archevêque, pape, Jean-Baptiste Montini léguera toujours deux choses aux intellectuels : la capacité de discerner le moment où une science (ou une idéologie) devient « totalitaire, exclusive et méprise l'autre forme — métaphysique — de connaissance de la réalité, étouffant dans ses racines le besoin de Dieu » (DC, 1959, 1502); et celle de faire, en soi-même d'abord, la vérité, de la promouvoir autour de soi et dans les structures.

Prêtre et diplomate

La Secrétairerie d'État, dans l'administration du Saint-Siège, a en charge la vie de l'Église en elle-même. Entré en 1924, Jean-Baptiste Montini va servir deux

papes : Pie XI, à la fois savant, alpiniste et grand organisateur ; puis Pie XII qui eut, quelques mois après son élection, à affronter la Seconde Guerre mondiale. Au contact de ces hommes de caractère, d'une activité exceptionnelle, Don Montini sera à bonne et rude école, mais il ne se laissera jamais distancer en ce qui concerne les capacités de travail. Il apprendra à obéir cependant !

En 1934, il doit abandonner — un peu forcé ! — sa charge d'aumônier national des étudiants. En 1937, il devient l'un des deux plus proches collaborateurs de Pie XI, et en 1939 de Pie XII.

Son bureau est au troisième étage, son logement personnel à l'étage inférieur ; le bureau du pape est de l'autre côté du corridor. Quelques dizaines de mètres carrés en tout, mais où affluent « les joies et les peines, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps et du monde entier ».

En cet espace restreint, sa vie s'organise en conséquence, à la manière de la vigie d'un navire, un navire battu par de furieuses tempêtes durant la Seconde Guerre mondiale, sous le pontificat de Pie XII. Sa journée commence par la messe et la prière du bréviaire ; celui-ci, quelles que soient les occupations, ponctue ensuite les diverses heures du jour. Vient la rencontre de travail avec Pie XII, suivie d'une réunion avec ses propres collaborateurs. Les visites à recevoir, les appels au téléphone du pape. Vers deux heures de l'après-midi, un repas frugal, un bref repos, la prière, et le travail reprend. La nuit enfin arrive. Dans la solitude, l'étude des dossiers se fait plus intense. Deux fenêtres semblent rivaliser pour ne s'éteindre que vers une ou deux heures de la nuit : celle de Pie XII, celle de son adjoint Montini. Une halte à la chapelle, quatre heures ou quatre heures et demie de sommeil, et la journée reprend.

Prêtre et diplomate, ces deux mots, au moins pour des oreilles françaises, ne sont-ils pas dissonants ? Lors du concile Vatican II, un évêque ne demanda-t-il pas qu'un geste spectaculaire supprime les nonciatures et mette fin à la « diplomatie vaticane » ?

Ce ne fut jamais la conviction de Paul VI. Pour lui, la mission du Saint-Siège dans ses relations avec les États et les gouvernants est fondamentalement une mission d'Église : il définira la diplomatie « l'art de la paix », ou encore « la voix de la conscience humaine éclairée par l'Évangile ». Pape, il fera frapper une médaille portant la devise : « *Amoris alumna, Pax* » (« La paix, disciple de l'amour »).

La diplomatie n'est pas, disait-il, « l'art de réussir à tout prix », mais celui de construire patiemment la paix, « car les rapports entre les peuples reposent nécessairement ou sur la raison, ou sur la force ; ce sera la voie des accords ou ce sera celle de la ruine, la diplomatie ou la guerre ». Pour être artisan de paix, le diplomate doit être « l'homme du droit, de la raison, du dialogue et, plus que tout, être homme de patience et de sincérité ». Et aussi du « sage réalisme qui sait prendre la mesure exacte du possible et de l'impossible dans les circonstances données ».

Il n'ignore pas les échecs, mais il sait qu'il faut viser plus haut et plus large que les intérêts limités des nations, « atteindre à l'échelle la plus vaste et viser à l'intérêt de tous, au bénéfice du bien commun des nations ». Belles paroles, dira-t-on ? Non, car elles sont consciemment vécues par lui comme son ministère sacerdotal. Un témoignage l'atteste. Lorsque, en 1954, Mgr Montini, nommé archevêque de Milan, quittera son poste à la Secrétairerie d'État, l'ambassadeur de France, Wladimir d'Ormesson, au nom de tout le corps diplomatique, lui dira : « Ce que nous, diplomates, respectons et aimons le plus en vous, c'est que derrière le ministre du Saint-Siège nous avons toujours senti le prêtre. »

Lire, étudier, écouter, se souvenir, prier, telles sont les qualités sans cesse cultivées, le terreau intime où son action s'enracine. Mgr Montini a deux qualités exceptionnelles : il sait écouter, ce qui suppose une parfaite politesse et une grande charité. Il loge ensuite dans sa mémoire prodigieuse (et « il retient dans son cœur ») ce qu'il a entendu et lu. Comme Pie XI, qui ne pouvait supporter « l'indolence romaine », il n'aime pas le travail bâclé. Là est son ascèse permanente. Il n'aime pas l'approximation ni « la tendance à faire les choses d'une façon quelconque. C'est à tort qu'on dit : Faisons les choses à la manière des Apôtres. Comme si les Apôtres avaient travaillé au hasard ! L'art de l'apostolat est l'art du pêcheur, c'est l'art d'adapter les moyens à une fin particulière ».

En 1952, Pie XII veut nommer cardinaux ses deux plus proches collaborateurs, Mgr Montini et Mgr Tardini. Ceux-ci lui demandent de continuer à servir à leur poste, dans l'effacement. Pie XII lui-même le dira publiquement, dans l'allocution où il nommera les autres cardinaux. « On raconte, dit le journaliste Georges Huber, qu'à cette occasion, quelqu'un aurait dit à l'intéressé : Vous avez manqué le bus qui allait vous conduire plus haut ! — C'est possible, répondit Montini, mais en compensation, j'ai peut-être pris la carriole qui me mènera au Paradis. » Il ne manquait, on le voit, ni d'humour ni de repartie !

MILAN : LE CHOC DU MONDE MODERNE

Lorsque, deux ans plus tard, l'archevêque de Milan, le cardinal Schuster, meurt, et que Pie XII annonce à Mgr Montini qu'il lui confie la charge de ce diocèse, celui-ci interroge, stupéfait : « Êtes-vous bien sûr que je

sois fait pour cette tâche ? » Pour toute réponse, le pape l'embrassa. Mais cette nomination fit grand bruit et les commentaires les plus divers fusent dans le cercle étroit de la Curie romaine : promotion ou disgrâce ? Jean-Baptiste Montini, en effet, n'avait pas que des admirateurs. Certains regrettaient le soutien qu'il avait apporté, en France, à divers milieux intellectuels et aux prêtres ouvriers ; en Italie, aux adhérents de mouvements catholiques dits « de gauche ».

Quelle que soit la part des interprétations et des rumeurs en cette affaire, tous, quand il sera élu pape, considéreront l'étape de Milan comme providentielle, et elle le fut, pour le prêtre qu'il était. Durant neuf ans, il va vivre chaque jour l'expérience pastorale du plus grand diocèse d'Italie — mille paroisses, 2 350 prêtres diocésains, quatre millions d'habitants ! Immense diocèse, qui se réclame de saint Ambroise et de saint Charles Borromée, mais qui est aussi la métropole industrielle de l'Italie moderne.

Le choc est rude. Le père Bevilacqua, l'aîné et l'ami depuis cinquante ans, qui avait accueilli le jeune Jean-Baptiste au patronage des Pères de l'Oratoire, à Brescia, l'avertit : « Tu vas passer *dalla diplomazia alla brutalità*. » Et, de fait, le nouvel archevêque laissera un jour échapper cet aveu : « Milan m'apparaît quelquefois comme une immense forêt hostile. »

Certes, ses premières paroles à son peuple étaient quelque peu romantiques et idéalistes : « Je prie pour que le vacarme des machines devienne musique, et encens la fumée des cheminées. » La météorologie pourtant ne se prêtait guère à la poésie : franchissant la limite de son diocèse, le nouvel évêque fait arrêter la voiture pour en embrasser le sol. Il prie à voix basse la Vierge et l'Esprit Saint, invoque saint Ambroise, et se relève la figure balafmée de boue : « *fredda et bagnata* » (froide et mouillée). Telle fut Milan dans son accueil.

Lorsque, devenu pape, il s'adressera aux prêtres du

clergé de Rome, il dira ce que furent pour lui ces années : la rencontre du monde moderne :

Entrer en dialogue avec la masse puissante, presque indéfinissable et inaccessible, de ceux qui représentent le monde moderne : les savants, les artistes, les industriels, les dirigeants de l'économie, et celui qui surgit comme un géant, bien que souffrant et inquiet : l'homme du travail... Ce monde moderne si profane et souvent si hostile à la religion.

(DC 1963, 844)

Dès le début, il se met à l'œuvre, retrouve l'ardeur infatigable et le génie organisateur qui avaient été les siens au Vatican durant les années de guerre. Il visite chacune des paroisses de son diocèse, un record que seuls deux archevêques avaient réussi depuis saint Charles Borromée. Il s'enfonce en même temps dans la réalité des usines et de chacune des catégories sociales de son diocèse. En cela, il prépare les voies à ce que Vatican II demandera aux évêques : régler leur vie « de manière à correspondre aux nécessités de leur temps » (7).

Le nouvel archevêque arrive à Milan au moment où l'industrialisation atteint son sommet et, si l'on peut dire, son arrogance victorieuse : le bien-être de certains leur cache la souffrance des autres. En quelques années, les banlieues de Milan, autrefois zones rurales ou maraîchères, sont devenues cités-dortoirs pour les innombrables immigrés — jusqu'à trois cent mille en un an — venus du sud de l'Italie. Ils sont presque une autre race, ces hommes dont la famille est restée au pays et qui vivent dans d'immenses bâtisses pour célibataires.

C'est avec ce monde des travailleurs qu'a lieu la

(7) Décret *Christus Dominus*, n° 16.

première, et sans doute la plus décisive rencontre, le choc le plus brutal en tout cas. Déjà, Léon XIII avait parlé de « la misère imméritée des travailleurs ». Mais, à Milan, l'archevêque passe de la notion abstraite à la réalité quotidienne, celle qui « marque la vie et la chair de la classe laborieuse, une condition pénible, pour ne pas dire pire encore ». Il multiplie les initiatives. Il refuse tout ce qui ressemblerait à de la propagande, mais ne se dispense d'aucune rencontre. Parlant à des travailleurs, il leur dit avec simplicité ce qu'il découvre jour après jour :

Le matin, quand je me rends là où m'appelle mon ministère, je vous vois monter dans les tramways, courir sous la pluie, faire de longs trajets, descendre de ces tramways, et je me dis : quelle fatigue, vraiment ! et tous les jours, c'est la même chose, qu'il pleuve, qu'il fasse soleil, qu'on veuille se reposer, pas de changement ! toujours la même fièvre, la même contrainte de l'emploi et du devoir ; tout cela n'est pas une petite chose, même si la paye est suffisante.

(DC 1959, 655)

Mais est-elle suffisante, cette paye ? Il interroge les mères de famille, puis demande aux jeunes ouvrières :

Vous savez bien ce que veut dire créer un foyer ; vous savez bien, vous, jeunes filles qui devez vous marier, ce que veut dire avoir quatre sous de côté pour l'achat du trousseau, des meubles, le paiement du loyer, etc

(DC 1959, 655)

Le climat social à Milan est tendu : syndicats et patronat s'affrontent. Les partis politiques entretiennent des mépris réciproques, l'Église est souvent caricaturée ; et pourtant les groupes opposés essaient chacun de

« s'approprier » le nouvel évêque. Celui-ci met les choses au point de manière très ferme, et continue d'agir malgré les interprétations tendancieuses.

Tout doit être tenté pour la diffusion du Royaume de Dieu, « même le risque de la défaite ». Il faut, dit-il, « sortir, se mettre en mouvement, aller à la recherche des brebis perdues ; rien ne doit arrêter le pasteur, ni la tentative de nouveauté, ni le risque immanquable de l'échec » (*DC* 1958, 921). On retrouve, mot pour mot, les termes de sa préface !

Cela, il ne se contente pas de le dire, il le vit. Un journaliste de Milan, témoin oculaire, rapporte la scène (8) : elle se passe dans une usine d'une écrasante laideur, vomissant jour et nuit d'âcres relents chimiques, aux travaux dangereux et durs. Annoncer en ce lieu un message d'amour est chose aussi incongrue et périmée que le serait une fable pour enfants.

L'évêque entre dans la cantine tandis que les travailleurs prennent leur repas. Le moment est malencontreux, mais plus encore la présence autour de lui de tous les cadres de l'usine. Il est là comme en otage : « Il ne manque que la police », murmure un ouvrier. Irrépressibles, les sifflets fusent de toutes parts. Alors, écrit le journaliste, « l'archevêque Montini s'en alla tout seul, au fond de l'immense labyrinthe de tables et de bancs, les mains levées en un geste de bénédiction, une ride douloureuse entre ses grands yeux cernés de noir. Ils le regardèrent en silence, puis brutalement, les applaudissements éclatèrent ».

Que leur dit-il ensuite ? Peut-être ce que rapporte Jean Guilton d'une autre visite, celle-là aux usines de pneus Pirelli :

C'est vrai, je n'ai rien à vous donner, mes mains sont vides.
Mais je sais aussi que vous aspirez précisément, parce que

(8) Giorgio Scantamburlo, *Paul VI*, Mame, 1964, p. 114.

vous êtes des hommes qui travaillez, à quelque chose qui est au-delà de votre travail, au-delà de vos salaires, au-delà de la matière : vous aspirez à une parcelle de vie véritable, à une parcelle de bonheur. Et à cet égard j'ai d'immenses trésors à vous distribuer : l'espoir, le sens de la dignité humaine, les horizons immenses de la lumière. Vous avez une âme, j'ai des trésors pour cette âme (9).

À l'extrême opposé, l'archevêque est assailli par un autre tourment, celui du monde nanti, avec ses propagandes insidieuses. Aux travailleurs à qui il disait ses découvertes de chaque matin, il ajoutait :

Lorsque le monde profane, celui-là précisément qui est en train de vous dérober votre foi et votre dignité, vous dit : « Que le niveau économique te suffise », il vous a humiliés, mes enfants. Il a inscrit un signe sur vos têtes en disant : « Courbez-vous sous ce niveau, ne vous élevez pas plus haut. »

(DC 1959, 656)

Un de ses articles d'alors, « La question sociale est encore à résoudre », est diffusé jusqu'à l'étranger :

Trop de maîtres de sciences sociales, trop de professeurs de sociologie, trop d'hommes politiques et de prophètes du progrès humain n'ont pas une conception exacte de l'homme ; aussi leurs doctrines sont-elles insuffisantes et trompeuses. Ils prennent pour vrai ce qui est commode afin d'éviter l'examen de questions fondamentales, peut-être aussi afin de favoriser leur égoïsme. Le spectacle d'opportunisme doctrinal et de servilisme intellectuel qu'offrent tant d'hommes d'étude est affligeant. Leur responsabilité est incalculable.

(DC 1958, 738)

(9) Jean Guitton, *Dialogues avec Paul VI*, Fayard, 1967, p. 83.

Ainsi mûrit dans son esprit ce qui deviendra la grande encyclique pontificale, *Populorum Progressio* : comment réagir face au progrès, comment se situer face au bien-être ? Il y consacre sa lettre de Carême de 1963, *Le Chrétien et le bien-être temporel* (DC 1963, 71). Vingt ans après sa parution, ce texte reste actuel, et caractéristique de Jean-Baptiste Montini. Pas de déclarations fracassantes, ni de vœux pieux réalisés aux dépens des autres, mais un effort lucide et honnête pour éclairer l'intelligence de chacun : comment réagissons-nous devant le bien-être temporel qui s'est accru sensiblement chez nous ?

D'ailleurs, ce nouveau bien-être est loin d'être celui de tous ; beaucoup n'y ont pas accès. Et il rappelle que, certes, l'admiration et la gratitude du chrétien sont grandes envers les artisans du bien-être. Le chrétien, ni évadé du monde ni apeuré, sait qu'il doit parfaire l'œuvre créatrice de Dieu, mais il n'oublie pas le premier commandement, « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi. »

De miroirs du divin, les choses temporelles peuvent, en effet, se transformer en instruments d'aveuglement et de servitude ; les forces de la nature peuvent déchaîner de formidables menaces si l'homme ne traite pas la richesse avec un cœur fort et libre, c'est-à-dire dans un esprit de pauvreté. Sinon, il devient esclave.

Seule la parole du Christ au jeune homme riche : « Il est difficile à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu, mais rien n'est impossible à Dieu » peut aider l'homme à se dégager de cet asservissement et lui faire retrouver sa liberté.

Enfin, Mgr Montini tire les conséquences de ce regard d'homme libre et indique les qualités que chacun doit développer : probité, intégrité professionnelle, sobriété et simplicité de vie, partage réel avec ceux qui sont moins bien nantis.

Ce qu'il enseigne, il l'a toujours vécu : malgré sa fortune familiale, il a toujours été pauvre, ne gardant rien pour lui. À Rome, il entraînait les étudiants dans les quartiers les plus misérables et, tout au long de sa vie, il a soutenu l'œuvre d'un vieil ami prêtre en faveur des enfants mutilés ou poliomyélitiques. Quand il arrive à Milan, le personnel de l'archevêché est doublement intrigué par son mobilier, une pauvre chambre d'étudiant, compensée, il est vrai, par cent caisses de livres ! Et il ne veut rien savoir du lit à colonnes qu'on lui a préparé !

Il n'est pas davantage avare de son temps : il répond de sa main à une jeune femme en prison à qui il envoie une médaille et une chaîne d'or pour le bébé qu'elle vient de mettre au monde, une lettre parmi cinquante autres manuscrites chaque jour. Devant lui, il n'y a pas des grands et des petits. En chacun il voit et respecte le mystère de Dieu.

Un quotidien milanais écrira : « À l'intérieur d'une société satisfaite, l'archevêque a semé des ferments d'inquiétude. »

La blessure

C'est au cours de la réussite la plus éclatante de son épiscopat milanais qu'il ressent la plus profonde blessure de sa vie, qui atteint directement son âme de chrétien et de prêtre, en même temps que son amour pour sa patrie.

C'est en novembre 1957, la grande mission de Milan s'achève. Y ont participé deux cardinaux, vingt-quatre évêques, six cents prêtres, six cents religieuses ; il a rencontré toutes les professions, des juristes aux travailleurs de nuit, des hôteliers aux employés des tramways, et les principaux groupes d'étrangers. Ce fut, humaine-

ment et spirituellement, un succès, « comme une greffe de surnaturel », a-t-on dit.

Or, au lendemain de cette mission spectaculaire, l'archevêque confie à son auxiliaire, Mgr Colombo : « *Ormai siamo minoranza* » (« Maintenant, nous sommes une minorité »). Minorité numérique ? Peut-être... Mais ce qui atteint le plus douloureusement son cœur, c'est la découverte que cette minorité est due à l'envahissement des esprits par « un nouvel humanisme où l'homme fonde son espoir, ses espoirs profanes, temporels, spirituels, sur lui-même... comme un géant aveugle et déchaîné ».

Ces lignes, il les écrira dans son *Message de Noël* de 1962, cinq ans plus tard. Mais c'est pendant cette mission, où lui-même s'est engagé à fond, qu'il a découvert, vu de ses yeux, touché du doigt, pourrait-on dire, ce « nouvel humanisme ». Là sera l'origine douloureuse de ce qui va le hanter le reste de sa vie : la lutte « pour sauver l'homme ».

Pendant la Mission, il avait adressé un extraordinaire message aux « éloignés » :

Si une voix pouvait arriver jusqu'à vous, fils éloignés, nous voudrions avant tout vous demander pardon... Pourquoi ce frère est-il éloigné de l'Église ? Parce qu'il n'a pas été assez aimé.

Avec un humble réalisme, l'évêque énumère les reproches habituels faits à l'Église, aux prêtres, aux chrétiens, et il poursuit :

Eh bien ! frères éloignés, s'il en est ainsi, pardonnez-nous. Si nous ne vous avons pas compris, si nous vous avons trop facilement repoussés, si nous ne nous sommes pas assez occupés de vous, si nous n'avons pas été de bons maîtres spirituels et de bons médecins des âmes, si nous avons été incapables de parler de Dieu comme il faut, si nous vous

avons traités avec ironie, avec dérision, avec agressivité, aujourd'hui nous vous demandons pardon. Mais, de grâce, écoutez-nous. Essayez donc de nous connaître (10).

Il ne condamne pas, n'accuse pas. Si fréquemment, il a expliqué que « l'athéisme peut avoir une fonction purificatrice, en ce sens qu'il oblige à donner une idée plus exacte de Dieu, c'est-à-dire plus haute, plus transcendante, plus pure et plus vraie » (11). Il a douloureusement constaté, d'autre part, l'esprit franc-tireur de nombreux groupes catholiques ; ce qui le tourmente également, ce n'est pas la minorité, c'est la désunion :

Le monde catholique a encore beaucoup d'énergies, mais notre action serait tellement plus efficace s'il y avait parmi nous un peu plus d'unité, d'harmonie, c'est-à-dire d'humilité, d'obéissance et de véritable charité, et non une suite de privilèges, d'abstention et d'égoïsme spirituel (12).

Comment les « éloignés » pourraient-ils deviner la réalité de Dieu, sa présence, sa grandeur, son amour, devant tant d'incohérences ? À Mgr Colombo, il confie qu'il veut mettre toute son énergie désormais à déceler les causes de l'éloignement et de l'incroyance, et revaloriser chez les chrétiens et les prêtres la foi dans la Parole de Dieu, une Parole se traduisant dans la vie et vivifiée par l'Esprit Saint.

Car il mise avant tout sur : « la confiance en la Parole de Dieu » :

C'est Dieu lui-même qui parle si nous répandons la semence, c'est lui qui laboure le champ, qui le féconde et

(10) Message du 10 novembre 1957, texte dans *La Missione di Milano*, 1957, p. 153. Cité par Georges Huber, *Paul VI*, Centurion, 1963, p. 56.

(11) Turin, 1^{er} septembre 1959 (*DC* 1959, 1501). Comment ne pas souligner la similitude de pensée de Paul VI et de Madeleine Delbrêl sur ce sujet ?

(12) Cité par Scantamburlo, p. 167.

donne force à sa parole... Nous ne sommes que des semeurs et ne devons avoir qu'une préoccupation : semer des graines vivantes et authentiques (13).

En 1958, Pie XII meurt, et Jean XXIII est élu pape. Son premier geste est de nommer cardinal l'archevêque de Milan. Celui-ci poursuit son œuvre de pasteur loin de Rome. Mais, quand vient l'heure du Concile, le pape Jean sait que Jean-Baptiste Montini en est l'un des plus chauds et des plus lucides animateurs, tant est grand son amour pour l'Église. Durant la première session, il le loge au Vatican même, ce qu'il ne fait pour aucun autre, et, le 31 mai 1963, alors qu'il est dans ses derniers jours, il reçoit le cardinal venu tout exprès de Milan et lui dit : « Je vous confie l'Église, le Concile, la Paix. » Le 3 juin, le bon pape Jean meurt.

Le 21 juin, Jean-Baptiste Montini est élu pape. Celui qui avait été accueilli si froidement, neuf ans plus tôt, dans le diocèse de Milan — passé entre-temps de quatre à plus de cinq millions d'habitants, est devenu « l'archevêque des Milanais le plus aimé, le plus estimé ».

LE SOUCI DE TOUTES LES ÉGLISES

« *Nous avons choisi le nom de Paul* »

Un jour et une nuit ont suffi aux quatre-vingts évêques du Sacré Collège pour faire de celui qui avait servi humblement Pie XI et Pie XII le successeur de Jean XXIII. Le concile Vatican II fit le poids en faveur de Montini : il fallait quelqu'un dont on soit sûr à la fois

(13) *Id.*, p. 168.

qu'il continuerait le Concile commencé par Jean XXIII et qu'il en aurait les capacités.

De fait, dès le lendemain de son élection, Paul VI déclare :

La continuation du Deuxième Concile Œcuménique du Vatican sera la partie la plus importante de notre pontificat, l'œuvre principale qui mobilisera toutes nos énergies.

(DC 1963, 835)

Et elle le fut.

L'ancien archevêque n'est donc pas retourné à Milan où, sur sa table, l'attendaient les livres qu'il comptait lire à son retour, entre autres celui de Mgr Ancel, *Cinq ans parmi les ouvriers*. Tout spontanément, à un étage près, il reprend racine au Vatican. Son horaire personnel de vie, sa frugalité n'ont pas changé, ni sa capacité de travail qui reste prodigieuse : quatre heures et demie de sommeil lui suffisent toujours. Mais cette fois, il ne sera plus celui qui, la nuit, prépare pour un supérieur les dossiers et exécute la décision d'un autre, sans que rien transparaisse au-dehors de ses propres préférences. Maintenant, deux cent soixante-deuxième successeur de Pierre, devenu le « serviteur des serviteurs de Dieu », il est investi de la charge redoutable et du poids de la décision.

Le choix de son nouveau nom est significatif. Pendant plus de trente ans, à l'image du saint patron de son baptême, il a été celui qui prépare les chemins et disparaît, « le serviteur d'abnégation », selon le mot de Jean Guitton. Mais à travers les papes et l'Église qu'il servait, il n'a eu, comme saint Jean-Baptiste, qu'un seul amour, Jésus-Christ : « Que Celui-ci grandisse. »

Maintenant, il sera Paul : il s'en explique, la raison profonde est la même, mais poussée à l'extrême .

Nous avons choisi le nom de Paul. Lui qui a tellement aimé le Christ, lui qui a tant souffert et tant lutté pour que l'Évangile soit porté à tous les peuples. Lui enfin qui a donné sa vie pour le Christ.

(DC 1963, 931)

Ouvrant la deuxième session du concile, Paul VI demande :

Que ne brille sur cette assemblée d'autre lumière que le Christ, Lumière du monde ; que nulle vérité ne retienne notre intérêt hormis les paroles du Seigneur, notre Maître unique...

C'est Toi seul, ô Christ, que nous connaissons, c'est Toi que, d'un cœur simple et pur, nous prions au milieu de nos pleurs et de nos chants. Écoute le cri de nos supplications (14)!

(DC 1963, 1349)

Son amour passionné pour « l'Église sainte et vivante que nous sommes » n'a d'autre source que son amour du Christ.

Sur un tout autre point, son destin l'apparente à saint Paul. Les Corinthiens, dont on sait, en effet, que les relations avec Paul furent parfois orageuses, accusent l'Apôtre de faiblesse : ne s'est-il pas présenté lui-même à eux, « faible, craintif et tout tremblant », comme il le dit lui-même dans sa première lettre ? Dans sa deuxième lettre, il lui faut consacrer deux chapitres pour répondre à leur accusation : « Ses lettres, dit-on, ont du poids et de la force, mais, une fois présent, il est faible et sa parole est nulle. » À Paul VI, curieusement, des reproches analogues seront adressés. Il a soixante-six

(14) Ce deuxième paragraphe, Paul VI l'emprunte à la liturgie.

ans, il est frêle et sans apparence. Toute plaisanterie mise à part, à côté du volubile et volumineux pape Jean, il ne fait pas le poids ! Et on le dit inquiet, mobile, incertain.

Un terme est même forgé par un journaliste, à partir d'une boutade attribuée à Jean XXIII. Celui-ci aurait demandé un jour à un vieil ami milanais des nouvelles de son archevêque : « *Come va il vestro vescovo amletico ?* » (Comment va votre évêque qui ressemble à Hamlet ?) Cette phrase ne fut jamais prononcée par Jean XXIII. Sa tendresse et sa confiance envers Montini étaient sans faille. Le cardinal de Milan n'était-il pas, disait-on, son dauphin ? Mais la presse vulgarise le mot, et, dans la bouche des critiques, il prendra une signification acerbe.

Paul VI ressemblerait-il au héros tourmenté de Shakespeare, symbole de l'indécision intellectuelle face aux décisions de l'action ? On pourrait ne pas citer ce terme et le laisser tomber dans les oubliettes. Il nous oblige, au contraire, à cerner ce que nous pouvons saisir de cet homme dans ce qu'il a de plus personnel.

Mgr Colombo, qui a vécu à Milan dans l'intimité de l'archevêque, récuse avec vivacité la qualification d'« *Amletismo* », mais lui-même souligne l'aspect antagoniste qui existe chez Paul VI : « Vous êtes, lui disait-il, ou trop haut ou trop profond pour nous, ou astronaute, ou scaphandrier ! Venez quelques instants vivre comme l'humanité commune. » Et Mgr Colombo ajoute que la réponse fut un silencieux sourire.

Oui, il est un être complexe. Par sa tournure d'esprit et plus encore comme chef, il sait — le mot est de lui — que « les questions brûlantes sont aussi des questions complexes : la simple honnêteté veut qu'on ne les traite pas à la hâte. Nous devons respecter la complexité ».

Respectueux des circonstances qui entourent les faits, Paul VI l'est plus encore des personnes. La considéra-

tion qu'il accorde à chacun, la déférence avec laquelle il traite son interlocuteur, simple huissier, balayeur du Vatican ou diplomate de haut rang, l'amènent à se conduire avec réserve et retenue par une contrainte acceptée. Mais c'est là l'essence même du respect. On sait, par exemple, que ses vues ne concordaient pas avec celles du cardinal Pizzardo, alors responsable de la Congrégation des séminaires, mais celui-ci n'avait-il pas été le guide du jeune Don Jean-Baptiste, lors de ses premiers pas au Vatican? À quelqu'un qui se plaignait, il répondit un jour : « Faites comme moi, patientez », et c'est là encore une forme du respect.

Quelqu'un a tenté le portrait de Paul VI avec la finesse d'un philosophe et la tendresse d'un ami, Jean Guitton. Dans son *Dialogue avec Paul VI*, un chapitre est intitulé « Portrait d'un esprit » (15) : « On ne peut parler de lui sans mettre un *et* entre deux aspects, un *et* que certains seront tentés de remplacer par un *mais* » : « un être si lointain *et* si proche », « une capacité de solitude *et* de silence servie par une parfaite possession de son corps, de sa parole, de ses gestes mêmes... », et une âme particulièrement réceptive *et* sensible : « Sensitive est sa conscience, sa manière d'écouter, de comprendre, de percevoir, de se taire. »

On pourrait encore citer de nombreux témoignages. Simplement, qu'il me soit permis d'apporter le mien, tel que je l'ai noté le jour même, et transmis à mes compagnons de la Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul. C'était à Rome, le 14 avril 1969.

« On me dit que le pape n'aura pas grande possibilité de temps. En fait, je suis resté au moins trente-cinq minutes dans un tête-à-tête absolu et quand, deux

(15) p. 100 et suivantes.

ou trois fois, j'ai fait mine de me lever, Paul VI m'a fait asseoir et a repris lui-même la conversation.

« La conversation elle-même a été comme toujours directe et simple, affectueuse même. Elle a débuté par l'École de la Foi, Paul VI ayant sur son bureau notre texte polycopié qu'il avait pris la peine de lire. Encouragements et questions se succèdent sur le programme, les futurs étudiants — “ Est-ce une nouvelle fondation ou une école ? ”, les responsables — “ Pourrez-vous continuer à assurer vos responsabilités vis-à-vis de la Mission ? ” —, la manière dont vivront les étudiants, et j'en oublie ! Il me dit enfin : “ Avez-vous assez de moyens financiers ? ” À quoi j'ai répondu que nous ne voulions rien lui demander.

« De l'École de la Foi, nous sommes passés à la foi tout court, et de la foi à la crise de la foi dans l'Église. Je ne retrouve pas exactement les mots du pape, mais son visage était déchiré de douleur à la vue de Jésus-Église crucifié aujourd'hui par tant de divisions, de contestations, et de l'Église comme saisie d'autodestruction : “ C'est la Tradition elle-même dont on ne veut plus. On veut une Église d'après Vatican II qui n'ait aucun lien avec l'Église qui a précédé, une tout autre Église ! ”

« Nous avons abordé ce sujet sans considérer spécialement aucun pays ni aucun clergé. J'ai essayé de distinguer entre la Tradition — celle qui est notre foi même — à maintenir, et le désir des jeunes pour plus d'authenticité quant aux coutumes qui ont entouré cette Tradition. Et c'est bien ce que voulait Paul VI, ce qu'il faisait peu à peu, à sa manière respectueuse des personnes ; et de fait je lui signalai les différences que je remarquais avec joie par rapport au passé. À la dernière audience, les salons qui précédaient étaient chacun garnis selon une savante hiérarchie de camériers, de gardes du corps à fraise et à épée, de gendarmes pontificaux en costume d'apparat. Parmi eux, j'avais même retrouvé un industriel du Nord,

venu pour trois jours de “ service ”. Aujourd’hui, tout cela a disparu : un huissier, quelques appariteurs à l’entrée, un jeune *Monsignore* pour accueillir et introduire les visiteurs (peut-être ne voyons-nous pas assez tout ce qui a réellement bougé ?).

« Mais, à un moment donné, au cours de cet échange, j’ai véritablement entendu saint Paul. Le pape venait de me dire les causes de ses souffrances parce que c’étaient les souffrances de l’Église même, du Corps du Christ. Je ne sais ce que j’ai répondu. Alors, Paul VI : “ Oh ! il y a ces souffrances, mais en même temps il se passe des choses si belles, si grandes, et Dieu est si bon que je surabonde aussi de joie ! ” C’était l’écho fidèle, et surtout la manière même dont saint Paul disait aux Corinthiens : “ De même que les souffrances du Christ abondent en nous, de même par le Christ abonde aussi notre consolation. ”

« Et cela me fait penser que les reproches faits à Paul VI pourraient être bien semblables à ceux que les chrétiens d’alors faisaient à l’Apôtre qui parlait lui aussi de ses “ angoisses de cœur, de ses afflictions poussées à l’extrême ” (2 *Corinthiens*, 2, 4 ; 1, 8-9), sans parler de ses hésitations...

« Paul VI m’a cité la parabole du bon grain et de la “ *zizania* ”. “ Comment dites-vous ? — L’ivraie. — C’est cela. ” Sa conviction est que nous sommes à la période où la croissance de l’ivraie est visible, mais qu’elle existait bien avant dans le champ.

« “ Très aimé Père, comment faire pour que votre parole soit mieux entendue ? ” À partir de là, nous avons abordé quelques exemples concrets. Et Paul VI écoutait de tout son regard, si l’on peut exprimer ainsi ce qui le caractérise le mieux. J’ai alors abordé la question du style romain des encycliques, et j’ai pu proposer un modèle réduit d’*Humanae Vitae* qui m’avait été transmis par une amie pleine d’humour et de profondeur.

« J'ai offert le livre de Paul Xardel (16). Paul VI se souvenait de lui, de sa mort. Il a lu ma dédicace, feuilleté le livre tandis que je lui donnais quelques détails sur Paul et ses cahiers. " C'est une mosaïque ", m'a-t-il dit en jetant un coup d'œil. Je suis sûr qu'il le lira. De là, il m'a parlé de *Comme s'il voyait l'invisible*, puis de Madeleine Delbrêl : " C'est une si grande apôtre... N'a-t-on pas ouvert une *information* sur elle ? (avant le procès de béatification) — Je n'en ai pas connaissance. — Pourtant, il me semblait. " Je pense alors au livre du père Bouyer et lui dis en riant que c'est le père Bouyer qui a canonisé Madeleine, déjà ! Et c'était bien la source de ce que Paul VI croyait être une *information*. Et Paul VI me dit son regret (il l'exprimait comme un remords) de n'avoir pas vu, pas accueilli Madeleine à Milan...

« " Que devient votre père qui a eu des difficultés en Amérique latine ? " J'explique en quelques mots qu'il n'avait rien fait qui pût motiver une mesure d'expulsion. " Vous lui direz que c'est dans la souffrance que se font les grandes œuvres de Dieu. Qu'il tienne ferme. "

« Deux fois déjà je m'étais à moitié levé. " Que puis-je faire pour vous ? " Je réponds en disant au pape ma gratitude pour cette conversation si profonde et si longue. Alors, Paul VI : " Non, non, c'est moi qui suis votre débiteur... "

« Oui, j'ai vu l'âme de saint Paul, sa passion pour toutes les Églises, son amour du Christ, transparaître en Paul VI. »

« Simple prêtre » qui accueille, Paul VI, une fois pape, le reste et le restera jusqu'au bout. Les visiteurs seront divers et innombrables. Désormais « chargé du souci de toutes les Églises », comme le dit saint Paul, c'est la terre elle-même et ses pulsations qu'il écoute. Ce

(16) Paul Xardel, *La Flamme qui dévore le berger*, Le Cerf, 1969.

nouvel interlocuteur, le monde, il l'écouterait, comme il le faisait, écoutant littéralement avec ses yeux, comme s'il cherchait de son regard ce que vous vouliez lui dire. Et de même que la vérité de son écoute devenait contagieuse et obligeait son interlocuteur à dire, lui aussi, la vérité essentielle et peut-être le secret ou la faille de son cœur, de même le monde devra se situer devant lui en vérité. Et jamais il n'esquivera une question brûlante, ni ne pourra se résoudre à jeter dans la corbeille une lettre aux interrogations difficiles.

De fait, Paul VI a profondément souffert. Il s'est trouvé affronté à une époque où, en vingt ans, le monde a été ébranlé par un séisme que nous n'arrivons, encore maintenant, ni à maîtriser ni même à analyser. Les bilans les plus sérieux affirment que, de 1960 à 1980, les découvertes en tous domaines, de la physique et de l'astronomie à la génétique et à la psychologie, ont été aussi nombreuses et diverses que des origines du monde à 1960. Or, ces années sont la période même du pontificat de Paul VI. Cet éclatement prodigieux des sciences en toutes leurs dimensions a inévitablement déstabilisé l'homme. Il lui faudra du temps pour se retrouver. Paul VI est à l'épicentre de ce tremblement de terre.

Désavantagé au début par l'universelle popularité du « bon pape Jean », Paul VI a ensuite effectué une percée éclatante. L'Église, par lui, est partout présente et écoutée : le signe en est la place que les informations religieuses prennent dans la presse à grand tirage. C'est la période 1964-1968.

Lorsque les événements de mai 68 éclatent en France, avec la remise en question des modes de vie de la civilisation occidentale, ces événements rejaillissent sur la vie des chrétiens : mariage, famille, autorité sont en cause. Or, mai 68 arrive trente mois après la fin du Concile, que l'on n'a pas encore eu le temps d'assimiler.

Viennent ensuite dix années ou presque de contesta-

tion dans l'Église : la crise gagne les prêtres, puis les fidèles. Beaucoup alors font appel à « l'esprit du Concile » pour, disent-ils, « dépasser le Concile », et attendent « Vatican III ». Les journaux accentuent encore l'opposition des « progressistes » et des « intégristes ». C'est l'époque douloureuse de Paul VI, aggravée peu à peu — physiquement — par l'arthrose qui le gagne. Plus vulnérable intérieurement qu'il ne le laissait paraître, ce fils de journaliste était sensible à l'opinion de la presse et des médias, sans toutefois se laisser conditionner par eux.

Pourtant, le roseau fragile ne rompt pas. Il accomplit ce qu'il a promis : mettre en place les décisions du concile. Mais il faudra la mort du vieux pape, et très exactement ses obsèques, pour que surgisse, ultime et inattendu, un universel hommage : « Paul VI, le pape des tempêtes. Sa lutte solitaire pour sauver l'homme. Une fin pathétique », titre alors *Paris-Match*.

DES GESTES QUI PARLENT

« *L'Église se fait dialogue* »

Ce pape, dont les attitudes, les mouvements sont tellement mesurés, a donné à l'Église une ampleur universelle par plusieurs des faits qu'il a suscités et des gestes qu'il a posés. Par eux, il a voulu délibérément rencontrer le monde, le monde en tant qu'univers, et le monde dans son temps, le monde contemporain, avec ses interrogations, ses espérances et ses angoisses. Aussi, les gestes de Paul VI sont-ils précieux et le révèlent plus encore que ses paroles. Tous sont significatifs de « l'action du pasteur » telle qu'il la définissait à Milan :

Jusqu'où peut-on se rapprocher de « ceux qui sont loin » ? Jusqu'où peut-on transiger ?... Viennent ensuite les questions du cœur : oui, même le cœur du pasteur a ses cas de conscience. Enthousiasme, hardiesse, force, patience, accoutumance, fatigue, méfiance... Savoir oser au bon moment et savoir attendre ; savoir parler et savoir se taire ; savoir travailler et savoir souffrir. L'apostolat est un rapport entre deux termes mobiles et distants. Quel art, quelle chance il faut pour les rapprocher !

(DC 1958, 921)

Son premier « geste », le pèlerinage en Terre Sainte, fut le plus inattendu de tous (17) !

Jean XXIII avait ouvert la route : il était allé à Lorette et à Assise, en pèlerinage pour le Concile et pour la paix. Voyages effectués en train, depuis la gare de la cité du Vatican, ouverte ce jour-là au trafic voyageurs ! Et le bon pape Jean avait fait remarquer à ceux qui s'étonnaient de ce premier déplacement d'un pape hors de Rome (depuis 1870 !) : « Vous verrez les voyages que mon successeur fera ! »

Les circonstances de ce pèlerinage de Paul VI sont révélatrices. La deuxième session du concile s'achève ; elle a duré soixante-sept jours, du 29 septembre au 4 décembre 1963. Elle a été en grande partie décevante. De sourdes oppositions et parfois de vives controverses nécessitaient des tractations difficiles, car un concile n'est pas un parlement où une majorité impose mathématiquement sa loi... Il faut aboutir à un accord moralement unanime, à un consensus. Or, on va se séparer, en attendant la troisième session, dans un climat morose, et le discours de clôture de Paul VI n'y peut apparemment rien changer.

(17) Cf. *Paul VI en Terre Sainte*, présentation de Pierre Gally et Antoine Wenger, Centurion.

Mais, soudain, le style de ce discours se modifie, une annonce éclate :

Après mûres réflexions et non sans avoir beaucoup prié, nous avons décidé de nous faire nous-même, le mois prochain, pèlerin à la terre de Jésus Notre-Seigneur. Le but de ce voyage ? Prier et demander la lumière pour rappeler à l'Église qui est unique les frères séparés.

(DC 1964, 8)

La nouvelle est si inattendue que chacun, dans l'immense église Saint-Pierre, se demande s'il a bien compris, hésite. Quelques applaudissements crépitent, alors l'enthousiasme gagne l'assemblée entière. Chacun manifeste sa joie.

S'il avait cherché le sensationnel, jamais Paul VI n'aurait pu trouver mieux. Ce pèlerinage va mobiliser plus de mille journalistes du monde entier, des photographes de presse affluent également autour du « pèlerin de la paix », « du miracle de l'Église de 1964 ». Paul VI avait fait préparer ce voyage par deux de ses plus intimes collaborateurs, très secrètement et avec des idées précises, humbles autant qu'audacieuses. Et il réalisera de bout en bout ce programme.

Oui, il est pèlerin. Jamais, dit-il, il n'a visité les Lieux Saints. Quelques jours plus tard, à travers la vieille ville de Jérusalem, le pape gravit les étapes du Chemin de la Croix, célèbre la messe au Saint Sépulcre, là où le Christ a consommé son sacrifice. Le lendemain, il est à Gethsémani, à Nazareth, à Tibériade, à Bethléem. Peu importe la foule qui le presse comme elle le faisait de Jésus, de toutes parts : il est calme, recueilli, les yeux souvent mi-clos, les mains jointes dans un geste qui lui est familier.

Il est le premier pape depuis saint Pierre à fouler le sol

de la Terre sainte, et la longue histoire des siècles rejoint la géographie, comme le remarque un journaliste :

En quarante-huit heures à peine, d'un samedi après-midi à un lundi après-midi, en ces jours d'Épiphanie, des millénaires d'histoire sainte, d'histoire religieuse, d'histoire des hommes, d'histoire passée et présente, apparurent soudain sous les pas de Paul VI, comme concentrés, revécus, ressuscités.

Mais ce pèlerinage avait une autre dimension. Ce n'est pas seulement le tout premier commencement de l'Église que Paul VI vient revivre à Jérusalem, mais *l'unité* même de cette Église.

Alors, vint le sommet : la rencontre soigneusement préparée, obstinément voulue par l'un et l'autre, de Paul VI avec le patriarche orthodoxe Athénagoras. Après mille ans de séparation, une heure unique fut vécue, et le Pape et le Patriarche purent ensuite en toute vérité écrire :

Après tant de siècles de silence, les deux pèlerins, les yeux fixés sur le Christ, exemplaire et auteur avec le Père de l'unité et de la paix, ... se sont unis dans le désir de mettre en œuvre la volonté du Seigneur et de proclamer la vérité éternelle de son Évangile confié à l'Église.

(DC 1964, 194)

Évoquant, à son retour à Rome, cette rencontre, Paul VI dira : « Le patriarche œcuménique de Constantinople, Athénagoras, est venu à ma rencontre et a voulu m'embrasser comme on embrasse un frère : il a voulu me serrer la main et me conduire lui-même, la main dans la main, dans la salle où devaient s'échanger quelques mots, pour dire : " Nous devons nous entendre, nous devons faire la paix, faire voir au monde que nous sommes redevenus frères. " Et le patriarche ajoutait, en

me quittant ce matin : « Dites-moi ce que nous devons faire, dites-moi ce que nous devons faire. » »

Athénagoras dira, de son côté : « Paul VI est un homme au grand cœur, sage, entreprenant, dynamique, un homme d'amour » ; puis il ajoute : « un homme humble ».

Ces gestes, ou plutôt ces signes, Paul VI les a renouvelés souvent par la suite, tel l'envoi, ou plus exactement la « restitution », de reliques insignes à diverses églises orthodoxes. Il y eut surtout la levée des excommunications de 1054, proclamée le dernier jour du concile, le 7 décembre 1965. Ce jour-là, les actes officiels pourront parler des « Églises sœurs ».

Mais le signe le plus émouvant, Paul VI le donna dix ans plus tard lorsque, le 14 décembre 1975, il reçut le métropolite Méliton de Chalcédoine : celui-ci représentait le successeur d'Athénagoras, qui n'avait pu venir de Constantinople. Durant la cérémonie elle-même, le vieux pape de soixante-dix-huit ans confie à son cher Mgr Macchi qui l'assistait : « Je vais faire un geste. » Paul VI n'en avait encore rien dit, car il ne savait pas lui-même s'il aurait la force de faire ce « geste », à cause de l'arthrose qui rendait ses mouvements difficiles. Et, sans déranger son visiteur de sa place, on le vit alors se mettre à genoux devant lui et lui baiser les pieds. Ainsi célébrait-il le dixième anniversaire de la levée des excommunications.

Deux ans après, un autre geste fut accompli, envers l'Église anglicane. Recevant l'archevêque de Cantorbéry, Michael Ramsey, Paul VI lui passera son propre anneau pastoral au doigt, un anneau qui lui venait des Milanais ; ce geste, lui aussi, marquera un temps nouveau dans les relations entre les Églises.

Paul VI se révèle ainsi au plus profond de lui-même. Ses gestes sont pensés, voulus pour ouvrir des chemins et dépasser, sans les nier, des difficultés doctrinales ou

historiques qui ne peuvent être encore résolues, à la manière d'un oiseau migrateur qui vole vers son but mais contourne les obstacles et les orages : « L'œcuménisme, dira-t-il, reste l'entreprise la plus mystérieuse et la plus importante de mon pontificat. » Il dira encore : « La vérité nous domine tous ; elle est proche de l'amour. »

Paul VI fera huit autres voyages au grand large. Jean XXIII avait prédit les déplacements étonnants de son successeur. Celui-ci, à son tour, dira : « Vous verrez, celui qui viendra après moi, combien et quels voyages il fera », déclarant également un jour que l'Église était mûre maintenant pour un pape non italien. Paul VI fut ainsi le premier pape à prendre l'avion, posant à son arrivée le sol de chaque pays, manifestant par là qu'aucun n'était « étranger » pour le pape de l'Église universelle.

Une ère nouvelle a commencé avec lui, celle des successeurs de Pierre allant prêcher l'Évangile aux extrémités de la terre.

La signification de ses voyages, Paul VI l'a donnée en ce matin de l'Épiphanie, à Bethléem, au lieu même de la naissance de Jésus :

Nous voudrions nous adresser simplement d'abord au Christ, puis à l'Église, enfin au monde.

(DC 1964, 178-182)

Au Christ, « d'un cœur humble et modeste et cependant solennellement », il redit la profession de foi de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et, ayant au cœur l'écharde du reniement que constitue la désunion de l'Église, il fait sien « le cri de regret et l'aveu sincère de Pierre : “ Seigneur, Tu sais tout, Tu sais que nous T'aimons. ” »

À l'Église, il demande qu'elle soit ferment d'unité, ouverte à tous, qu'elle se renouvelle dans ses façons « de

sentir, de vouloir, de s'exprimer », mais « jamais au détriment des vérités de la foi ».

Au monde, c'est-à-dire à tous ceux qui regardent le christianisme du dehors, il adresse son salut déférent, un salut « qui ne peut connaître de limites : il surmonte les barrières et veut atteindre tous les hommes de bonne volonté. Même aux persécuteurs du catholicisme et aux négateurs de Dieu et du Christ, nous envoyons notre souvenir triste et douloureux, et sereinement nous leur demandons : Pourquoi ? pourquoi ? ».

L'encyclique *Ecclesiam Suam* reprendra et développera ce thème du dialogue : « L'Église se fait parole ; l'Église se fait message ; l'Église se fait conversation. » Comme autant de cercles concentriques, de plus en plus larges, le regard de Paul VI dépasse l'Église catholique rassemblée en concile, vers les autres communautés chrétiennes qui « vivent, prient et agissent au nom du Christ ». Puis son regard atteint tous les hommes qui « adorent le Dieu unique et souverain », Juifs et Musulmans, et aussi « les fidèles des grandes religions afro-asiatiques ». Enfin, c'est « le cercle immense dont nous n'arrivons pas à voir les bords qui se confondent avec l'horizon, l'humanité comme telle, le monde. Nous mesurons la distance qui le tient loin de nous, mais nous ne le sentons pas étranger : tout ce qui est humain nous regarde ».

« Expert en humanité », tel s'est présenté Paul VI, lorsque, le 4 octobre 1965, à New York, il engage, devant les trois mille délégués de l'Organisation des Nations unies, un colloque avec le monde entier :

Celui qui vous parle est votre frère, et même un des plus petits parmi vous, il n'a aucune puissance temporelle, aucune ambition d'entrer avec vous en compétition.

(DC 1965, 1729-1738)

Mais il a conscience d'être un messager exceptionnel, au terme d'un long voyage :

C'est le moment où s'accomplit un vœu que nous portons dans le cœur depuis près de vingt siècles. C'est depuis longtemps que nous sommes en route et que nous portons avec nous une longue histoire. Nous célébrons ici l'épilogue d'un laborieux pèlerinage, à la recherche d'un colloque avec le monde entier, depuis le jour où il nous fut commandé : « Allez, portez la Bonne Nouvelle à toutes les nations. »

Alors retentit le grand cri qu'il adresse à tous :

Jamais plus les uns contre les autres, jamais, plus jamais !
Jamais plus la guerre, jamais plus la guerre !

Et il invite solennellement à « consacrer au service des pays en voie de développement une partie des économies qui devront être réalisées grâce à la réduction des armements... »

C'est l'heure où s'impose une halte, un moment de recueillement, quasi de prière : repenser à notre commune origine, à notre histoire, à notre destin commun.

Et ce fut bien comme celui d'un « expert en humanité » que ce message fut reçu.

« Pain, paix, développement », « le développement, ce nom de la paix » : ces mots seront répétés tout au long de son pontificat. L'encyclique *Populorum Progressio* donnera son ampleur intégrale à sa pensée. Il aimait, comme une sorte de devise, citer la parole du philosophe russe Berdiaeff : « Le-pain-pour-moi est une question matérielle, le-pain-pour-mon-voisin est une question spirituelle. »

Inviter le monde moderne et l'univers entier à entrer

en dialogue avec l'Église, recevoir la visite de chefs d'État ou de gouvernement, apporter à l'ONU une ratification morale et solennelle, favoriser la participation du Saint-Siège aux conférences internationales, tout cela suppose une doctrine claire et sans ambiguïté sur les rapports de l'Église et des puissances de ce monde. Vatican II l'avait rappelé dans la constitution *Gaudium et Spes* :

L'Église n'est liée à aucun système politique. Sur le terrain qui leur est propre, la communauté politique et l'Église sont indépendantes l'une de l'autre et autonomes.

(*Gaudium et Spes* n° 76)

Cette constitution fut votée et promulguée en décembre 1965, mais, dès novembre 1964, le pape avait déposé sur l'autel de Saint-Pierre et offert aux pauvres sa tiare papale. Là encore, cela signifiait qu'une époque était close et qu'une autre commençait : en effet, l'une des trois couronnes de la tiare symbolisait autrefois le pouvoir temporel du pape. À travers ce geste de la tiare à laquelle il renonce, nous saisissons Paul VI qui ne renie rien de ce qui a été légitime à d'autres époques, mais qui donne un contenu spirituel nouveau à ce que le temps avait figé.

Unité des chrétiens, unité du monde, effort douloureux pour une authentique fraternité dans la possession des ressources de la terre, paix authentique, fondée sur « l'absolue primauté du droit dans les rapports entre les hommes et entre les peuples », autant de facettes de ce que Paul VI appelait « la rencontre du temporel et du spirituel ».

« *Transfuser la Parole* »

À l'ouverture de la deuxième session du concile, Paul VI, nouveau pape reprenant l'œuvre de Jean XXIII, avait trouvé une belle comparaison pour parler de l'*aggiornamento* désiré : « L'Église veut se voir dans le Christ comme dans un miroir » ; et il en tire la conséquence immédiate :

Si ce regard découvre quelque déficience dans le visage de l'Église, d'instinct et courageusement, elle doit se réformer, se corriger.

(DC 1963, 1352-1353)

En clair, cela signifiait qu'il fallait commencer par le centre de l'Église et son gouvernement, ce qu'on appelle la « Curie ».

Celle-ci fut instituée en 1587 par Sixte Quint, après le concile de Trente, et réformée par Pie X en 1908. Paul VI, qui vécut de longues années au sein de cette administration pontificale, en connaissait les valeurs de dévouement et de tradition. Mais il avait aussi entendu les critiques et y avait réfléchi sérieusement. C'est le Vatican lui-même qui doit donner l'exemple de l'*aggiornamento*, dit-il. Et, avec délicatesse mais sans ambiguïté, il annonce le besoin de simplifier, de décentraliser, d'avoir une perspective supranationale, en un mot de s'internationaliser. La Curie doit cesser d'être italienne par son recrutement. Désormais, les évêques du monde entier y participeront. Les charges importantes ne seront plus à vie, mais remises en cause tous les cinq ans ; la limite d'âge sera fixée à soixante-quinze ans pour tous, et à quatre-vingts ans pour les cardinaux le droit d'élire le pape. Ces décisions, on le devine, furent souvent douloureuses pour Paul VI, concernant des personnes

qui, des années durant, avaient été ses collègues ou même ses supérieurs, des serviteurs de l'Église souvent exceptionnels.

L'activité du nouveau pape pour faire entrer le Concile dans les faits est prodigieuse ! Il est omniprésent : refonte du gouvernement de l'Église, promulgation d'une nouvelle constitution générale pour la Curie et les congrégations romaines, création de nouveaux organismes, réforme du Saint-Office, mise en œuvre de la collégialité des évêques et mise en route du synode des évêques, etc. Il restructure, modernise, supprime les archaïsmes, favorise les moyens de communication. On peut parler d'une performance étonnante dans un temps record.

Mais sa hantise et la raison d'être de tous ces déploiements d'énergie sont le don de la foi aux hommes, la connaissance du message divin. Il y voyait tout autre chose qu'une diffusion de la Parole, mais un acte vital, biologique et spirituel, entre un donneur et un receveur : « Il faut une véritable transfusion de la Parole », m'a-t-il dit un jour (10 mars 1972).

À deux reprises, il se fera un tel annonciateur pour le monde entier : en 1968, pour l'Année de la Foi ; en 1975, pour l'Année Sainte.

En 1968, il vit ce qu'il vient d'enseigner dans sa première encyclique, *Ecclesiam Suam*, ce thème qui a traversé toute sa vie de prêtre .

On ne sauve pas le monde du dehors : il faut, comme le Verbe de Dieu qui s'est fait homme, assimiler, en une certaine mesure, les formes de vie de ceux à qui l'on veut porter le message du Christ... Il faut, avant même de parler, écouter la voix et plus encore le cœur de l'homme.. Le climat du dialogue, c'est l'amitié.

(*Ecclesiam Suam* n° 90)

Mais, en même temps, comme tout au long de sa vie, il rappelle :

La préoccupation d'approcher nos frères ne doit pas se traduire par une atténuation, par une diminution de la vérité. Notre dialogue ne peut être une faiblesse vis-à-vis des engagements de notre foi.

(*Ecclesiam Suam* n° 91)

Et il conclut :

Seul celui qui est pleinement fidèle à la doctrine du Christ peut être efficacement apôtre. Et seul celui qui vit en plénitude la vocation chrétienne peut être immunisé contre la contagion des erreurs avec lesquelles il entre en contact.

(*Ecclesiam Suam* n° 92)

« Reprendre une conscience plus nette de la foi, tant il est facile à l'homme de méconnaître le rapport initial et vital qui l'unit à Dieu » (*DC* 1968, 1249-1258), tel est le but de *L'Année de la Foi*, à l'occasion du dix-neuvième centenaire du martyr des apôtres Pierre et Paul. Au terme de cette année, à l'exemple de l'apôtre Pierre proclamant au nom des Douze : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant », Paul VI veut, « à son tour, offrir au Dieu vivant l'hommage d'une profession de foi ». Et c'est, non pas, comme on le dit souvent, « le *credo* de Paul VI », mais « le *credo* du peuple de Dieu » prononcé par « le successeur de Pierre... pour l'utilité et l'édification de l'Église, au nom de tous les pasteurs et de tous les fidèles ».

Que faut-il croire ? Quelle est la pensée authentique de l'Église ? Paul VI reprend les grandes vérités de la foi. Face aux hésitations, il proclame la foi de l'Église, avec, dit-il, « quelques développements réclamés par les

conditions spirituelles de notre temps » : les trois divines Personnes, Jésus-Christ — Fils de Dieu, fils de la Vierge Marie —, l'Église, l'Eucharistie, la Cité terrestre. Paul VI confirme véritablement ses frères d'aujourd'hui dans la foi de toujours, imprégnant ce *credo* d'une chaleur communicative.

En 1975 — il a soixante-dix-huit ans —, Paul VI s'engage plus directement encore, corps et âme, lui-même sur la brèche durant deux ans, pour « transfuser la Parole de Dieu » contre vents et marées. Ce que l'archevêque Montini avait fait à Milan, la grande mission — « Milanais, mille voix vous parleront de Dieu » —, il fallait le tenter à Rome même, mais, cette fois, à l'échelle du monde entier. Le pape pense à une tradition très ancienne, puisqu'elle se réclame de l'Ancien Testament et remonte dans l'Église catholique aux jours lointains de l'an 1300 : les « jubilés » qui, tous les vingt-cinq ans, appelaient les chrétiens à venir en pèlerinage aux tombeaux des apôtres Pierre et Paul. Mais, justement, l'antiquité de cette tradition, sclérosée et poussiéreuse, dont le sens même était perdu, n'était-elle pas un contre-témoignage à l'heure du Concile, un phénomène d'un autre âge? Et sa remise en valeur — et ce fut dit par toute une presse catholique — un retour au « triomphalisme »?

Toujours loyal, Paul VI, en annonçant, dès 1973, sa décision de célébrer une *Année Sainte* en 1975, n'hésite pas à reconnaître publiquement ces objections, et à dire pourquoi, cependant, il s'est décidé en faveur du oui (*DC* 1973, 501). Malgré critique et allergies, il veut faire de ce pèlerinage du peuple chrétien vers l'Église de Rome une authentique application du Concile ! Pour cela, il donne le sens spirituel qu'il veut imprimer à cet événement : promouvoir tout ensemble une transformation personnelle et une transformation collective

D'abord, le renouvellement intérieur de l'homme, et de l'homme contemporain :

De l'homme qui pense et qui, dans son effort de penser, a perdu la certitude de la vérité ; de l'homme qui travaille et qui, dans son travail, a ressenti qu'il était tellement tourné vers l'extérieur qu'il n'avait plus assez de vie intérieure ; de l'homme qui jouit et se divertit en recourant tellement aux moyens qui excitent sa jouissance, qu'il tombe bien vite dans l'ennui et la désillusion

(DC 1973, 501)

Ensuite, une année de *réconciliation* entre frères au sein de l'Église et, de proche en proche, à tous les niveaux de la société et des continents, donc un chemin de l'humanité vers l'unité dans le Christ.

Deux années durant — 1974 et 1975 —, le pape se fait le prédicateur inlassable d'un double appel : d'une part, opérer un choix dans notre vie et faire de Dieu et du Christ le centre qui conditionne et harmonise notre existence ; d'autre part, réaliser une nouvelle synthèse entre notre foi ancienne, vivante, nécessaire, et la vie moderne, non point au prix d'un lâche compromis, mais dans une intelligente harmonie.

Cette vie renouvelée par la foi et en cohérence avec elle et avec notre temps, Paul VI la veut accompagnée de joie :

C'est une sorte d'hymne à la joie divine que nous voudrions entonner, afin qu'il éveille un écho dans le monde entier et d'abord dans l'Église : que la joie soit répandue dans les cœurs avec l'amour dont elle est le fruit.

(DC 1975, 501-511)

Il sait que la joie est difficile, mais, parce qu'il se souvient du verset primordial de la Bible « *Et Dieu vit*

que cela était bon », il veut faire entendre « le chant de la joie dans la création, même au cœur de la détresse ». Il connaît les objections, les misères sans fond qui pèsent sur les hommes, « tant d'affamés, tant de victimes de combats stériles, tant de déracinés » :

La société technique multiplie les occasions de plaisir, elle a bien du mal à sécréter la joie. Car la joie vient d'ailleurs, elle est spirituelle. L'argent, le confort, l'hygiène, la sécurité matérielle ne manquent souvent pas, et pourtant l'ennui, la morosité, la tristesse demeurent le lot de beaucoup.

De cette joie, quel est le chemin ? La première chose qui « ouvre à la joie » est de s'unir aux efforts de tous pour « procurer au moins le minimum de soulagement, de bien-être, de sécurité, de justice nécessaires au bonheur, aux nombreuses populations qui en sont dépourvues ».

Alors seulement, mais alors peut commencer la quête de la joie :

Un patient effort d'éducation pour apprendre ou réapprendre à goûter simplement les multiples joies humaines... La joie chrétienne suppose un homme capable de joies naturelles. C'est bien souvent à partir de celles-ci que le Christ a annoncé le Royaume de Dieu.

En termes simples et fervents, Paul VI parcourt les chemins de la joie dans la Bible, puis au cœur des saints, enfin dans tout le peuple chrétien :

Il faut donc être attentif à l'appel qui monte du cœur de l'homme, depuis l'âge de l'enfance émerveillée jusqu'à celui de la sereine vieillesse comme un pressentiment du mystère divin.

La joie est une chose simple, elle est possible, Dieu n'est pas décourageant : ainsi pourrait se résumer cette exhortation de Paul VI à la Joie chrétienne.

Aux voix qui annonçaient échecs et malaises devant ce projet d'Année Sainte — « un beau titre recouvrant un grand vide », disaient-elles —, la réponse fut donnée par le Peuple de Dieu lui-même : dix à douze millions de pèlerins vinrent à Rome. Toutes les prévisions étaient multipliées par dix, voire pulvérisées. Les conférences épiscopales d'Europe et d'Amérique du Nord, d'abord réticentes, furent elles-mêmes entraînées par « la piétaille » du monde entier, foule simple, qui ne roule pas sur l'or, mais qui aime.

« Nous voulons arriver au cœur », avait dit le Pape ; ces masses découvrent la continuité vivante de l'Église, une et universelle, en chantant le *Notre Père* autour du Pape, sur la place Saint-Pierre.

Le 31 décembre 1975, aux pèlerins rassemblés, Paul VI demande de devenir avec lui « les “ médecins ” de cette civilisation dont nous rêvons : la civilisation de l'amour ».

(DC 1976, 101)

LE SECRET DE JEAN-BAPTISTE MONTINI

Aumônier d'étudiants, serviteur infatigable et effacé dans l'ombre de deux papes, prosecretaire d'État chargé des plus hautes responsabilités internationales, évêque de l'immense Milan, pape enfin, où donc et par quoi la vie de Giovanni Battista Montini trouve-t-elle son unité ? Sous les analyses diverses de la personne, de l'action et du caractère de Paul VI, à travers les jugements contradictoires et presque toujours passionnés sur lui, allant parfois jusqu'à la caricature, existe-t-il une constante qui nous permettrait de mieux le

comprendre et de recevoir de lui la parole de vie essentielle? Bref, quelle est la note dominante de cet homme, son nom secret?

Comment comprendre, en effet, qu'un homme humble et lucide, disant au lendemain de son élection : « Je sens mes limites jusqu'à la souffrance », ait choisi d'affronter « la nouveauté étourdissante de l'ère moderne » et d'entrer délibérément en dialogue, au-delà des fidèles de l'Église catholique, avec l'humanité entière? Sinon parce qu'il était poussé, et à certains moments malgré lui, par une vocation?

Un mot livre la clé de cette vie : prêtre. Jean-Baptiste Montini est, n'a voulu être que prêtre, mais ce mot, plus exactement cette vocation, il en a exprimé toutes les virtualités, il en a cherché toutes les composantes, à l'instar du curé d'Ars, quoique tout autrement et dans les circonstances les plus radicalement différentes. Prêtre, cela a été la passion de son existence. La préface écrite pour le livre de Mgr Veillot, *Notre Sacerdoce*, et qui a servi de fil conducteur à ces pages, en est le garant.

Mais une objection s'élève aussitôt : Jean-Baptiste Montini est-il seulement le témoin de ce que peut être un prêtre à travers les circonstances les plus inattendues et les charges les plus lourdes? Prêtre, évêque, pape, il montre la plénitude de vie qu'apporte la vocation sacerdotale, quand on est, selon le mot qu'il affectionnait, « cohérent » avec elle. Par là, il est déjà d'actualité à l'heure où la pénurie de prêtres pèse lourdement sur l'avenir et inquiète. Cependant son témoignage resterait plus ou moins réservé à ceux qui ont été appelés à cette vocation. Mais Jean-Baptiste Montini prêtre nous apporte, et à tous, davantage encore. En effet, sa passion pour le sacerdoce en suppose et entraîne deux autres : un amour passionné pour Jésus-Christ, un amour sans limites pour l'Église. Ce qui n'est pas facultatif pour un catholique ! En cela, Paul VI est, pour chaque baptisé, un guide d'une urgente actualité.

Mais il faut aussitôt franchir encore un pas. Ces deux passions ne se vivent point côte à côte : Jésus-Christ d'une part, l'Église de l'autre. Jean-Baptiste Montini est l'homme d'un seul amour : Jésus-Christ et l'Église ensemble, et cela non point seulement par ce désir de synthèse et d'unité qu'il porte si profondément en lui et qu'il a hérité de sa mère, mais parce que, *dans la réalité elle-même*, dans le plan de Dieu, il en est ainsi. Dans le Christ ressuscité, Dieu a « récapitulé toutes choses », dit saint Paul, Il a réuni l'univers entier sous un seul chef :

Oui, Il a tout mis sous ses pieds, et l'a constitué au sommet de tout, tête de l'Église, laquelle est Son Corps, la plénitude de Celui que Dieu remplit lui-même totalement.

(*Éphésiens*, 1, 22-23)

Cette conviction, le jeune Montini l'a approfondie en étudiant saint Augustin, et elle a accompagné toute son existence. Mais, dans la dernière phase de sa vie, il s'en exprime, lui si avare en confidences personnelles, et ce qui existait comme des braises enfouies dans son âme devient feu et lumière. Pourquoi ? Parce que la douleur est alors grande en son âme, à la limite du possible. Car le Christ et cette Église tant aimés sont devenus le lieu même du combat et des contestations. Ainsi peut s'appliquer à Paul VI le cri de douleur et de joie de l'apôtre Paul :

Ce qui manque aux souffrances du Christ, je l'achève dans ma chair en faveur de son Corps qui est l'Église.

(*Corinthiens*, 1, 24)

En effet, cette joie venue de son sacerdoce, cette joie d'être prêtre de l'Église du Christ, fut précisément la source de la plus douloureuse épreuve de sa vie, celle

que lui-même a appelée sa « couronne d'épines » : la mise en cause par des prêtres de leur état sacerdotal, la « barque de l'Église prise dans la grande bourrasque de notre temps ». Au cours d'une audience générale, devant les pèlerins rassemblés, lui, si pudique, se laisse aller à un véritable cri de souffrance :

Le pape lui aussi a besoin de réconfort... Malgré les réconforts spirituels que Dieu lui donne, il a ses peines qui viennent avant tout de son insuffisance humaine, lui qui est confronté et presque en conflit avec le poids énorme et démesuré de ses responsabilités. Cela va parfois jusqu'à l'agonie... Parmi les plus aiguës de ses peines, il y a l'infidélité de certains qui oublient la beauté et la gravité des engagements qui les unissent au Christ et à l'Église. C'est un phénomène que l'évolution de la vie moderne accentue et rend plus douloureux encore ! Comment pourrions-nous ne pas souffrir devant l'abandon de fils formés à l'école du Christ et si aimés de Lui, si nécessaires au bien de la communauté ecclésiale et de la société ?

(DC 1965, 586)

Nul n'a cherché autant que Paul VI à discerner les causes de ce qu'on a appelé la crise d'identité du prêtre, bien antérieure au Concile. Il « sait qu'il est interdit de juger l'intérieur des cœurs » ; il veut leur apporter « l'aide de sa prière, que ne leur fasse pas défaut le secours de son amour » (cf. DC 1970, 162). Il le fait, dit-il, avec affection et ferveur d'esprit, mais il ne cache pas le trouble que suscitent ces départs dans la vie de toute l'Église et même dans celle des autres membres de la famille humaine. Il multiplie les appels à tous les fidèles pour une vraie compréhension de ce qu'a voulu et fait le Concile : des changements raisonnables et légitimes, et non une faiblesse envers la mode dans la pensée et le comportement.

L'opinion, à travers la presse, commente ses interven-

tions, comme s'il s'agissait d'un combat entre deux tendances : tradition/modernité, ou encore : remise en ordre/rénovation. La réalité que vit le pape est autrement plus profonde. Elle ne sera vraiment connue qu'après sa mort, telle cette « confiance du cœur », apaisée et vibrante, écrite au cours d'une retraite :

Je prie donc le Seigneur qu'il me donne la grâce de faire de ma mort prochaine un don d'amour à l'Église. Je puis dire que je l'ai toujours aimée. C'est l'amour de l'Église qui m'a tiré de mon égoïsme étroit et sauvage et m'a entraîné à la servir. Il me semble que c'est pour elle et pour rien d'autre que j'ai vécu. Mais je voudrais que l'Église le sache. Je voudrais avoir la force de le lui dire comme une confiance du cœur qu'on a la force de faire seulement au dernier instant de la vie. Je voudrais enfin la saisir tout entière, avec son histoire, son plan divin, sa destinée finale, avec toute sa complexité unitaire, sa consistance humaine et imparfaite, ses malheurs et ses souffrances, ses faiblesses et les misères de tant de ses fils, ses aspects les moins sympathiques, et son effort constant de fidélité, d'amour, de perfection et de charité, elle qui est le Corps mystique du Christ.

Je voudrais l'embrasser, la saluer, l'aimer dans tous ceux qui la composent, dans tous les évêques et les prêtres qui l'assistent et la guident, dans toutes les âmes qui en vivent et sont sa gloire. Je voudrais la bénir. C'est pourquoi je ne la quitte pas, je ne sors pas d'elle, mais je m'unis et me confonds davantage et mieux avec elle. La mort est une progression dans la communion des saints.

(DC 1979, 826-828)

Ce texte, comme il aurait réjoui la « simple chrétienne » qu'était Madeleine Delbrêl ! Et comme elle saurait nous dire à quel point ces lignes ne sont pas celles d'un pape, même si elles sont écrites de la main d'un pape, mais celles d'un cœur qui a pris conscience du mystère de l'amour de Dieu, ce mystère dans lequel nous sommes tous plongés depuis les paroles de Jésus :

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église »
(*Matthieu*, 16, 18).

Notre Père

La mort de Paul VI sera à l'image de sa vie, simplement, totalement chrétienne. Sur le plus intime de son être, nous avons un précieux témoignage, celui de John Magee, jeune prêtre irlandais, appelé à seconder « le cher Dom Pasquale Macchi » qui, lui, assistait le pape dans sa vie publique et ses travaux. Le jeune prêtre accompagnait Paul VI dans sa vie privée, priant les psaumes avec lui, « les psaumes, la belle prière de l'Église », aidant cet homme de quatre-vingts ans à faire quelques pas sur sa terrasse.

Tel dimanche après-midi tranquille, le pape regardait avec lui les photos de son enfance et les lettres de sa mère alors qu'il se préparait au sacerdoce... Et le pape, humblement, disait au jeune prêtre : « Pour moi, je me suis toujours trouvé devant ce grand mystère de Dieu : c'est-à-dire que je suis, moi, dans ma misère, et je me trouve devant la miséricorde de Dieu. De moi-même je ne suis rien, je suis misérable. Dieu Père, lui, m'aime, veut me sauver, veut me tirer de la misère dans laquelle je vis ; alors, de sa main aimante, il m'envoie son Fils qui m'apporte cette miséricorde, la grâce, le baptême. » De cette tension entre misère et miséricorde, surgit l'action de grâce : « Je dois, dit-il, rendre grâce, je dois remercier, remercier, remercier. » Et cette grâce de remerciement va passer par la Vierge Marie : « Avec elle, mon âme rend grâce au Seigneur. »

Et Paul VI continue : « Ah ! maintenant, vous connaissez bien ma spiritualité, je suis misère par moi-même, mais dans le Christ je suis tout. Avec la Vierge, nous remercions ensemble le Seigneur chaque jour. Je suis sûr d'être sur le chemin vrai : tant que je ne nie pas

ma misère, tant que je ne nie pas la miséricorde de Dieu, alors je peux dire mon *Magnificat*. »

Mais ce mot, « merci », indéfiniment répété pour le pardon reçu de Dieu, la récitation du *Notre Père* lui a appris qu'il doit s'accompagner du pardon donné. Là était, dit Mgr Magee, la vertu la plus évidente de celui qui s'ouvrait ainsi à lui :

Il n'avait jamais une parole de condamnation pour personne, il excusait toujours, et il m'a dit : « Vois, pour un prêtre, la première vertu doit être celle du pardon, parce que le prêtre est le dispensateur du pardon de Dieu, et si nous ne connaissons pas la miséricorde de Dieu vis-à-vis de nous-même, comment pourrions-nous donner le pardon et la miséricorde de Dieu aux autres ? Nous devons, nous prêtres, être les premiers à sentir en nous l'œuvre du pardon de Dieu. Je suis le premier à être pardonné par Dieu, je ne dois condamner personne, je dois être toujours le ministre du pardon (18).

Et c'est ainsi que meurt cet homme, ce chrétien, ce prêtre, ce pape, le 6 août, le soir de la fête de la Transfiguration, un dimanche, en l'année 1978. Deux jours avant, il avait eu une défaillance. Quand il fut mieux, son jeune secrétaire lui proposa de prier : « Oui, mon très cher, mais pas pour moi, pour l'Église. » Le dimanche, il reste couché. Il souffre silencieusement, puis s'aperçoit qu'il n'a pas dit l'*Angelus* à l'heure habituelle : « Dans ce grand jour de la Transfiguration, je dis l'*Angelus* pour tous les fidèles et pour l'Église. »

Plus tard, John Magee, « pour rompre le silence », lui dit : « Que puis-je faire pour vous ? — Très cher, un peu de patience », est la réponse. Mgr Macchi célèbre la messe à son chevet. Au *Credo*, quand vient la parole « Je crois en l'Église une, sainte, catholique, apostoli-

(18) *Paul VI et la modernité dans l'Église*, p. 137.

que », Paul VI reedit, crie de toutes ses pauvres forces : « l'Église apostolique ». Puis, calme, il s'associe aux prières du sacrifice de l'Eucharistie.

Dans l'après-midi, à plusieurs reprises, Mgr Macchi se penche, croyant que Paul VI veut dire quelque chose ; il perçoit alors les paroles qu'il ne cessait de prononcer, « Notre Père qui es aux cieux ». Ses derniers mots, les premiers de la foi.

À la mort de Paul VI, le monde entier s'émeut, s'étonne, s'interroge. Il découvre en lui le serviteur souffrant, portant sur ses épaules le poids de l'angoisse universelle d'un univers en crise... Mais, une fois encore, il oublie l'autre aspect : le prodige de Pentecôte qui ne cessera jamais dans l'histoire de l'Église, et l'espérance de Paul VI annonçant peu de temps avant sa mort « un nouveau printemps dans l'Église ».

Le monde entier, avec lequel tant de fois il a voulu dialoguer, lit son testament : « Je ferme les yeux sur cette terre douloureuse, dramatique et magnifique... Je crois, j'espère, j'aime... Je fixe mon regard avec une humble et sereine confiance vers le mystère de la mort et de ce qui l'accompagne dans la lumière du Christ qui seul l'illumine... Je ressens la vérité de ce mystère... »

Des millions de télévisions diffusent son dernier « geste » : aucun ornement, aucun insigne, le cercueil posé à même la terre et, sur lui, le livre de l'Évangile ouvert dont une brise légère tourne les pages.

Conclusion

En forme d'envoi

Ces dernières pages, pourquoi ? Et à qui sont-elles destinées ?

Au-delà de l'horizon visible et du terrestre, à toi en tout premier, le Bon Larron, le premier en Paradis, et à Jean-Baptiste le Précurseur, à vous, Marie Guyart, en religion Marie de l'Incarnation, et à vous, Madeleine Delbrêl, à vous, Jean-Baptiste Montini, pape Paul VI.

À vous, oui, d'abord, car depuis deux ans, trois ans même, vous avez été mon dialogue constant, mon environnement permanent. En vous, par vous, j'ai trouvé ma joie et mon labeur. Que d'heures de bonheur venues de vous, de tout ce que vous avez dit, écrit et fait ; que de conseils, de lumière pour ma propre vie de chaque jour ! Et s'il y a eu des heures de peine et de tristesse, elles viennent de moi seul, pauvre écolier qui ânonne, ou comme le musicien dont parle Madeleine, qui se donne tant de mal pour exécuter son morceau qu'on n'entend même plus la musique (« exécuter », quel mot ! une « exécution capitale ! »). Mais ces moments de dépit — de découragement, de honte — s'effacent devant les heures de clarté passées auprès de vous, grâce à vous.

À qui, pour qui, encore, ces dernières pages ? À vous certes, également, lecteurs tous aimés. A ceux d'entre

vous à qui je puis donner un visage ou recevoir un sourire, à vous dont la simple écriture sur une enveloppe suffit pour évoquer tant de souvenirs. A vous, lecteurs qui resterez inconnus, et néanmoins si présents. Combien de dialogues secrets avec vous, et combien d'interrogations : « Est-ce clair ? Trop long ? Comprendront-ils ? »

Et, pour n'oublier personne, il y a moi-même à qui j'écris en vous écrivant. Comment faire autrement ?

Comme chante le psaume : « Oui, il est bon, il est doux de vivre ainsi, frères ensemble », dans une secrète communion, ciel et terre rassemblés.

Mais laissons cela. L'important est, bien évidemment, de conclure. Que m'avez-vous enseigné, vous, mes cinq amis et maîtres ? Que dois-je essayer de redire, non pas de chacun de vous isolément — cela, c'est le livre lui-même en ses cinq parties —, mais de vous cinq rassemblés ? Vous, à presque deux mille ans de distance les uns des autres, et si parfaitement divers : truand de Jérusalem et pape de Rome, prophète du désert de Juda, ursuline de Tours transplantée à Québec, assistante sociale citadine d'Ivry ? Où est votre commun dénominateur ?

Il n'est pas « le plus petit », ce dénominateur commun ! Il est, pour chacun de vous, immense. Il a, un jour, happé votre existence, commandé chaque instant de votre vie et la totalité de votre être. Il a un nom et un visage : Jésus-Christ. Connu dans le dernier instant de son existence par le Larron ou à vingt ans par Madeleine, rencontré à trente ans par Jean-Baptiste ou dès le berceau par Marie et Paul VI.

C'est quand même un événement, historique, énorme, surprenant, que cette permanence agissante de Jésus-Christ. Un Christ qui n'est pour aucun de vous un souvenir qui s'estompe, un héros du passé, mais un vivant, à qui vous donnez sans condition votre vie. Même le Larron qui est en train de mourir avec lui.

Avec vous se perpétue l'événement que racontent les

Actes des Apôtres, lorsque saint Paul comparait devant le gouverneur romain Festus, un fait historiquement daté, puisque Festus fut nommé par Néron procurateur de Judée en l'an 60 et qu'il mourut subitement en 62. Or, Festus reçoit deux personnages de marque, le roi Agrippa et sa sœur Bérénice (neveu et nièce d'Hérodiade, et qui ne valent guère mieux qu'elle !). Festus leur présente donc ce prisonnier quelque peu extravagant, Paul, et il relate le motif de son procès : « Un certain Jésus qui est mort et que Paul affirme être vivant. » Or le grand Vivant de ce livre n'est-il pas ce même Jésus, vivant à travers Marie de l'Incarnation, Madeleine, Paul VI ?

La jeune veuve Marie Guyart a eu la grâce de vivre, onze années durant, dans une « familiarité » divine exceptionnelle, en présence de Jésus-Christ lui-même, et elle fut introduite par lui dans la lumière de la Trinité divine. Peut-être en avons-nous été déroutés, mais tout autant que Madeleine et Jean-Baptiste Montini, le livre de sa vie entière a été l'Évangile, « les maximes de l'Évangile », ce que Jésus a dit, ce que Jésus a fait, ce qu'il a dit de faire, dans la vérité de l'instant présent.

Jean le Précurseur désignait à la foule « Quelqu'un qui est au milieu de vous », ce « Quelqu'un », comme aimait dire Madeleine, « le sur-adorable Verbe Incarné..., le plus beau des enfants des hommes », chante Marie de l'Incarnation ; et Paul VI veut que sa vie soit « imitation du Christ pour rendre témoignage à la vérité ».

Par là, chacun de nos cinq amis et modèles recentre notre « religion ». Sans la personne vivante et l'amitié toujours recherchée de Jésus, celle-ci tourne vite à l'abstraction et à ces vaines querelles de mots, les idéologies que saint Paul recommandait déjà à son disciple Timothée d'éviter. Leur commun dénominateur est de nous dire avec le même saint Paul : « Je sais en qui j'ai mis ma foi », Jésus-Christ. Jésus, « le Saint, le Véritable », ajoute saint Jean.

Comme l'Apôtre, et sans s'être donné le mot, ils

n'hésitent pas non plus à présenter un Christ crucifié, « scandale pour les Juifs, folie pour les païens ». La même adhésion à la personne réelle du Christ produit en eux la même conséquence. Marie de l'Incarnation est plongée dans la vision du Sang qui sera, dit-elle, « sa conversion », Paul VI contemple les plaies de son Seigneur, « l'innocent accusé, le juste jugé, le saint condamné, le Fils de l'homme torturé, crucifié, le Fils de Dieu blasphémé, moqué, renié » (*DC* 1963, 166). Et, sous une autre forme, Madeleine se prépare, par les mille et une « patiences » de chaque instant, aux grandes et douloureuses passions qui font « hurler et se débattre ».

Ils nous apprennent que blesser en quoi que ce soit l'Église, c'est blesser Jésus lui-même : « Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » Église, ce mot que Madeleine voulait écrire aussi souvent que le mot Dieu, cette Église où le petit Montini fut introduit à tout jamais par la grâce de son baptême, et à qui il demande de recevoir son « suprême acte d'amour », comme le dit son testament. Tout comme Marie de l'Incarnation, qui commence la relation de sa vie et des grâces reçues par « les cérémonies et les prédications de l'Église » qui l'ont initiée à la foi, et l'achève par son « amour toujours plus grand pour tout ce qui se dit et pratique dans l'Église » et sa soumission entière à elle.

Là encore, il nous faut interroger les héros de ce livre : ils ont en commun le même (immense) commun dénominateur Église. Ils nous invitent à réfléchir et, sans doute, à rentrer sérieusement en nous-même, à restaurer dans notre propre esprit le mystère de l'Église dans sa relation au Christ et dans sa relation à la Trinité Sainte.

À chaque page de leurs écrits, à chaque saison de leurs vies, revient, toujours davantage pénétrante et vécue, la parole du Précurseur : « Il faut qu'Il grandisse et que je

diminue », cette échelle insolite de l'humilité ou l'on monte en descendant, où l'on descend quand on s'imagine vouloir monter : Paul VI « serviteur inutile », Marie extasiée devant « la Majesté de Dieu », Madeleine « petite devant le Père », puisent dans la disproportion qui existe entre Dieu et eux la joie des « amis de l'Époux », celle qui animait déjà Jean-Baptiste. C'est, là encore, l'Évangile tout cru vers lequel chacun nous ramène, l'Évangile identiquement le même, l'unique nécessaire sous des habits à peine divers, l'unique prière du Larron : « Jésus, souviens-toi de moi. »

Paul VI, relatant « la pauvre histoire de sa vie », la résume en « une synthèse qui lui semble toujours insurpassable et qu'il a reçue de saint Augustin : “ misère et miséricorde ” », et il ajoute un troisième mot : « merci ». Au dire de son jeune secrétaire, ces trois mots lui tenaient lieu d'oraison dans les dernières années de sa vie. Quant à Marie de l'Incarnation, elle écrit : « C'était mon cantique de dire : “ C'est ma gloire que vous soyez le Tout, et que je sois le rien. Soyez-en béni ”. » Quelle identité profonde entre tous, en définitive !

Et tous également, du Larron à Paul VI, ces chercheurs de Dieu, ces priants, ces amants de Dieu, d'un geste unanime — celui de leur propre existence — nous conduisent en plein cœur de l'immense foule des hommes à aimer, non pas d'un amour indistinct et vague, mais, à l'école de Madeleine, « chaque homme, tout homme, toujours, partout », à l'exemple de Marie au milieu des débardeurs de Tours, ces « gens d'excès », ou des « sauvageonnes » des bois recouvertes de couches de suif précieusement accumulées, jamais lavées. Dans l'un de ses plus célèbres discours, l'évêque de Milan, après avoir énuméré les personnes à aimer — toutes —, nous rappelle que cet amour doit les atteindre dans ce qui est leur environnement :

Nous aimerons notre temps, notre civilisation, notre technique, notre art, notre sport, notre monde.

(DC 1957, 1636)

« Ô femmes, vous rangeriez Dieu même », disait Péguy. Peut-être faut-il demander plus spécialement à Marie Guyart et à Madeleine Delbrêl de nous rendre attentifs aux mille détails où l'amour se prouve. Car elles marchent la main dans la main pour nous conduire sur la route sûre, sans dangereuses illusions : pas de contemplation dans l'oisiveté, pas de sainteté sans labeur, pas de présence de Dieu sans les humbles tâches communes. Mais pas de Dieu non plus, si un grand désir n'habite pas notre cœur, et sans une attente toujours aiguïlée, sans la prière enfin, toujours possible, toujours difficile, qui seule, ouvre la porte des désirs et de l'attente, qui seule peut « imprimer l'Évangile en un cœur d'homme ».

Auprès de vous deux, Marie et Madeleine, j'apprends la force de ce que saint Jean écrivait aux chrétiens de la toute première génération, les deux seules et suffisantes réalités qu'il me faut vivre, données par le Père :

Et voici son commandement : adhérer avec foi à son Fils Jésus-Christ et nous aimer les uns les autres, comme Il nous en a donné le commandement.

(1 Jean, 3,23)

Voilà ce que j'ai reçu de vous, ô mes cinq amis qui m'avez accepté en votre compagnie et m'avez ouvert vos trésors, voilà ce pour quoi je vous redis ma gratitude émerveillée.

Voilà ce que je voudrais, lecteurs, que vous reteniez de ce livre — en l'ouvrant à nouveau au besoin, si je n'ai su vous le faire pressentir que maintenant.

Et tous, lorsque nous fermerons les yeux sur « cette terre douloureuse, dramatique et magnifique », nous savons qu'un amour nous attend.

Abbaye Notre Dame de Tamié
Pentecôte 1986

Table des matières

| | |
|---|-----|
| AVANT-PROPOS | 7 |
| AVERTISSEMENT | 11 |
| LE BON LARRON | 13 |
| JEAN-BAPTISTE | 43 |
| LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION | 93 |
| MADELEINE DELBRÊL | 141 |
| PAUL VI | 201 |
| CONCLUSION | 263 |